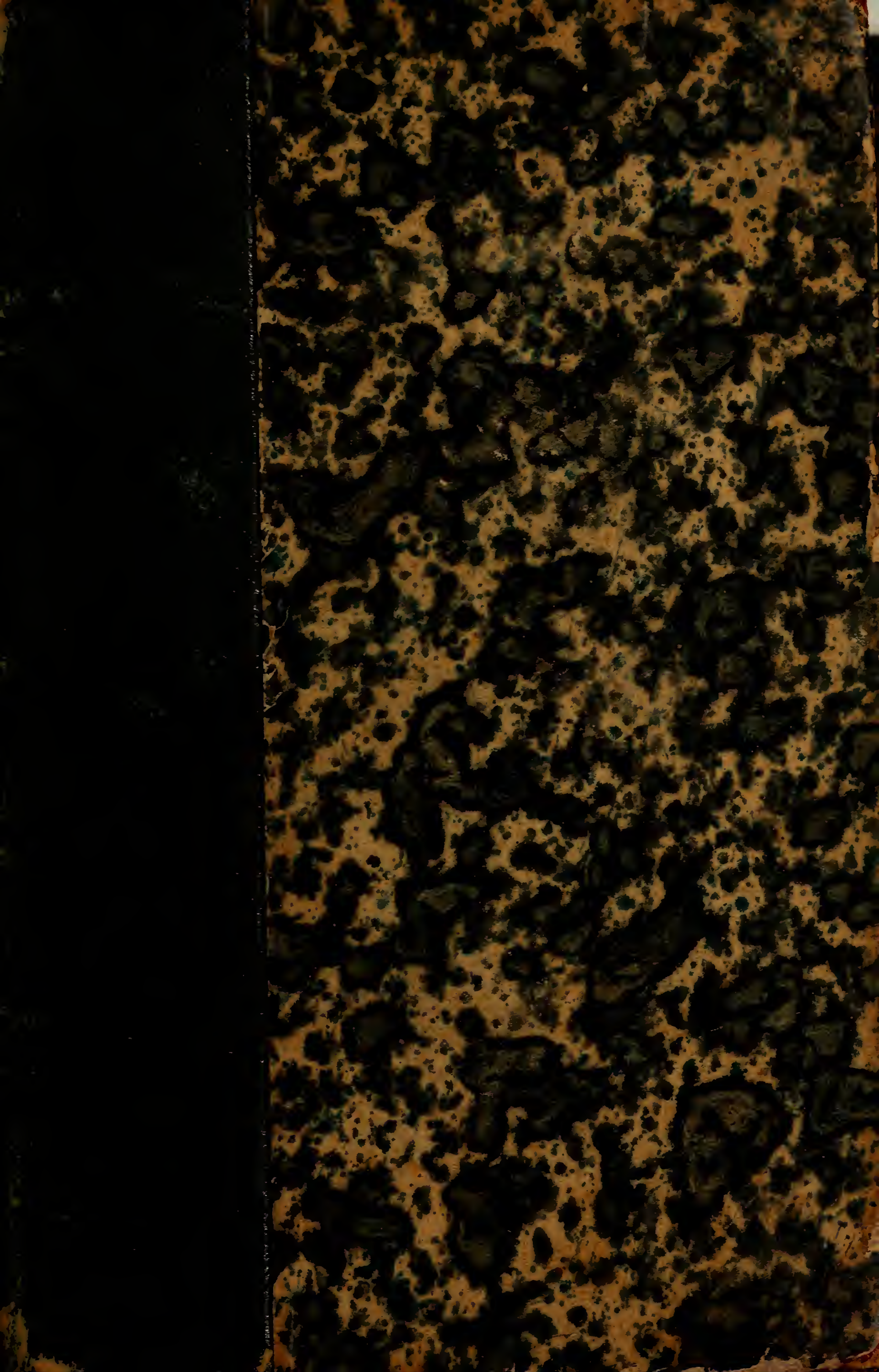
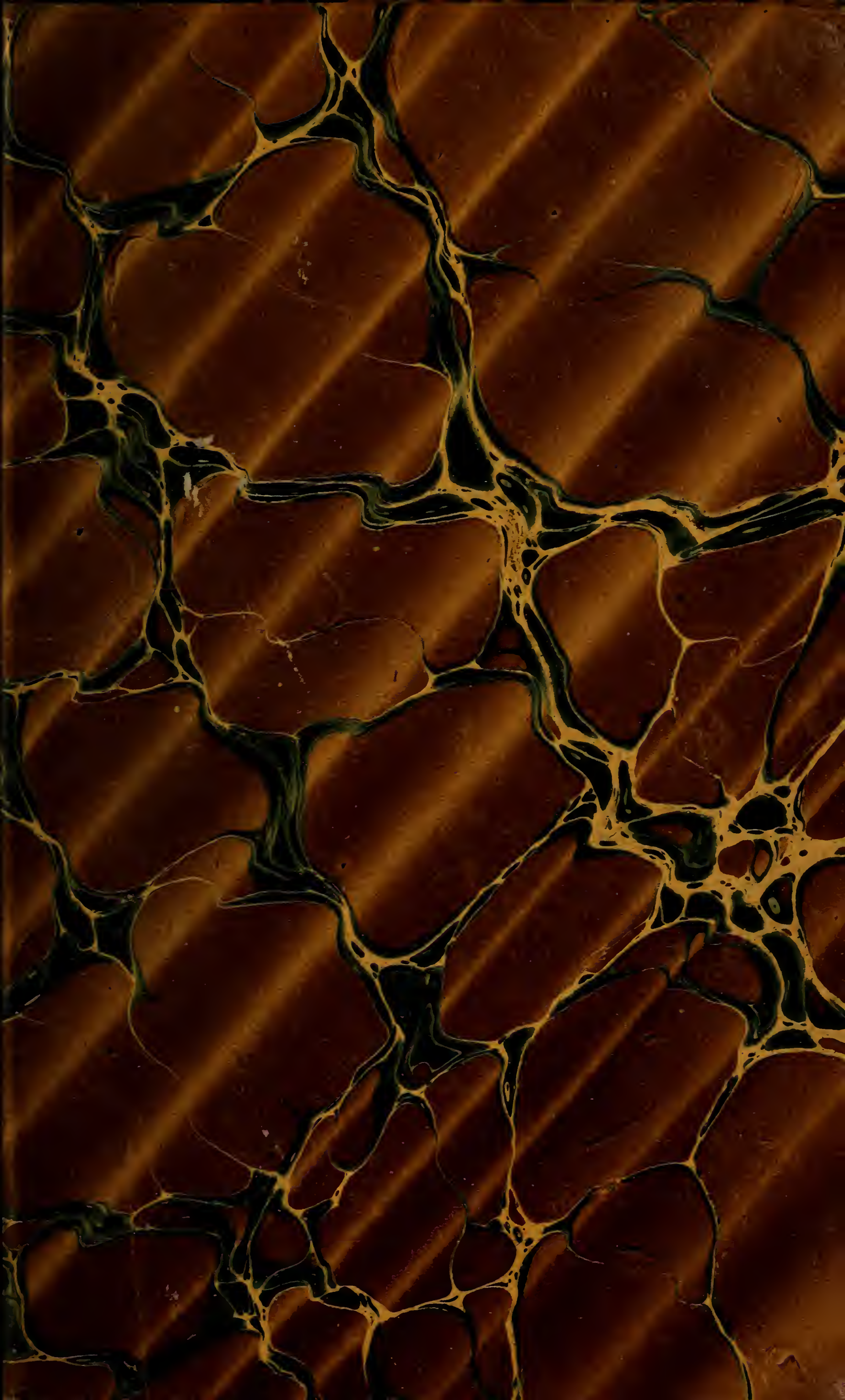



LIVRARIA DE B
65, rua do
Grande sortimento de Livros, Medicina
Sciencias e Artes, Jurisprudencia, Litteratura,
Novellas, Illustrações, Educação, Atlas,
Mappas geographicos, etc., etc.
A.L.M. GOTTSCHALK
HYS·BOOK
J·ALLEN·ST·JOHN·1904



LE MONDE

ET SES USAGES

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. HENNUYER, RUE D'ARCET, 7.

Mme DE WADDEVILLE

LE MONDE

ET SES USAGES

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE DU MAGASIN DES DEMOISELLES

RUE LAFFITTE, 51

[1875]

Bequest of Alfred Louis Moreau Gottschalk
nephew of Louis Moreau Gottschalk
the musical composer, of New Orleans
1918
Rec'd Apr. 7, 1920

PRÉFACE

L'histoire de ce modeste volume est très-simple ; en la contant j'expliquerai comment il est né, et cette explication servira d'excuse à la faiblesse qui m'a fait entreprendre ce travail.

De nombreuses abonnées du *Magasin des Demoiselles*, interprètes des désirs de leurs familles, s'adressaient à la directrice de cet excellent recueil en lui demandant un ouvrage dans lequel elles pourraient s'instruire des règles minutieuses que la société élégante impose à ceux qui veulent vivre dans son sein. A tort ou à raison — je n'ai aucun titre pour en juger — ces aimables solliciteuses trouvaient que les livres publiés sur cette délicate matière étaient ou trop sèchement didactiques ou trop vagues. Ils ne répondaient point à ce qu'elles souhaitaient.

Ainsi pressée, Mme la Directrice du *Magasin*, se souvenant que j'ai attaché mon nom aux

premiers volumes de cette publication si estimée, et qu'une bienveillance à longue mémoire m'était restée fidèle parmi ses abonnées, est venue solliciter mes loisirs et ma paresse.

Quoique flattée de cette démarche, j'ai beaucoup hésité à reprendre la plume ; j'ai objecté mon insuffisance, le peu de goût que j'avais pour me mettre en évidence, j'ai dit que, retirée du monde, je me contentais de le voir passer sous mes yeux ; j'ai invoqué les bénéfices de l'âge... Tous les motifs qui me commandaient le silence ont été combattus, repoussés, et je me suis décidée à accepter une tâche qu'une autre aurait mieux remplie sans doute.

Voilà comment est né *le Monde et ses Usages*.

Ai-je réussi ? J'aurais mauvaise grâce à dire que je ne l'espère pas, du moins j'aurais mérité le succès par le soin mis à l'œuvre. Elle offrait des difficultés. Présenter un formulaire sans en expliquer l'origine et la cause, écrire au contraire des généralités sur l'excellence des usages sociaux, était chose facile, mais aride d'un côté, insuffisante de l'autre. Nous avons préféré une autre voie, assez courte, pour

atteindre le but, assez étudiée pour qu'elle ne semble point aride. Rien ne nous eût été plus facile que de remplir ce volume d'anecdotes; nous avons préféré ne recourir aux souvenirs du passé que lorsque ces souvenirs portaient en eux-mêmes leurs sérieux enseignements. En amusement nos lecteurs y perdront peut-être, mais ils trouveront plus facilement et plus rapidement ce dont ils ont besoin dans une circonstance donnée. C'est là surtout le but que nous devions rechercher et poursuivre.

A présent va, mon petit livre, suis ta destinée; si tu es bon et utile, tu réussiras, et tu prendras place, comme je le désire, dans la bibliothèque des familles qui gardent et maintiennent les traditions de l'élégante civilisation française. Va, je dirais certainement du bien de toi, si tu n'étais pas le fruit de mon travail; quant à montrer tes défauts, on ne saurait me le demander; ainsi, je me borne à te recommander à une indulgence dont tu as tant besoin.

Le succès est venu plus rapidement que je ne pouvais l'espérer; les éditions de ce livre se

succèdent. A celle-ci j'ai donné des soins nouveaux ; j'ai fait une révision générale, complété plusieurs chapitres ; j'en ai même écrit un nouveau, et enlevé toutes les taches que mon œil maternel a pu découvrir. Maintenant je suis assez fière de ce petit volume tiré avec tant de soin, et auquel on a fait un accueil si vif et si charmant. Il a pénétré dans les familles, il y a porté des conseils et des enseignements utiles, presque indispensables ; je puis légitimement espérer que son action et sa vente, qui s'élève déjà à plusieurs milliers d'exemplaires, ne feront que se développer et s'étendre, et que *le Monde et ses Usages* deviendra un ouvrage « classique ».

L'enfant pour lequel je demandais indulgence n'est plus un inconnu : on l'a trouvé sage et revêtu de quelques grâces ; je n'ai plus qu'à lui souhaiter la continuation d'une bonne fortune dont il me semble digne, et à remercier le public du succès que j'ai obtenu et dont je suis profondément reconnaissante.

Mme DE W.

LE MONDE

ET SES USAGES

INTRODUCTION

La société a ses exigences, ses coutumes, son cérémonial, son langage et ses lois. C'est à les faire connaître que ce livre est destiné. Tâche plus délicate qu'on ne le pense, et qui me prendra certainement plus de jours que n'en exigerait un ouvrage touchant à des questions en apparence plus hautes et plus profondes.

Ce serait singulièrement se tromper que de méconnaître l'importance du sujet que j'aborde ; autrefois, et non sans une certaine raison, on apprenait à lire aux petits enfants dans un livre dont le titre aujourd'hui nous fait sourire, *la Civilité puérile et honnête*. Le bon sens de nos pères voulait que leurs fils s'habituassent de bonne heure aux prescriptions de cette partie du code social.

Ce serait une collection très-précieuse et très-curieuse que celle qui contiendrait toutes les éditions successives de ce petit volume ; en les parcourant, il serait facile de suivre ou de deviner le mouvement et la transformation de la société française. Les usages varient en effet avec les mœurs. Ces mœurs, ces usages se sont-ils épurés? C'est une question souvent débattue, mais, selon moi, résolue.

Des choses d'autrefois, il en est que je regrette beaucoup; je ne me fais aucune illusion sur les imperfections du présent ; je vois avec peine se perdre certains usages et en naître d'autres que je n'approuve point : les liens de la société me semblent trop faciles ; certaines familiarités dans les relations de famille m'étonnent et me blessent ; je voudrais un peu plus de retenue chez les pères, un peu moins de sans-gêne chez les enfants ; je voudrais que la jeunesse des deux sexes se tînt mieux à sa place ; que la conversation fût moins libre ; que moins de ces journaux funestes, de ces feuilles à morale plus que légère, traînassent sur les tables des salons ; que le plaisir du théâtre fût plus épuré et mieux choisi, le foyer moins facilement accessible ; je voudrais bien d'autres réformes encore. Mais tous les travers que je vois et que je blâme ne me font point croire à notre décroissance morale.

Lorsqu'ils veulent gronder, les louangeurs du

passé, race qui se retrouve déjà dans Juvénal et Tacite, ne manquent point de remonter au grand siècle et de nous montrer, comme type de perfection, les splendeurs de Louis XIV; mais ils oublient que Versailles n'était qu'un point, très-éclatant sans doute, mais très-petit sur la carte, que rien ne ressemblait moins aux mœurs générales du pays que les élégances de l'OEil-de-bœuf, et qu'il n'est pas possible de considérer les habitudes d'une politesse raffinée du maître et de ses courtisans comme un spécimen de la civilité française de ce temps-là. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les mémoires pour reconnaître d'ailleurs qu'à Versailles il se jouait une splendide comédie, et que les nobles acteurs, descendus de la scène royale, ne gardaient pas l'attitude prise par eux sous les voûtes ornées par le génie de Lebrun. Il y avait beaucoup de factice dans l'apparat du grand siècle et dans la montre qu'il s'y faisait de tant de délicatesse. Si ce livre n'était destiné à passer sous les yeux de la jeunesse, en m'appuyant sur Bossuet, Fénelon, Saint-Simon, Vauban, La Bruyère, il me serait facile de le prouver en ne parlant que de l'*affaire des poisons* seulement.

En faveur de l'opinion que je défends, je veux présenter un argument. Que demain il y ait une exécution capitale, rencontrerait-on dans la société actuelle une seule femme de quelque éducation

qui voulût y assister? Et, s'il s'en rencontrait une, oserait-elle raconter, d'une plume railleuse, le spectacle d'horreur dont elle aurait été l'avide témoin? Or, c'est précisément ce qu'a fait une des femmes les plus douces et les plus charmantes de la cour du grand roi; et elle n'était point seule. En allant voir les tortures atroces d'une infâme suppliciée, l'illustre Sévigné se trouvait accompagnée des plus nobles, des plus hautes dames. Cette affreuse curiosité n'étonna personne, la réputation de la marquise n'en fut pas effleurée, et l'on trouva de bon goût la cruelle légèreté avec laquelle elle raconta la mort de la Brinvilliers. Je ne veux point insister, j'aime et admire trop Mme de Sévigné pour le faire. Il se passait du reste — ses lettres en témoignent — bien des choses à Versailles que sa délicatesse n'acceptait pas.

Une autre preuve en faveur de mon opinion est le peu de durée qu'eurent ce que l'on peut, ce que l'on veut appeler « les mœurs du grand siècle », quoiqu'elles ne fussent, en réalité, que celles de la cour. Sans doute ces mœurs de la royauté des Bourbons sont bien supérieures à celles des Valois, car je vous prie de ne pas vous faire des illusions même sur les élégances de François Ier, mais, telles qu'elles étaient, elles n'étendaient pas fort avant leurs racines dans le pays. Dès que Louis XIV est mort, la repré-

sentation est finie, la toile tombe, la rampe s'éteint, et je ne pense pas que les jours qui suivirent puissent être cités comme des types de vie élégante et de haute moralité.

Par contre, je tiens pour certain que depuis ces déplorables époques il s'est fait un grand relèvement moral, qu'à tout prendre, nous avons largement gagné en décence comme en instruction, que la moyenne a haussé et que, prises dans leur ensemble, la civilisation et l'urbanité françaises se sont noblement accrues.

Je suis assez âgée, malheureusement ou heureusement — je ne sais trop laquelle des deux expressions vaut mieux — pour déplorer, je le répète, la fin de beaucoup d'usages que j'aimais, auxquels j'étais accoutumée, qui avaient eu mes premiers hommages et se rattachaient au souvenir de ma mère ; mais je ne suis pas assez aveugle, niant la lumière, pour ne pas reconnaître que la masse de la nation française est plus polie qu'autrefois, les enfants de la classe ouvrière mieux tenus, les femmes de la campagne plus propres et moins sauvages qu'elles ne l'étaient jadis ; et je vois, d'un œil satisfait, que s'il y a moins de raffinement en haut, en bas, il y a moins de rusticité.

La langue, dans la conversation du moins, a beaucoup gagné en décorum, et le vert parler gau-

lois, qui m'impatientait tant dans ma jeunesse, n'est plus de mise au salon. En ma qualité de femme et de mère, je peux dire que c'est là un bon et notable progrès. Je ne suis ni prude ni précieuse, mais, avec les sentiments que l'éducation moderne a développés en moi, je suis bien aise que l'on ait laissé là les hardiesses de Rabelais ou de Marot qui, pénétrant encore, par-ci par-là, dans la causerie d'autrefois, couvraient mon front d'une rougeur dont je ne cherchais pas, du reste, à me défendre.

Je dis donc hardiment que nous sommes mieux qu'on ne l'était dans le bon vieux temps ; puis, c'est bien une préoccupation vaine, voire même dangereuse, que d'avoir les regards tournés en arrière, c'est sur le présent et l'avenir qu'il faut les porter en prenant les choses au point où elles sont, en cherchant à les améliorer, et en ne retenant des vieilles formes que celles qui peuvent servir à orner la société nouvelle. Les roses d'antan étaient belles, les nôtres sont-elles moins éclatantes ?

Les maîtres de grâces que j'ai vu payer encore un louis le cachet, ce qui veut dire au moins quarante francs de notre monnaie, ont disparu avec les habits à la française, l'épée en verrouil, les coiffures à la Belle-poule et les robes à paniers, après avoir eu un regain de vogue, pendant les premiers jours du premier empire, où tant d'héroïques géné-

raux et tant de grandes dames avaient leur éducation mondaine à faire. Aujourd'hui il serait aussi difficile, je pense, de trouver un maître de grâces, qu'un mastodonte ou que tout autre animal antédiluvien. Eh bien, je n'en connais pas moins des jeunes femmes qui savent entrer dans un salon, et des cavaliers qui n'ignorent point l'art de se présenter et d'aborder une maîtresse de maison. Prenons celles-ci et ceux-là pour modèles et nous ne perdrons pas en Europe le renom de courtoisie dont elle nous avait honorés.

J'aime peu les cohues qu'on appelle des *raouts*, et les bals d'aujourd'hui ; le désordre qui y règne me choque et m'en gâte le plaisir, mais je sais des maisons bien ordonnées où les amusements, plus recherchés des délicats, sont mieux réglés. J'ai le malheur obligé de fréquenter des salons où la conversation, mal dirigée et mal contenue, roule sans cesse sur le scandale du jour ; je les évite tant qu'il m'est possible, et me garde pour ceux vers lesquels m'attire un intérêt décent. C'est dans ces centres préférés que je reconnais la valeur et l'importance du rituel de la bonne compagnie et de l'influence souveraine de la personne qui reçoit.

Les femmes, elles le savaient mieux autrefois, ont une action toute-puissante dans la famille, et, par conséquent, sur les mœurs ; quand elles se plaignent

du décroît des manières respectueuses dont elles étaient jadis honorées, elles me rappellent ces mères qui, pour excuser leurs fils, disent naïvement : « Ne leur en veuillez pas, ils sont si mal élevés ! » L'éducation se fait par les femmes, elles seules en sont responsables, et, soyez-en sûrs, celle qui tient mal sa maison ou son salon a mal tenu ou tiendra mal ses fils et ses filles. Quand, ensuite, elle subit la peine de son incurie ou de sa faiblesse, je ne saurais la plaindre : le grain semé fait la moisson. Si d'un regard vous ne savez pas comprimer une conversation qui s'égare, si vous souriez lorsque l'on vous entretient de certaines choses, et que l'on vous raconte la dépravation des coulisses et d'un monde qui pour vous ne doit pas exister, ne me parlez pas de vos regrets pour les nobles entretiens des jours passés, n'essayez pas de me faire croire que vous avez inculqué à vos enfants d'élégantes et saines traditions.

Des points noirs sont à l'horizon de la société française, mais, hélas ! il y en a toujours eu des points noirs ! Le luxe, par exemple, a toujours été un péril et une menace ; ce n'est point une nouveauté, on s'en est toujours plaint ; ce qui n'est assurément pas une raison pour se résigner en silence. Je n'ai point la puérilité de croire que nous devions reprendre les indiennes de nos grand'mères — qu'elles payaient fort

cher, par parenthèse — faire revivre les lois somptuaires de nos vieux rois et nous costumer comme du temps de Dagobert, ou seulement de Louis XI, dont la garderobe ne valait guère. Avec la richesse, je le sais, sont venus, sinon d'autres besoins, du moins d'autres goûts, et je ne trouve point mauvais que le travail plus abondant, plus rémunéré, prétende à des jouissances plus coûteuses. Produire et user, me disait un de mes amis, professeur d'une science récente, l'économie politique, sont deux termes qui se tiennent. Je ne le discute pas ; ce qui m'afflige est le mauvais goût, pour ne rien dire de plus, qui préside à l'emploi de quelques-unes de ces richesses nouvelles.

Je ne voudrais assurément pas que chaque classe de la société eût des vêtements appropriés au rang et à la fortune ; je ne désire pas, comme dans la Salente du *Télémaque,* une hiérarchie de toilette, mais je déplore amèrement de voir des femmes parfaitement honnêtes adopter les costumes de malheureuses créatures qui ne vivent que par le scandale. Elles devraient rejeter ces robes de Nessus et laisser les ceintures dorées à celles qui ont l'impudeur de les porter. Fénelon, Grec chrétien, épris de la beauté en toute chose, sur l'art de nous vêtir a laissé des pages immortelles. Le corps humain, il ne le voulait point abandonné et couvert de

cendres, mais enveloppé de longues et chastes draperies qui n'en cachaient ni l'élégance ni la grâce, et devant son regard de sage et de pontife il faisait défiler de longues théories de jeunes vierges dignes des regards du ciel et de la terre. Que nous sommes loin de ces belles images ! Il ne m'est pas permis de penser sans une sorte de colère à l'indécence de certaines de nos modes et à la légèreté de nos vêtements, à la mascarade de notre chevelure et de notre visage. Mais l'exagération même à laquelle nous sommes parvenues me fait espérer un prochain retour de dignité. Chez nous, la mode est si capricieuse ; un soleil la voit changer, un mot la tue. Que quelques femmes protestent, donnent l'exemple, les saturnales finiront. Connaissant la mobilité française, cette révolution, je l'attends, et, encore une fois, il suffit qu'une femme le veuille.

J'espère, d'un instant à l'autre, voir disparaître ces pots à teinture et ces cheveux menteurs qui salissent et défigurent tant de jolies têtes. Louis XIV détestait les coiffures hautes, il le disait inutilement, elles haussaient toujours ; mais voilà que, tout à coup, raconte Saint-Simon, arrive à Versailles la duchesse de Shrewsbury, elle se présente à la cour avec les cheveux bas, ce que n'avait pu obtenir la toute-puissance du Roi-Soleil, elle l'enlève d'un seul coup, les coiffures pyramidales s'écroulent pour ne

revenir à la mode que bien des années plus tard, au cercle de Marie-Antoinette. Je compte donc assister un beau matin à la défaite de ces perruques, de ces tresses citron ou acajou, qui vont si mal au ton et à l'âge de certains visages.

Quant aux costumes des hommes, je ne me dissimule point ce qu'ils ont de pauvre et de disgracieux ; mais ils sont ce qu'ils peuvent être avec des coupes sans ampleur et sans caractère, de misérables cravates, des chapeaux ridicules et du linge à l'empois. Il est à remarquer que c'est précisément chez les peuples les plus civilisés et les plus actifs que les vêtements masculins ont le moins d'ampleur ou de noblesse; cela s'explique par les nécessités du travail. Il est certain qu'un mahométan, avec son magnifique caftan et ses étoffes éclatantes, serait fort embarrassé s'il lui fallait se mouvoir et agir comme un habitant de Londres, de Paris et New-York, courant dans la boue du port à la Bourse.

C'est encore un témoignage qui prouve que les us et coutumes de la société — l'habillement en fait assurément partie — sont subordonnés aux mœurs d'un pays. Ils en sont une des manifestations extérieures, et beaucoup plus que certains esprits légers ne le pensent; il est important de connaître ces us et coutumes. Cette connaissance, il faut l'avoir de très-bonne heure ; ce n'est point un des

moindres services de la mère de famille que d'y habituer toute sa maison et surtout ses enfants. Ces derniers doivent, dès leur enfance, être instruits et guidés de manière à ce que leur corps et leur esprit prennent le pli. De même qu'on leur apprend à ne point se servir de mauvaises locutions, on les accoutume à une certaine tenue, à de certains gestes, à de certaines formules de politesse. L'enfant est essentiellement imitateur ; les meilleures leçons qu'il pourra recevoir lui seront assurément données par l'exemple. Donc on doit ne le laisser en contact qu'avec des personnes bien élevées, et ne lui accorder pour compagnons de plaisir que des camarades dressés aux bonnes habitudes. A cet égard, on peut l'avouer, l'éducation de nos lycées et de nos colléges laisse beaucoup à désirer ; c'est une des causes qui m'ont toujours fait préférer l'externat à la pension. Sauf de rares exceptions, ce n'est que parmi les jeunes garçons élevés au foyer que j'ai trouvé de bonnes manières unies à une grâce naturelle.

Cette politesse des mœurs, qui est l'étiquette et la marque de la civilisation, s'étend aujourd'hui à peu près dans toutes les classes et chez tous les peuples avec des formes qui, quoique partout à peu près les mêmes, ont cependant un caractère particulier. Le génie des races, si mêlées qu'elles soient aujourd'hui, s'y reconnaît encore. Rien ne ressemble moins au gra-

cieux salut d'un Napolitain que le *shake-hands* d'un Anglais, et l'abord un peu lourd de l'Allemand diffère de la haute distinction d'un Russe ou d'un Polonais. Une de mes amies, la plus rieuse et la plus spirituelle des femmes, forcée de tenir un salon officiel, c'est-à-dire de recevoir beaucoup de personnes qui lui étaient complétement inconnues, prétendait que la profession des gens se trahissait dans le salut; elle avait sur ce sujet la plus amusante théorie, et, il faut l'avouer, elle se trompait rarement. Il est certain que l'habitude de certaines occupations, de certaines fonctions donne au maintien, aux gestes un tour particulier. L'abord comme l'aspect d'un vieux magistrat, d'un officier de l'armée, seront naturellement autres que ceux d'un industriel ou d'un commerçant. Mais, sans pousser aussi loin nos remarques, nous pouvons dire que toutes les nations marchent vers l'unification des démonstrations extérieures de la politesse, et toutes en sentent le prix.

Les États-Unis, qui sont à l'Europe ce qu'un enfant est à un homme fait et déjà même vieillissant, dans leurs admirables établissements d'instruction, veillent attentivement sur les manières de leurs élèves. Plus rapidement qu'on ne pouvait le penser, les Américains se débarrassent du sans-gêne qu'on leur reprochait. Ainsi partout, dans le nouveau monde comme dans l'ancien, on a compris qu'il fallait que

de bonne heure la jeunesse prît le goût de l'urbanité.

Il faut qu'un homme, dès ses débuts, en possède les formules et le correct usage ; c'est, qu'il ne s'y trompe point, pour son avenir d'une importance capitale. Ce que je vais dire là n'est point tout à fait à l'honneur de la société : elle le recevra d'après son premier coup de chapeau. Son mérite personnel la forcera peut-être à revenir sur un trop prompt jugement, mais enfin il aura à le faire effacer. Florian a parlé des sots qui parviennent, il y a bien des chances de gagner en pariant que ces sots s'étaient ouvert leur voie par la politesse.

Dans sa curieuse correspondance, Joseph de Maistre raconte une plaisante aventure qui ne contribua, du reste, qu'à mettre en lumière et à sa place un homme de rare talent.

« Le fameux Haller, dit le philosophe, était un jour à Lausanne, assis à côté d'une respectable dame de Berne très-bien apparentée, au demeurant, *cocasse* du premier ordre. La conversation tomba sur les gâteaux, article principal de la constitution de ce pays. La dame lui dit qu'elle savait faire quatorze espèces de gâteaux. Haller lui en demanda l'explication et le détail. Il écouta patiemment jusqu'au bout, sans la moindre distraction et sans le moindre air de berner la Bernoise. La sénatrice fut si enchantée de la *science* et de la courtoisie d'Haller, qu'à la

première élection elle mit en train tous ses cousins, toute sa clique, toute son influence, et lui fit avoir un emploi qu'il n'aurait jamais eu sans le beurre et les œufs, et le sucre, et la pâte d'amandes. »

A la lecture de cette historiette, je vois sourire quelques lèvres fières, mais je ne saurais approuver leur dédain; la conduite d'Haller est parfaitement correcte, je crois avoir le droit de l'affirmer, car personne, moins que moi, n'est disposé à confondre la politesse avec la captation et l'intrigue. Je suis parfaitement convaincue qu'il faut, en enseignant aux enfants ce qu'ils doivent aux autres, leur apprendre en même temps ce qu'ils se doivent à eux-mêmes, et leur inspirer l'horreur de la fausseté et du mensonge. Mais ce n'est ni mentir ni flatter, ce n'est point porter atteinte à sa dignité, qu'écouter les radotages d'une vieille femme bien née, ayant la manie de la pâtisserie et des gâteaux.

La politesse, d'ailleurs, est par-dessus tout une affaire de mesure, c'est ce qui en rend l'étude, et surtout la pratique, si délicates et si difficiles. Les nuances en sont infinies, le ton en varie suivant les circonstances, les lieux, l'âge et la personne. Il n'y a pas de règles complètes, absolues, et pour les prescriptions que contiendra ce petit livre, j'en serai toujours réduite à me tenir dans les généralités, à donner les formules acceptées, laissant au tact à

en faire l'application. Je ne tendrai que le fil pour guider dans le labyrinthe, laissant aux mains ingénieuses le soin de le prendre et de le suivre avec grâce. En se conformant à ce que le temps et l'expérience m'ont appris, on sera dans la règle et correct, mais non poli, dans tout le charme du mot ; on sera bien, mais on aurait pu se montrer cent fois mieux en ajoutant à mes conseils tous les correctifs et toutes les additions d'un esprit délicat et observateur.

Je ne veux point m'attarder dans des généralités sans enseignement immédiat et direct. J'entre au cœur de mon sujet.

LA FAMILLE

Ce titre si imposant et si grave étonnera peut-être. — Quoi ! pour un sujet si léger, pour le cérémonial, dont vous nous promettez les règles, vous allez, madame, nous parler de la famille, de ses obligations et de ses devoirs ? — Oui, sans doute, et votre étonnement a droit de me surprendre. N'est-elle pas le creuset où tout se forme et s'épure, le terrain où s'agite la vie du présent et de l'avenir ? Tout y germe ; et n'est-ce point dans son sein, à la vue de ses exemples, au souffle de son enseignement, que se développent et que s'assouplissent les caractères ?

J'ai déjà dit mon opinion sur le rôle dominant que je reconnais à la mère de famille. Ce qu'elle peut pour l'éducation non-seulement de ses enfants, mais de tout ce qui l'approche, les exemples que nous voyons autour de nous et l'histoire nous l'apprennent assez. Les femmes exercent une magistrature morale sur la société entière, et je voudrais

qu'elles le comprissent. Quand il n'y eut plus de Cornélies, Rome tomba dans toutes les servitudes du vice; les derniers des Valois sont le reflet de leur mère, et c'est à l'intrépide vertu de Jeanne d'Albret que la France doit Henri IV. L'enfant garde toujours, plus ou moins, l'empreinte de son berceau et des exemples qui ont frappé ses premiers regards. En un milieu grossier il s'imprégnera de rudesse.

Un fait qui chaque jour se passe sous nós yeux prouve la puissance des premières volontés qui s'exercent sur nous.

L'homme est bimane, c'est-à-dire pouvant se servir également des deux mains; par des raisons dont la valeur est loin de m'être démontrée, contrevenant aux lois de la nature et les forçant à fléchir, nous annihilons l'usage du bras gauche, et je connais beaucoup de personnes qui, comme moi, sont incapables de tirer un service quelconque de leur main de ce côté, ce qui par parenthèse ne faisait point le bonheur de mon professeur de piano. Cette espèce de mutilation, qui ne va à rien moins qu'à diminuer les forces dont nous pouvions primitivement disposer, qu'à amoindrir même une partie du corps et à en rompre la parfaite harmonie, ne prouve-t-elle pas l'action que l'éducation peut exercer sur notre maintien et nos habitudes corporelles? Et n'est-il pas

ainsi démontré par là qu'un peu de vigilance suffirait pour pétrir un enfant et le faire tout doucement entrer dans un moule d'élégance et de bonne tenue, pour l'amener à agir, à marcher d'un pas gracieux et à parler avec une élocution correcte, en se servant des mots propres? A l'aide de cette persévérance, dont on use souvent pour de moindres desseins, on atteindrait facilement le but désiré.

Je ne saurais trop conseiller aux mères de travailler la voix de leurs enfants, ainsi que disent les musiciens. Qui ignore le charme et le pouvoir de cet organe? Il est très-difficile d'être vraiment distingué sans une voix souple et bien accentuée. Ce sera donc un des premiers soins d'une mère d'empêcher un enfant de se briser, de s'érailler la voix, de la pousser aux sons suraigus ou de parler de l'arrière-bouche. Il faut l'habituer à émettre le son dans les bonnes cordes, le reprendre quand il crie ou nasille, et l'amener à s'exprimer en bons termes et aussi dans un ton agréable et plaisant à l'oreille. Mais pour obtenir ce résultat, qui, outre les succès de salon, lui permettra l'accès de tant de carrières : la chaire, le barreau, la tribune, l'enseignement, il est important de veiller à ce que les serviteurs qui l'approchent ne lui donnent pas de mauvais exemples. Il ne faut pas que la maison soit criarde, car, on ne doit jamais l'oublier, l'enfant se modèle

dans le milieu dans lequel il perçoit ses premières impressions ; si sa bonne crie, il criera.

Quant à la propreté, cette qualité que Volney plaçait parmi les vertus à côté de la probité, je n'ai pas besoin d'insister. L'hygiène la commande ; la malpropreté est la mère de toutes sortes de maladies. Le soin de soi-même sera de bonne heure prêché, recommandé, imposé. Appliquant dans un sens nouveau une parole ancienne, je dirai : « L'eau est l'amie de l'homme. » Aux heures où la famille se réunira, l'enfant ne se présentera jamais sans avoir lavé ses mains, son visage, et mis un peu d'ordre dans sa toilette ; c'est une habitude qu'il prendra très-facilement, et qui pour lui deviendra bien vite un besoin.

Il est une phrase que j'ai souvent entendu répéter, on dit : « Il ne faut pas se gêner en famille. » Non, sans doute, il ne faut se gêner, pas plus en famille qu'ailleurs ; mais je ne vois pas, si j'ai des habitudes de décence et de politesse, quelle gêne je pourrais éprouver en les gardant avec mes proches comme avec les étrangers. C'est ce vilain sans-gêne qui me gênerait, puisqu'il aurait la prétention de m'imposer une manière d'être contraire à celle qu'une bonne éducation m'a fait contracter. Puis, dans cette famille où l'on m'invite à me conduire sans façon, il y a mon père, ma mère, mes grands parents,

c'est-à-dire ce que je respecte le plus au monde; pourquoi n'aurais-je pas vis-à-vis d'eux la déférence et les égards que j'accorde à des personnes moins chères ? Et si le pli de bonne tenue se doit prendre dans la maison, comment là, précisément, n'en point faire usage ? Quelle excuse donner pour une semblable dérogation ? La familiarité du foyer, la liberté et la continuité des rapports ? je les accepte ; mais on peut être très-familier, très-libre, et demeurer poli : une condition n'exclut pas l'autre. La politesse varie à l'infini en ses formes ; on ne doit pas plus la négliger dans un dîner de famille que dans un grand repas ; elle est autre, voilà tout. On parle beaucoup de ces mœurs patriarcales de jadis, on les admire, on les regrette, ce qui n'empêche pas de répéter : « Il ne faut pas se gêner en famille ; » singulière contradiction ! Pour mon compte, je crois bon à tous et pour tous, pour leurs enfants autant que pour eux-mêmes, que les parents exigent de leurs fils et de leurs filles, toujours et partout, en particulier comme en public, les formes respectueuses qui leur sont dues. Mais, dira-t-on, l'intérieur de la famille assombrie va manquer de gaieté ; pourquoi donc, je vous prie ? Pour être gai, faut-il absolument être impoli, et l'esprit ne se meut-il pas aussi à l'aise et aussi rieur sur une surface polie que sur un terrain raboteux et grossier ?

Dans la sphère où je me place, ce que j'exige des enfants je le demande aussi des parents ; ils doivent payer d'exemple, et pour mille causes, j'engage la mère de famille à ne se montrer aux siens qu'avec une mise propre et ordonnée. J'ai toujours été surprise de la conduite, ou plutôt du manque de conduite de certaines femmes, ne voulant paraître à leur avantage que le soir, dans le monde qu'elles fréquentent, trouvant bonne la lingerie d'une blancheur douteuse, les étoffes passées et les chaussures avachies pour présider aux travaux intérieurs et aux repas du matin. Il y a là, certainement, une faute de convenance, de prudence, de tact, que je dois signaler ; les maris peuvent, à bon droit, se plaindre, et, en tous cas, ces indolentes donnent un fort dangereux exemple à leur maison. Le soin constant de soi-même étant une des prescriptions les plus étroites et les plus absolues de la politesse, nulle part il n'est permis d'y manquer.

Elle doit être plus active et plus ingénieuse en famille que partout ailleurs, et rien n'est plus aimable que le tableau d'un intérieur où règne la bonne habitude de vouloir plaire, où les jeunes gardent devant leurs ascendants le maintien de déférence que le respect et l'attachement leur commandent. Un mari doit aussi prendre l'habitude de céder toujours le pas à sa femme, et de lui témoigner ses

égards; à table il la servira la première, et, s'il a quelques remontrances à lui adresser, il attendra toujours qu'il soit seul avec elle pour les lui faire. S'il y a un grand-père et une grand'mère, c'est à eux que les premiers honneurs et les meilleures places reviennent, alors même qu'il y aurait des étrangers. J'ai connu une maison fort riche, fort considérée, que fréquentaient les plus grands noms de France; dans cette famille se trouvait une grand'mère qui n'avait jamais voulu quitter son costume villageois; au salon, à la salle à manger, partout, son fils la plaçait au siége d'honneur et la faisait servir la première; ducs et pairs passaient après elle, et tous témoignaient, par leur attitude et leurs paroles, combien ils étaient touchés de ces marques d'un respect filial. L'homme qui se conduisait ainsi était parvenu à la haute position qu'il occupait par son talent et son travail; jamais cependant les railleries et les épigrammes, que le monde prodigue aux fortunes rapides, ne s'attaquèrent à lui, il était protégé par la vénération publique qu'il accordait à sa mère. Tel père, tels fils; ceux du banquier dont je parle, obéissant à l'exemple qui leur était donné, se montraient des modèles de distinction, et rendaient à l'auteur de leurs jours les honneurs qu'il prodiguait lui-même à la bonne femme dont il était né.

Entre frères et sœurs que la familiarité règne,

rien de mieux ; mais ceux-ci doivent de bonne heure s'habituer à témoigner à celles-là de justes déférences que, plus tard, l'usage du monde leur imposera. Une mère attentive leur enseignera le rôle de protecteurs qu'ils auront à remplir et les égards constants dus à la faiblesse ; avant ses fils elle fera passer ses filles, et, dans les petits débats qui s'élèveront forcément entre eux, sans manquer à la justice, elle penchera vers ces dernières, habituant la force à ne point se faire sentir. C'est aux frères, par exemple, à se déranger si quelque chose manque dans le service, à préparer les siéges, à offrir un tabouret, comme aux fillettes dressées de bonne heure à ce soin dont elles sont très-fières, à veiller sur l'office et l'arrangement des desserts.

Lorsque la famille sort avec ses enfants et qu'il y a quelques vêtements de dessus ou quelques légers paquets à porter, ce sont eux qui doivent s'en charger. Si l'on monte en voiture, ils se placent sur le devant, et, à moins qu'ils ne soient tout jeunes, ils ne monteront qu'après leur mère ; comme dans le monde et à table ils ne s'assoieront qu'après qu'elle est assise.

Dans la famille où il y a des beaux-pères et des belles-mères, ils ont les mêmes droits que les pères et mères, mais avec des nuances que le tact indique ; un esprit de convenance éclairé dictera aux parents

par alliance jusqu'où ils peuvent prétendre dans cette parfaite égalité, qu'il importe surtout de faire comprendre aux vieux domestiques. Ils sont difficiles, en général, à se soumettre à cette condition. Une vieille nourrice aimera *peut-être* le mari que la jeune fille se sera donné, mais il est douteux qu'elle entende bien ce qu'elle doit ou au beau-père ou à la belle-mère.

Si la famille va au théâtre, le devant de la loge sera occupé par la mère et ses filles ; s'il n'y a que deux places, par la mère et par la fille aînée ; le père et les fils se tiennent derrière. Dans quelques-uns des théâtres de Paris, à certaines loges sont joints des petits salons ; dans les entr'actes, une jeune fille ne doit jamais s'y retirer sans être accompagnée par sa mère. Empruntant cet usage à l'Italie, où l'élévation de la température explique la nécessité de prendre des rafraîchissements, on s'est mis à empiler devant soi des sacs de bonbons et de fruits glacés. Je doute que les élégantes consentent jamais à sanctionner une mode dont le moindre inconvénient est de défraîchir leurs gants et de tacher leurs jupes. Du reste la classe de femmes que je vois manger et grignoter au théâtre suffit pour me faire repousser cette triste innovation. Règle générale : ce que l'on voit faire à un certain monde ne doit jamais être imité. Ainsi vous n'imiterez point les femmes qui,

parce qu'elles ont des mouchoirs magnifiquement garnis de dentelles, les étalent sur le devant de leur loge; c'est une vanité sotte, ridicule, et malpropre.

A la promenade, si les enfants sont jeunes, ils marcheront devant leurs parents; s'ils sont déjà grands, le fils aîné donnera le bras à sa mère, le père à sa fille; si un jeune homme sort avec sa tante et ses cousines, c'est toujours de la première dont il sera le cavalier. Dans ma jeunesse, quand une mère se promenait seule avec sa fille, elle lui donnait le bras; cet usage que j'aimais s'est à peu près perdu, l'ampleur des jupes en est cause; la jeune fille marche donc libre à côté de sa mère, mais elle doit attentivement régler son pas sur le sien, se conduire de façon à ne jamais paraître seule et elle ne doit jamais saluer personne avant que sa mère lui en ait donné l'ordre ou l'exemple. Il faudra de bonne heure apprendre à un jeune homme que, s'il rencontre un de ses amis donnant le bras à une femme qui n'est pas une de ses proches parentes, il se contentera de le saluer sans jamais l'aborder ou l'arrêter. Quant aux mères de famille qui conduisent leurs filles, petites ou grandes, dans les foules, tout ce que je veux en dire, c'est que je les plains de tout mon cœur.

Nous retrouverons la famille dans bien d'autres pages de ce petit volume, ce que j'ai voulu exposer

dans celles que l'on vient de lire est le rôle de l'action familiale dans la politesse, la nécessité de s'habituer de bonne heure aux bonnes manières, et d'en faire jouir les siens. Soyez-en sûrs, si vous manquez de distinction chez vous, vous en manquerez chez les autres; vous n'en aurez pas surtout la constance et le naturel qui en font le charme et la grâce.

Il est encore un conseil que je dois donner aux mères de famille, parce que sa mise en pratique peut largement contribuer à l'avenir de leurs enfants. Toutes les choses de ce monde ont des faces diverses : les hommes, à cet égard, sont comme les choses. Je crois donc très-utile d'habituer les jeunes intelligences à ne pas être frappées seulement par les défauts ou les ridicules de ceux qui les approchent; à ne pas les laisser s'adonner au sens de la critique, généralement très-développé en eux. Les enfants moqueurs sont amusants, je le veux bien; mais je pense qu'il est mauvais de les encourager dans cette voie, d'applaudir à leurs épigrammes, quelquefois très-justes, et de pousser leur esprit dans cette direction, dangereuse pour leurs parents comme pour eux-mêmes. C'est bien assez de leurs terribles naïvetés. Prenez garde de ne point applaudir à leurs habitudes railleuses.

Tant que vos fils ou vos filles demeureront, pour

ainsi dire, dans le giron de la famille, le mal ne sera point trop grand; mais, si vous leur avez laissé prendre ce mauvais pli, dès qu'ils se trouveront sortis un peu de vos mains, soit pour aller au pensionnat, soit pour vivre au collége, attendez-vous à les voir revenir en larmes et vertement châtiés. Et si ces rudes leçons de l'école ne les corrigent pas, ils en recevront plus tard d'autres plus graves et plus sévères. Le moins qu'ils puissent perdre, c'est l'appui de cette bienveillance générale, qui est une des plus grandes conditions de succès dans l'existence, un levier d'une puissance incroyable.

Voici, venant à moi, un jeune homme de manières aisées, dont le regard semble louer ce que je puis avoir de bien ; se plaire, sans m'adresser de sottes flatteries, à me rendre contente de moi-même; dont l'aménité fait les lèvres douces et les paroles amicales; et voici un autre jeune homme qui, je le sens, étudie mes défauts, ma toilette, pour y trouver un sujet ou un prétexte à ce que la malignité appelle *un bon mot;* eh bien, je vous le demande, à laquelle de ces deux personnes ferai-je naturellement bon accueil? Si je dispose de quelque influence, à qui l'accorderai-je?

En vue de leurs plus chers intérêts, et si vous souhaitez qu'ils tiennent une place heureuse dans la société, vous inspirerez à vos fils, et dès leurs plus

jeunes années, un large esprit de bienveillance, l'habitude de vouloir plaire; vous les relèverez surtout sévèrement s'ils se moquaient des infirmités de leurs camarades, et vous les accoutumerez au grand principe de tolérance mutuelle et de charité humaine, qui est le fondement et la base de la société. *Aimez-vous les uns les autres* est la loi divine par excellence; la philosophie et la science n'ont pas encore trouvé une maxime plus haute et meilleure.

DU VÊTEMENT

Il est très-difficile d'être distingué ou distinguée, si l'on ne sait pas se vêtir. Il existe, je le reconnais, des personnes qui seraient bien, même avec un sac, comme on dit vulgairement; ces très-rares exceptions ne font que confirmer la règle, et il faudrait avoir une grande dose de présomption pour chercher à les imiter. Un célèbre écrivain, M. V***, se mettait avec une négligence inouie, ce qui ne l'empêchait point d'être fort recherché ; un critique éminent, M. P***, portait des habits moins que propres, néanmoins il avait ses entrées dans les salons de l'aristocratie ; un philosophe, M. B***, bizarrement accoutré, plaisait beaucoup dans les réunions présidées par Mme de Récamier ; on passait tout aux distractions du bon et savant Ampère, le turban de Mme de Staël est devenu presque historique ; mais ces immunités ne prouvent qu'une chose, c'est que la société française pardonne tout à l'esprit supérieur, à l'éloquence et au génie.

Pour les simples mortels, elle n'a point tant de générosité et de faveur ; elle exige plus de soins. Elle veut que, par le choix des vêtements, on lui témoigne le respect qu'on lui porte. Elle a poussé à cet égard les choses si loin, qu'elle a différencié les toilettes suivant les heures de la journée et selon les plaisirs auxquels elle convie. On ne s'habille pas le matin comme le soir, pour un déjeuner comme pour un dîner. L'étiquette exige de la part des hommes une toilette différente, selon qu'ils se rendent à une réunion où il y aura des femmes, ou à un cercle où elles ne figureront pas. On ne s'habille point pour aller à un petit théâtre du boulevard comme pour assister à une représentation de l'Opéra.

J'approuve fort les personnes de l'un et l'autre sexe qui se montrent très-minutieusement exigentes à l'égard de leurs tailleurs ; si robes ou habits ne vont pas, il faut les faire retoucher, et dans le cas où, malgré ces retouches, ces vêtements gênent ou font des plis, ne les acceptez point. N'ayez pas une complaisance qui vous causerait un ennui journalier ou vous forcerait à reléguer dans vos armoires un costume encore neuf, mais dont l'usage vous est incommode et vous déplaît. Ayez la même sévérité pour tous vos fournisseurs, depuis votre cordonnier jusqu'à votre modiste.

Hommes et femmes doivent s'habiller, se coiffer

ou se faire coiffer avec une grande attention, et consulter soigneusement la glace. Les femmes, avant de les mettre, feront étendre ou étendront sur un meuble toutes les différentes parties de la toilette qu'elles veulent porter, afin de s'assurer que rien n'y manque, qu'elles sont en parfait état, et s'harmonisent entre elles. Chaque vêtement, une fois passé, sera bien ajusté, bien épinglé, et un attentif et long examen donné à l'ensemble. Cela fait, sortez de votre chambre et ne vous regardez plus, ne consultez plus les glaces devant lesquelles vous vous trouverez; si vous le faisiez, ce serait de fort mauvais ton et vous montreriez des préoccupations dont on pourrait un peu sourire. Cependant, si vous rendez des visites et que vous ayez pris une voiture, il est sage, sur le palier de l'appartement où vous serez annoncée, de s'assurer que votre jupe est bien retombée, qu'elle n'a point contracté de faux plis, et que votre toilette n'a pas souffert dans le trajet. Cet examen se fait en un coup d'œil, et, si vous vous êtes attentivement habillée, ou vous ne constaterez pas de dégâts, ou vous les réparerez en un tour de main. Alors, entrez hardiment sans vous regarder à droite et à gauche dans les glaces; ce qui est, je le répète, du plus mauvais goût. J'insiste, parce que ce léger ridicule est assez fréquent; la timidité, aussi bien que la coquetterie, l'expliquent.

La toilette des hommes a certainement moins de détail, mais exige la même attention ; ils doivent, eux aussi, sortir de leur cabinet correctement vêtus, puis ne plus s'occuper des vêtements qu'ils ont endossés.

Rien de moins bon goût que les jeunes hommes qui, sans cesse, en présence de femmes surtout, rajustent leur cravate, arrangent leur coiffure, ôtent et remettent leurs gants, ou se livrent à des exercices plus malséants encore. Le vieux marquis de Saint-A*** avait un petit-fils tourmenté de ce travers ; un jour, le vieillard fatigué appelle un valet de chambre, lui parle bas, et, quelques instants après, ce serviteur venait gravement offrir un miroir à main au coupable de lèse-étiquette. La leçon était spirituelle, elle eut plein succès.

Pour la mise des hommes, il est une règle générale dont ils ne doivent jamais se départir : pas d'or, pas de gilet à fracas, pas de bijoux. La mode qui, sous les Valois, leur permettait des pourpoints chamarrés, des chaînes sur la poitrine et des boucles aux oreilles ; la mode qui, sous Louis XIV, leur imposait le justaucorps étincelant, la veste haussée et rehaussée d'or et d'argent, le velours brodé et la soie, leur interdit ces costumes éclatants et ces étoffes chatoyantes. Je puis en être fâchée, mais c'est ainsi. La première moitié du genre humain, en

fait de tissu, dans les circonstances majeures, en est réduite au drap, et, en fait de couleur, au noir. Adieu les bas de soie, l'orfévrerie des souliers et des culottes courtes! Si le beau Lettorière revenait en ce monde, au lieu de ses parures en prime d'opales, il endosserait le pauvre frac, dont la coupe n'est certainement pas avantageuse. Il n'y a pas d'exemple d'un homme de quelque distinction qui consente à se parer de lourdes chaînes au cou, de bagues aux doigts; ces bijoux, qui attirent l'œil, ont disparu avec la fameuse cravate rouge des Godissarts de Balzac; quelques boursiers, quelques étrangers de douteuse provenance, en portent encore; c'est tout dire.

Mais sous le frac on peut avoir une suprême distinction; rien ne se ressemble moins que deux habits noirs, que deux gilets en simple piqué blanc, que deux cravates noires ou blanches, que deux chapeaux en apparence de même forme. Le fils d'un de mes vieux amis, personnage fort important, très-occupé des premiers intérêts de la France, veut bien m'accorder une confiance, due à l'attachement de vieille date que j'ai voué à sa famille. En me racontant l'emploi si laborieux de ses journées, il est rare qu'au renouvellement de chaque saison il ne vienne pas me dire qu'il a passé une heure avec ses fournisseurs, essayant les effets et les coiffures qu'ils lui apportent, critiquant, impo-

sant des modifications, rejetant ce qui ne lui convient pas. C'est ainsi, par un soin qui, après tout, ne lui prend que quelques heures par an, que, sans avoir une beauté de formes exceptionnelles, il arrive par la mise à être, comme il l'est par l'esprit, un des hommes les plus distingués du corps diplomatique dans lequel il vit.

En quelque position que l'on se trouve, croyez-moi, ce n'est pas un mince avantage que de jouir du mérite de la distinction. C'est un passe-port qui ouvre bien des portes, facilite bien des démarches, et la société paye au centuple les efforts peu coûteux que l'on prend pour lui plaire ; car en bonne ménagère, je puis assurer que le vêtement qui va bien dure plus que l'étoffe mal taillée. L'élégance pour les personnes attentives n'est point l'ennemie de l'économie.

Je m'arrête ; nous passerons en revue les divers costumes que l'usage impose dans les circonstances particulières où, hommes et femmes, peuvent se trouver appelés à jouer un rôle. Le vêtement alors fait en quelque sorte partie du cérémonial. Mais, avant de m'engager sur ce terrain et dans un ordre d'idées et de situations qui se lient et s'enchaînent, il faut encore nous arrêter pour aborder quelques sujets importants où se montre la connaissance ou l'ignorance du savoir-vivre.

Cependant, avant de clore ce chapitre, il est quelques mots encore que je dois ajouter. Il y a des femmes qui, par leur position, donnent et font la mode; mais à elles seules la société reconnaît ce privilége ; aux autres, elle le dénie complétement ; elles seraient ridicules en y prétendant, et elles le seraient encore en ne les suivant pas dans les limites que leur fortune et leur rang leur imposent. Si une mode nouvelle ne vous sied pas, sachez la modifier à votre usage ; ramenez-la aux conditions les plus avantageuses pour votre forme et votre figure ; c'est là le grand art. Surtout, pas d'exagération, comme il arrivait autrefois en province quand la province n'était pas, comme aujourd'hui, entièrement reliée à Paris.

Il est surtout un point qui ne doit jamais être oublié. Souvenez-vous que l'on n'est jamais bien vêtue, jamais à la mode si, depuis la coiffure jusqu'aux bottines, la toilette ne forme pas un ensemble correct ; croyez qu'il n'existe pas de belle robe sans l'habileté du ciseau de la couturière, et que cet ensemble, dont je viens de parler, et cette habileté de coupe peuvent faire de l'étoffe la plus simple une toilette d'une élégance accomplie. Vous pouvez être à la mode, charmante, avec une robe de lainage, et *fagotée* avec le plus merveilleux des velours.

Oserai-je, ici, donner une opinion toute personnelle ? En dehors des grandes réunions, où tout est

permis, où tout est même exigé, je conseillerai toujours aux jeunes femmes d'éviter les couleurs trop voyantes et le faux. J'ai en horreur les bijoux faux ; j'éprouve quelque honte à exprimer le sentiment qu'ils m'inspirent ; ils m'attristent, et je crois qu'il me serait facile d'expliquer cette sensation ; je pense même qu'il m'est inutile de le faire, mes lectrices me comprendront. J'ai connu une femme du grand monde avec ce travers ; elle me faisait peine à voir, et son luxe de mauvais aloi ne trompait personne. Elle avait pourtant infiniment d'esprit ; elle tenait à une des plus hautes familles de l'Europe et était artiste. Je n'ai jamais pu comprendre d'où lui pouvait venir cette ridicule manie. Couvrez-vous de diamants et de rubis si vous en possédez ; mais point de stras, point de verroterie de couleur ; la société ne les admet pas, et toute femme élégante en repoussera l'inutile mensonge.

Dans la toilette moderne, les gants exigeraient presque un chapitre tout entier ; ils sont même l'objet d'une dépense assez considérable. Les personnes peu soigneuses en font une consommation vraiment ruineuse. Les femmes du grand monde portent des gants du matin jusqu'au soir, chez elles comme au dehors, et ne les quittent que lorsque le travail auquel elles se livrent l'exige absolument. Soit que l'on reçoive, soit que l'on fasse des visites, ou que

l'on aille à la promenade, le gant doit être en harmonie de couleur avec la robe, frais et taillé si adroitement qu'il ne gêne point, tout en étant très-juste, les mouvements des doigts. Il ne faut les prendre ni trop courts ni trop étroits, car alors ils donnent l'air gauche à la main. Par distraction, en causant, ne les ôtez pas et ne les remettez pas sans cesse ; c'est un manquement aux lois du bon ton ; de plus, par suite de cette petite manœuvre, en quelques heures, ils sont complétement fanés.

Pour les hommes, dont les vêtements sont généralement sombres, j'aime peu le gant trop clair ; cependant, s'ils sont jeunes et en grande visite, la chose est permise. Chez une femme, ils ne doivent jamais se déganter ; usage qui n'est pas aussi ancien qu'on le peut penser. Sous Louis XIV, et même après, les hommes ne portaient de gants qu'au dehors pour se préserver du froid, ou que pour éviter de se salir la main à la bride de leur cheval ; mais en entrant dans la maison où ils allaient, ils quittaient leurs gants. Agir autrement eût été se rendre coupable d'une grave impolitesse. Je ne crois pas, sauf au moment du départ pour la chasse, que jamais courtisan se soit présenté ganté devant le grand roi. En effet, quel mauvais effet les gants n'auraient-ils pas produit sous les beaux parements de leurs habits ou sous les somptueuses dentelles de leurs man-

chettes? Sous les Valois, Henri IV, Louis XIII, il était admis de donner des gants aux dames; les gants parfumés d'Italie furent très-recherchés et nous voyons dans Antonio Perez qu'à la cour de Henri IV et à celle d'Elizabeth d'Angleterre, on recherchait les gants en peau de chien venant d'Espagne; de nos jours le gant de Paris est préféré du monde entier.

Ainsi va le monde; il impose aujourd'hui ce qu'il défendait hier. Mais tenez cet axiome pour certain : de nos jours, il n'y a pas de femme bien mise si elle n'est bien gantée; et, en faisant une exception pour les vieillards, cette règle s'étend également aux hommes.

DE L'AMEUBLEMENT

La distinction ne se montre pas seulement au dehors et dans les salons étrangers, elle doit paraître également dans la tenue de vos gens et dans l'arrangement de votre maison ; il faut savoir la meubler, la garnir, la draper, en laissant à chacune des pièces qui la composent le caractère qui lui est propre, et à l'ensemble une espèce d'unité en rapport avec la fortune dont vous jouissez et des fonctions que vous exercez. Un mot me fera comprendre. Une panoplie convient très-bien à un officier ou à un jeune chasseur, elle serait malséante, pour ne pas dire ridicule, chez un magistrat. Si vous êtes riche ; surtout si vous êtes riche ! faites-moi le plaisir de reléguer dans un coin obscur, et mieux encore dans une armoire ou en un meuble fermé, votre coffre-fort, fût-il de Fichet ou de tout autre illustre serrurier.

D'origine plébéienne, n'achetez pas de vieux portraits avec cordons bleus et croix de Saint-Louis, laissant croire à demi-mot que ce sont vos illustres

ancêtres. C'est un travers que j'ai rencontré quelquefois, et vraiment, quoique ce fût péché, je ne me repens pas trop de m'en être égayée. Si votre père a mérité des décorations, conservez-les, faites-les encadrer, rien de mieux ; mais placez ce tableau dans votre chambre à coucher, regardez-le quelquefois pour vous encourager à bien vivre, à bien servir votre pays, sans l'imposer à la contemplation de vos visiteurs.

On m'a souvent conté, je ne sais si la chose est vraie, qu'un riche négociant de Lyon avait fait suspendre dans son salon les sabots avec lesquels il était venu dans la ville, où il devait faire une si brillante et si légitime fortune. Cette exhibition était-elle un acte d'humilité ? Je fais plus qu'en douter, j'y vois le témoignage d'un immense amour-propre, et le bout de l'oreille de Turcaret. Je tiens, au contraire, en grande vénération, la maréchale Lefebvre qui, dans un meuble dont elle gardait seule la clé, avait conservé le costume de vivandière de ses jeunes années.

Devenue duchesse de Dantzick, de temps à autre elle allait regarder ces vieilles étoffes passées ; c'était d'une femme sensée et chrétienne. On riait quelquefois de son langage, mais on respectait la loyauté de son âme ; aussi bien, c'était une femme de beaucoup d'esprit, et, quoique l'historiette qui

vient au bout de ma plume m'écarte de mon sujet, que l'on me permette de l'écrire.

Un jour Napoléon Ier, qui était loin d'être galant, à la grande joie de l'impératrice Joséphine, taquinait la maréchale sur son âge ; il lui soutenait qu'elle était aussi âgée que lui ; elle le niait et refusait de faire connaître son jour de naissance. Bref, il fallut y venir, et il se trouva que la duchesse n'avait que vingt-quatre heures de moins que l'empereur. « Un jour ! c'était bien la peine de tant chicaner ! Qu'est-ce qu'un jour ? — Pour moi qui ne sais pas m'en servir, ce n'est rien qu'un jour, répondit la maréchale ; mais à vous, Sire, un jour suffit pour acquérir une gloire immortelle. » Avouez que Racine, Beaumarchais ou Rivarol n'aurait pas mieux trouvé.

Revenons à notre sujet. Il est clair que votre ameublement variera, selon votre fortune, vos charges, et suivant que vous voudrez ou que vous ne voudrez pas recevoir ; cependant il existe des règles générales, et c'est à celles-là que j'entends m'arrêter.

Votre antichambre contiendra des banquettes de chêne garnies en cuir ou des chaises en bois noir, une table avec une écritoire, un ou deux porte-parapluie, et autour des murailles seront rangées une série de patères qu'il vaut mieux choisir en bois qu'en métal. Quelques personnes placent dans cette pièce des sacres de cerf, ils sont peu de mise à la

ville, mais ils figurent très-bien dans l'antichambre d'un château ou d'une maison de campagne. Au plafond sera suspendue une lanterne. On en fait aujourd'hui de charmantes, ou très-ornées ou très-simples, et qui ne sont pas d'un prix trop élevé.

Maintenant, passons au salon. L'ameublement doit être d'un seul style, le velours n'est plus admis, la soie l'a détrôné. Il ne faut pas qu'il soit encombrant, composé de trop de pièces ; cependant, outre celles qui garniront le pourtour, il vous est permis de placer un fauteuil de chaque côté de la cheminée, avec des chaises basses qui pourront être d'une autre forme et d'une autre couleur que le reste des siéges. Deux canapés, de l'un et de l'autre côté du foyer, peuvent aussi figurer ; des encognures d'un beau travail, entre les fenêtres des consoles supportant de beaux vases, font un très-bel effet. La garniture de la cheminée doit particulièrement solliciter votre attention. Ici, comme en beaucoup de choses, repoussez impitoyablement l'excès des dorures. Les plus belles garnitures de cheminées sont de vieilles horloges du temps de Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, ou des bronzes modernes ; il en est qui sont d'une perfection achevée et parfaitement appropriés à ces usages. Le tout est de savoir les choisir avec goût, et si vous voulez vous livrer à cette emplette, permettez-moi de vous engager à vous faire

accompagner par une personne d'un goût éclairé ou par un artiste. Pour les beaux bronzes, il existe à Paris une maison qui jouit d'une réputation européenne, c'est la maison Barbedienne, dont les produits sont, il est vrai, d'un prix assez élevé, mais ils ont l'avantage de croître en valeur avec le temps. Pour les ustensiles du foyer, pelle, pincettes, vous préférerez du fer forgé, il en existe d'excellents modèles.

Permettez-moi de m'arrêter un peu sur ce point : on fabrique de très-beaux chenets, mais il faut savoir les choisir du style dominant de la pièce où on les place. Si elle est d'un genre sévère, vous ne mettrez pas une garniture rococo. En général, j'aime peu pour cet usage des statuettes de figures humaines; placées si près du feu incandescent, et vues de haut en bas, elles me choquent comme un contre-sens, tandis que des chiens dont j'ai l'habitude de voir le bon museau toujours près de l'âtre, me semblent tout naturels. Des animaux chimériques me plaisent aussi, ils sont là fort à leur place, et ne m'étonnent point. Les beaux cuivres, dorés ou dans leur beauté naturelle, me conviennent aussi beaucoup ; ils reflètent la flamme et égayent l'appartement. Seulement ils exigent d'être tenus propres et polis comme des glaces. Un banquier célèbre, mort il y a plus de vingt ans, avait une cheminée dont la tablette et tous

les accessoires, pendule, candélabres, petits porte-flambeaux à main, pelles, pincettes, chenets, etc., étaient en acier poli, travaillé avec un art exquis. Aux lumières c'était d'un effet magique. J'ai vu chez Mme Lenoir, cette dame qui a enrichi notre musée du Louvre d'une admirable collection d'émaux et de miniatures, une cheminée d'une beauté merveilleuse. Elle était en onyx et, au lieu d'être garnie d'une pendule, le centre de là tablette se trouvait occupé par une grande corbeille renversée, pleine de fruits et de fleurs en pierres rares, dont le coloris imitait, à s'y méprendre, celui de la nature. Ces fleurs, ces fruits, avaient roulé épars sur l'onyx, et, deci et delà, en couvraient les rebords de leurs grappes charmantes. Quel prix avait dû coûter un tel chef-d'œuvre, et quel domestique d'élite ne fallait-il pas pour les soigner et entretenir l'éclat!

Un piano ne sera jamais déplacé au salon; cependant, je dois dire que maintenant, dans le grand monde, il occupe en général une pièce voisine. Au plafond, un lustre, si la hauteur le permet. Un lustre en cristal très-pur, tel que les fabriques françaises savent le produire, ou en verre de Venise imitant des fleurs et des fruits, des feuillages, de diverses couleurs, est encore ce qu'il y a de plus beau en ce genre. Les vieux verres de Venise sont très-chers, mais les nouveaux ne se ven-

dent pas à des prix à désespérer. Ils se montent très-facilement, se démontent de même, et, soigneusement emballés, ne craignent pas le transport. Rien ne relève plus un salon que de belles glaces et de beaux tableaux, un ou deux portraits de maître. Mais si ce luxe ne vous est point permis, ne cherchez point à le remplacer par des enluminures ; contentez-vous de glaces. A moins que ce ne soient des épreuves rares, ou que vous ne vous livriez aux études de l'art, les gravures ne sont pas admises dans un salon. Faut-il une table au milieu de la pièce? Cela dépend de sa grandeur. Dans les salons officiels des palais il n'y en a pas. Un tapis est de rigueur.

L'acajou a été le luxe de ma jeunesse ; aujourd'hui, pour décorer un salon, il est complétement repoussé, on peut dire que tous les autres bois sont admis excepté lui.

Il est un ameublement qui m'a toujours charmée ; il se compose de belles tapisseries des Gobelins ou de Beauvais montées sur bois sculptés, peints en blanc et légèrement relevés par de très-minces filets d'or. C'est d'un luxe princier ; malheureusement il faut beaucoup d'argent pour se le donner, surtout si l'on désire des vieux Gobelins. Cependant je ferai remarquer aux femmes économes que les tapisseries sont presque inusables, et qu'avec elles on n'a pas besoin de housses. A propos de housses,

il est bien convenu qu'elles doivent disparaître dès que vous ouvrez votre salon, et que, lorsqu'elles recouvrent vos meubles, elles seront d'une blancheur parfaite, sous peine d'être très-choquantes et de ne pas remplir le service de préservation que vous leur avez assigné.

Il y a toujours une chose qui m'a frappée dans l'ameublement. Tout neuf, il est moins beau que lorsqu'il a un peu vieilli. En leur nouveauté, les meubles n'ont pas l'air d'être chez eux, ils n'ont point cette harmonie générale qui plaît à l'œil ; il faut que le temps fasse un peu son œuvre, et mette le tout au même ton. Avant, les lumières s'accrochent mal, et les rideaux ont une roideur de plis sans grâce. Je crois que tout le monde a été frappé de cette singularité qui contredit le vieux proverbe : « Tout nouveau, tout beau. »

Avant de sortir du salon, permettez-moi une remarque encore. Quelques personnes enveloppent de gaze leurs candélabres et leurs garnitures de cheminée ; ne faites cela que lorsque vous voulez l'abandonner pour aller à la campagne.

Entrons, s'il vous plaît, dans le cabinet du chef de la famille. Ici doit régner un goût sévère, pas le même cependant pour toutes les professions ; il y a néanmoins des meubles communs, à peu près, à toutes : un beau bureau, une bibliothèque, un ca-

sier à cartons, un fauteuil large à dossier rond garni en beau cuir, le tout, s'il se peut, du même style. Ce n'est point obligatoire. La cheminée portera une garniture d'un goût sobre; moins encore de dorure que dans le salon. Choisissez des tentures à couleur sombre; le vert est excellent, il repose la vue, et la laine avec ou sans garniture de velours est très de mine. Des tableaux de genre, des dessins, des aquarelles, des gravures, des petits bronzes, trouvent parfaitement leur place et complètent l'ameublement, qui doit viser à la commodité, au confort solide. Par exemple, si ma fille était devenue la femme d'un médecin, je l'aurais vivement priée de ne point placer sur la cheminée de son mari le bronze d'*Hippocrate refusant les présents d'Artaxerces*. Il est peut-être beau, je le veux bien, mais j'en ai vraiment la vue fatiguée; je crois que je le dessinerais les yeux fermés. Dans le choix des choses, il faut éviter le banal, les esprits distingués sont inventifs. Une femme de goût veillera avec soin à ce que l'arrangement de cette pièce plaise à celui qui doit y passer de longues heures; pour ce faire, elle devra interroger ses goûts et, s'il le faut, se plier à ses manies. Dieu sait s'ils en ont nos chers tyrans! Estimez-vous heureuses s'ils n'ont que celles-là. Puisque j'y suis, il faut que je vous prie de bien recommander à ceux de vos gens chargés de veiller à la propreté de cette

pièce sacrée de n'y rien déranger. Un papier, un livre ouvert, doivent rester où ils sont et comme ils sont; le vent d'un plumeau qui tourne un feuillet peut soulever des tempêtes. Si votre mari est médecin, avocat ou magistrat, faites poser des doubles portes à son cabinet, la nature des confidences qui lui seront faites l'exige impérieusement.

Maintenant il est rare qu'une femme n'ait point un petit salon, ridiculement nommé autrefois *boudoir*, où elle recevra ses visites intimes. Mais si sa condition de fortune, si sa nombreuse famille, lui empêchent d'avoir cette petite pièce supplémentaire, elle accueillera ses visiteurs dans son grand salon, n'ouvrant sa chambre à coucher qu'à ses amies les plus chères et à ses parentes les plus proches. Cette pudique réserve est de stricte observance pour les jeunes femmes; les vieilles, comme moi, ont indulgence plénière. Dans ce petit salon vous pouvez amonceler tous les meubles qui vous conviennent et toutes les petites raretés dont vous êtes fière ou heureuse. Ici je ne vous conseillerai pas les bronzes pour garniture de cheminée, mais une pendule, des flambeaux, et des vases, en belles porcelaines, en terre cuite, en marbres très-recherchés, ou, à leur défaut, une belle jardinière coquette que vous aurez soin d'entretenir bien fleurie. Pour les meubles, tous les bois rares pêle-mêle, depuis l'ébène jusqu'au bois

dit *de rose ;* et si vous avez du laque, des chinoiseries, des jades, des monstres en beau bronze du Japon, c'est là leur vraie place. Aux murailles, tendues en étoffe d'un ton convenant à votre teint, vous pouvez suspendre vos étagères, les dessins, les peintures que vous voudrez ; le tout dans un savant désordre. Je dis savant, parce qu'il ne faut pas, et c'est le grand écueil à éviter, que cette charmante bonbonnière ressemble au capharnaüm d'un marchand de curiosités. Si vous êtes accorte et avenante, vous brillerez au milieu de toutes ces choses fraîches, délicates, et dont la fragilité même double le prix.

Je n'entrerai pas dans votre chambre à coucher, non plus que dans votre cabinet de toilette; je vous engagerai seulement à installer ce dernier le plus largement possible, et à avoir soin d'en couvrir d'une toile cirée tout le parquet.

A présent, passons à la salle à manger. Aujourd'hui, excepté dans les grands hôtels où l'on revêt les murailles de cette pièce de panneaux tout brillants de riches peintures, où les buffets sont chargés de pièces d'argenterie ciselées, la salle à manger a en général un aspect sévère. Les vieux chênes en forment l'ameublement; du reste, la couleur sombre de ces siéges, de ces boiseries, de ces larges crédences à étages, fait admirablement ressortir la blancheur et l'éclat du service lorsque la suspension — on en fait

de nos jours en divers métaux d'un modèle délicieux — projette sa lumière sur la nappe et les cristaux. Ayez donc une table et des chaises en chêne, choisissez-les d'une belle forme, mais, croyez-moi, pas trop chargées de reliefs, parce qu'alors ils deviennent d'un entretien difficile. Le seul inconvénient que je connaisse aux siéges en bois est de lustrer les robes de velours ; mais on peut y obvier par un mince coussin qui ne devra se placer qu'au moment du repas. Les vieilles faïences, et même les nouvelles terres cuites, sont des décorations très à la mode aujourd'hui et méritent de l'être ; un cartel se trouve aussi à sa place dans une salle à manger ; mais, au nom du respect que vous vous devez à vous-même, que ce ne soit pas une de ces affreuses enluminures qui se fabriquent je ne sais où, pour la joie de quelque naïf Peau-Rouge de l'Amérique ou d'un habitant des bords du Don. Aux murs de votre salle à manger, des natures mortes seront d'un bel effet : ces tableaux doivent être bons ; si votre fortune ne vous permet pas d'en avoir de tels, passez-vous-en. C'est surtout le faux luxe qui donne à un appartement un aspect tout à la fois prétentieux et commun.

Si l'on veut bien prendre le sens et non la lettre des instructions que je viens essayer de formuler, on aura un intérieur d'un ameublement très-distin-

gué. Est-ce à dire qu'avec moins de dépense on ne puisse pas atteindre le même but? Je suis assurément fort loin de le prétendre... J'ai connu des maisons où, en fait de meubles, il n'y avait presque rien, et qui pourtant semblaient être toujours parées ; des fées actives, intelligentes, ayant le sentiment du convenable et du beau, faisaient ce miracle ; sous leurs petites mains tout prenait bonne place, entre les meubles les plus simples s'établissaient des harmonies secrètes de ton et de forme qui les rendaient charmants. L'ordre, le goût, la propreté, l'absence de prétention vaniteuse et ridicule suffisent à créer un intérieur plein de distinction et d'élégance. Donnez-vous ce luxe, il fait qu'on se sent bien chez soi, que l'on s'y plaît ; bonheur et amour-propre y trouvent leur compte.

DES LETTRES

Si j'essayais de traiter du style épistolaire, il me faudrait écrire un volume, et encore tout ne serait pas dit; heureusement, je n'ai point à poursuivre un tel dessein, c'est des formules et de la partie matérielle des lettres dont je dois m'occuper. On trouvera peut-être mes prescriptions et les détails où je vais entrer bien puérils; mais il ne faut point oublier d'abord que j'écris pour ceux qui ignorent, et qu'ensuite il arrive très-souvent que tel, dont le style épistolaire est très-brillant du reste, chute ou s'arrête, ne trouvant pas la formule obligatoire, je ne dirai point dictée, mais imposée par l'usage. Dans sa pensée, il voulait adresser une lettre très-courtoise, donner bonne idée de son éducation, c'est au résultat tout contraire qu'il est arrivé sans même s'en douter.

D'abord je vous souhaite une écriture, sinon belle, du moins nette et très-lisible. J'avais un vieil ami, notaire à Niort, l'homme le plus vénérable du monde, et qui m'était excessivement cher; lorsque je rece-

vais un mot de lui, après avoir tourné et retourné le papier, j'étais toujours contrainte de faire appel au ban et à l'arrière-ban de ma famille pour déchiffrer des caractères qui auraient mis en défaut la sagacité de Champollion lui-même. A épeler ainsi chaque mot, en tombant quelquefois dans les sens les plus inattendus et les plus bouffons, tout le charme de la correspondance s'envole.

Avant de vous mettre à écrire, essayez votre plume, et assurez-vous que votre encre coule bien, choisissez votre papier du format qui convient, et prenez-en une feuille sans brisure et sans souillure. Je conseille peu les papiers de couleur, de fantaisie; on ne doit jamais s'en servir lorsqu'on s'adresse à ses supérieurs; je repousse également, en général, les papiers à vignettes et à devises, ils ne sont admissibles que dans l'intimité. Quant aux papiers frappés d'armoiries, l'usage n'en appartient qu'à certaines familles, et elles ont soin de ne point s'en servir lorsqu'elles s'adressent à leurs fournisseurs.

Un papier blanc, à demi glacé, un peu fort, est celui à qui on doit donner la préférence. Si vous écrivez à un ministre, il faut prendre le format qui, en papeterie, est connu sous ce nom, et la grandeur du papier que vous adopterez ira en décroissant, suivant le rang et l'âge des personnes à qui vous avez affaire.

Vous savez qu'une lettre à un supérieur et à une dame ne doit porter aucune rature; ainsi donc, si vous n'êtes pas bien assuré de vous-même et certain de trouver l'expression juste, en improvisant pour ainsi dire, ne craignez pas de faire un brouillon. Je ne crois pas que Mme de Sévigné écrivît si « bride abattue » qu'elle veut bien le prétendre, et je me souviens de Colbert grondant son fils pour avoir adressé à Louis XIV un rapport tracé de premier jet. « Il était bien, lui dit-il, mais il eût été mieux si vous aviez pris la peine de le recopier. »

Quand vous vous adressez à un ministre, à un prélat, à un magistrat des Cours supérieures, à un ambassadeur, etc., en tête de votre lettre vous mettrez ses titres et qualités en toutes lettres et en gros caractères. Au-dessous, à moitié de la page, en vedette, vers la droite, vous tracerez les mots : *Votre Excellence*, *Monseigneur, Monsieur le Président*, selon la qualification que comporte la dignité du personnage, et, laissant une marge du tiers de la feuille, vous n'écrirez que quatre ou cinq lignes sur cette page, conservant au bas un blanc de deux à trois doigts, de manière à ce qu'en tenant la lettre, le pouce ne couvre pas les derniers caractères. Ce blanc se répète au bas de chaque page.

Sur le verso, on ne recommence à écrire qu'en laissant en haut un espace blanc du cinquième au

quart, et il va sans dire que l'on garde la même marge que sur le recto. Toutes les fois que dans votre rédaction reviendra le titre qualificatif du personnage à qui la lettre est destinée, vous aurez soin de l'écrire avec une majuscule et en caractères plus gros que ceux du corps de la pièce.

Et vous poursuivez ainsi. N'oubliez point la ponctuation, et souvenez-vous qu'une virgule omise peut changer, du tout au tout, le sens d'une phrase.

Quand vous aurez fini de dire ce que vous vouliez, reste la formule de salutation de la fin. Dans le cas où je me suis placée, elle est presque stéréotypée ; la voici telle qu'elle doit être disposée :

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le Ministre,
De VOTRE EXCELLENCE (1),
Le très-respectueux serviteur.

ou bien :

Que VOTRE EXCELLENCE (2) *daigne agréer,*
Monsieur le Ministre,
L'hommage de mon profond respect.

Cette seconde formule est préférée par les femmes à qui le mot de *servante* répugne : je suis de celles-là.

Il faut avoir soin de laisser un peu de blanc entre

(1) De Votre Majesté, de Votre Sainteté, de Votre Grandeur, suivant à qui la lettre est adressée.

(2) Même remarque.

le corps de la lettre et cette salutation, et s'arranger de telle sorte qu'elle ne soit point isolée sur une page. Le post-scriptum n'est pas admis.

Reste la signature. Qu'elle soit nette, lisible, et je ne saurais trop vous recommander de ne pas l'accompagner de ces hiéroglyphes contournés et bistournés si chers aux tabellions d'autrefois : c'est du dernier commun. Au-dessous de votre signature, vous mettrez votre adresse, et, un peu plus bas et à gauche de la page, le nom du lieu d'où vous écrivez, et la date en chiffres.

Votre missive ainsi terminée, après avoir eu l'attention de la bien sécher, vous la plierez exactement, en ayant soin de passer l'ongle sur les plis, vous l'introduirez alors dans une enveloppe de papier blanc, toute autre couleur serait inconvenante, et vous la fermerez avec de la cire, jamais avec un pain à cacheter. Ayez garde qu'elle ne soit point trop étalée, cette cire rouge, et cependant assez épaisse pour que l'empreinte de votre cachet ressorte nettement. Le duc d'Orléans, qui devint roi sous le nom de *Louis-Philippe*, tenait beaucoup à ce que ses lettres fussent bien cachetées, et ses armoiries bien marquées sur la cire sans babochage. Il a souvent grondé Alexandre Dumas, alors employé dans sa maison, pour avoir traité un peu à la légère une opération à laquelle il accordait de l'importance.

Entre égaux, la correspondance a moins d'étiquette. On se sert d'un format de papier moins grand, en haut de la première page point d'énumération des qualités de la personne à laquelle on écrit, moins de marge, et moins de distance entre le mot en vedette et la première ligne. Je vous conseille de garder toujours le même espace en blanc au bas de chaque page; et il va sans dire que les ratures ne sont point admises. Si votre correspondant est noble, vous mettrez en tête de votre lettre : *Monsieur le Comte*, *Monsieur le Baron ;* ou *Madame la Baronne*, ou *Madame la Comtesse*, mais ensuite vous ne répéterez point le titre qualificatif, vous vous contenterez de dire *Monsieur* ou *Madame*, il ne reviendra qu'aux formules de politesse de la fin. Dans cette sorte de correspondance, elles sont très-délicates ces formules, et varient à l'infini. Si c'est une réponse que vous faites, le plus simple est de reprendre pour les retourner les termes mêmes dont votre correspondant s'est servi pour vous saluer.

Ces trois ou quatre lignes finales sont, je le répète, très-délicates à trouver, elles font le désespoir des secrétaires chargés de la correspondance, et, pour n'avoir pas tenu compte d'une imperceptible nuance, que de fois ils ont vu leur besogne rejetée ! En tous cas, on doit toujours tenir compte de l'âge, du sexe, de la condition, de la réputation acquise, c'est en

pesant tout cela que l'on trouvera le juste terme dont il faut user pour demeurer dans une exacte mesure. Tâchez de n'être pas trop banal ; ce n'est point chose facile.

Même attention que dans mes précédentes recommandations pour fermer votre lettre, mais vous pouvez ne pas employer de cire, l'enveloppe gommée suffira. L'adresse, comme toujours, doit être mise avec soin ; on n'écrit point par abréviation les titres, et sur un papier qui passera sous tant de regards, on ne met point le nom de baptême des femmes ou des jeunes filles.

Il est cependant une exception à cette règle, c'est lorsque deux sœurs vivent sous le même toit : alors la nécessité fait loi. Si ce sont deux belles-sœurs, on ajoutera au nom de celle à qui on écrit, non son prénom, mais celui de son mari. Cet usage du prénom marital est tellement admis par beaucoup de familles, que dans la conversation on dit : « madame Arthur C***, madame Raoul B*** », au lieu de « madame Louise C***, madame Marie B***. » A mon sens, il y aurait bien là quelque chose à reprendre, certaines réserves à faire ; mais c'est accepté, je n'ai donc qu'à m'incliner, et cette coutume remonte loin, car sous Louis XVI, à la cour et dans les petits salons de Marie-Antoinette, on appelait Mme la duchesse de Polignac « madame Jules ».

Quand viendront les chapitres consacrés aux fêtes, au mariage, au deuil, etc., je parlerai des lettres d'invitation ou de faire part; mais avant de continuer, une observation encore.

Il arrive quelquefois que l'on vous prie, pour une raison ou pour une autre, de remettre une lettre. La politesse veut, ou voulait, qu'elle fût confiée ouverte à votre discrétion. J'ai dit : voulait ; car, en ce point, l'usage tend à se modifier, et cette modification, je l'approuve. Je suis très-éloignée de méconnaître ce qu'il y a de galante façon dans ce confiant procédé ; mais, quoique je sois très-tranquille sur les tentations de ma curiosité, je me suis toujours refusée à recevoir une lettre ouverte. Quand on m'en donnait une dans cet état, j'ai eu soin de la fermer à l'instant devant la personne qui me la remettait. Voici la raison qui me faisait agir ainsi : cette lettre pouvait contenir un mot piquant, un secret grand ou petit ; supposez que le mot vînt à être répété, le secret divulgué ; pourquoi m'exposer à être soupçonnée ?

Ajoutons encore, pour terminer, que, dans les lettres manuscrites, il n'est permis d'employer la troisième personne qu'en écrivant aux gens à son service et à ses fournisseurs, tels que couturière, tailleur, ou marchand ; et encore, parmi ces derniers, y a-t-il des exceptions à faire. On ne doit pas se permettre

cette hautaine familiarité quand on écrit à des hommes qui ont reçu une éducation libérale, à moins qu'on ne leur envoie purement et simplement une lettre de commande, qui semble ne pas s'adresser personnellement à eux.

Les pétitions et les lettres de demande de faveur et d'emploi s'écrivent selon le même cérémonial que j'ai indiqué pour les lettres aux ministres ; seulement dans ces pièces la marge doit être de la moitié du papier, afin d'accorder une place suffisante aux apostilles.

Si vous vous adressez à un ministère ou à une administration publique pour demander quelques pièces ou pour faire une réclamation pécuniaire ou autre, n'oubliez pas que la loi exige l'emploi d'une feuille de papier timbré. Si vous ne le faites pas, vous recevrez un avis formel de vous soumettre à cette prescription, et votre pli vous sera retourné.

Suivons maintenant l'homme dans les différents actes de sa vie, et voyons ce qu'il doit faire pour témoigner sa politesse et sa distinction.

A toutes ces prescriptions, il faut que j'en ajoute une autre. A une certaine époque, il m'est passé sous mes yeux des papiers très-importants, des papiers d'Etat. Dans un certain nombre des dossiers, au bas de quelques lettres fort curieuses, se trouvaient ces mots en gros caractères : « Brûlez cette lettre. » Pas

une de celles qui portaient cette annotation n'avait été jetée aux flammes. Gardées, au contraire, avec le plus extrême soin, elles se distinguaient par leur parfait état de conservation. Veillez donc avec un soin extrême sur ce que vous écrivez et souvenez-vous du vieux proverbe : « Les paroles s'envolent, les écrits restent. »

Au temps passé, j'ose espérer qu'il est bien passé, il n'existait aucun secret pour la poste. Cette vilaine pratique remonte bien haut. En lisant les mémoires de la duchesse d'Orléans, princesse palatine, mère du Régent, on ne peut s'empêcher de partager la colère qu'elle éprouve quand elle pense que toutes ses lettres seront décachetées et lues par le marquis de Torcy.

Que l'inviolabilité des cachets soit plus assurée que jadis ; que votre correspondance ne soit pas aussi importante que celle de la belle-sœur de Louis XIV, je n'en doute point ; mais, quoi qu'il en soit, pesez soigneusement le contenu de vos billets, il y a sagesse à le faire ; les femmes bien élevées ne manquent jamais de cette prudente retenue ; elles savent quels ennuis peut causer une lettre égarée et tombée dans des mains dangereuses. Aussi, par une conséquence naturelle, je vous engage à ne point laisser traîner la correspondance que vous entretenez avec vos amies. Vous devez, si vous voulez la conserver, avoir, à cet effet, un meuble spécial.

Une jeune fille ne reçoit jamais une lettre sans la montrer à sa mère; elle n'établit jamais de commerce épistolaire sans son consentement, et j'engage la tendresse maternelle à ne pas trop laisser se multiplier ces rapports, à les borner expressément aux amitiés bien sûres, aux personnes dont la tournure d'esprit et les habitudes morales ne donnent aucune prise à la critique. Cette autorisation obtenue, cet échange de pensées permis, la jeune fille; même en traçant le moindre billet à son amie la plus intime, veillera à la correction de son style; elle s'habituera à bien rendre sa pensée; ce sera encore un moyen de prouver qu'elle a profité de l'éducation reçue et de faire montre d'élégance et de distinction.

A L'ÉGLISE

A quelque religion que vous apparteniez, dès que vous entrez dans un temple élevé à l'Eternel, vous le ferez avec un visage grave, décent, recueilli, et vous vous conformerez aux pratiques extérieures du culte qu'il impose. Si, en voyage, vous le visitez pour admirer les vitraux qui l'éclairent de leur lumière enflammée, les sculptures qui le parent, les tableaux des maîtres qui le décorent, vous n'y porterez point une curiosité turbulente, et vous éviterez de la satisfaire aux heures des offices, afin de ne point troubler le recueillement des rites et la piété des fidèles. Vous n'y apporterez point un air écervelé, et quand vous serez plusieurs ensemble, vous ne vous appellerez pas d'une extrémité de la nef à l'autre pour vous communiquer vos impressions ; vous parlerez bas et sans gestes, vous souvenant que vous êtes dans un lieu saint et non dans un musée. Si un serviteur de la sacristie se présente pour vous guider, vous le suivrez ; s'il est ignorant, s'il se trompe, vous ne

le reprendrez point, vous ne le tournerez pas en raillerie ; dans le cas où votre savoir vous permettrait de le faire, vous ne redresserez ses erreurs que d'un ton poli ; s'obstine-t-il, n'engagez pas de discussion avec lui.

Il est d'usage de donner à ce cicerone quelque menue monnaie, vous vous conformerez à cette habitude, toute peine valant salaire. Vous acquitterez cette légère imposition de la façon la plus convenable, en le remerciant, et vous sortirez de la maison du Seigneur sans tumulte. Si dans cette visite vous êtes accompagné d'une dame, vous ne lui donnerez pas le bras, l'Eglise ne le permet que dans des circonstances qu'elle a déterminées elle-même et que je ferai connaître. — Lorsque, arrivé à certain pilier, vous rencontrerez le tronc des pauvres, n'oubliez pas ceux que le père Bridaine, dans un sermon célèbre, appelait « les meilleurs amis de mon Dieu ».

Mais si vous vous rendez à l'église, au temple, à la synagogue, pour remplir un devoir religieux, apportez-y la décence qui convient. En entrant dans un temple catholique, le premier acte est de prendre de l'eau bénite. Lorsqu'une femme est accompagnée par un homme, il lui offrira l'eau bénite ; si elle se trouve avec des personnes plus âgées, ce sera à elle à remplir ce devoir.

En province, où tout le monde se connaît, l'eau

bénite passe, pour ainsi dire, de main en main; à Paris et dans les très-grandes villes, où les fidèles d'une paroisse sont étrangers les uns aux autres, cela n'a point lieu. Si une jeune personne entre dans une église, elle ne recevra pas l'eau bénite offerte par un jeune homme — que ceci soit fait sans affectation — mais d'un vieillard elle le peut, elle le doit; et quand une personne plus âgée la suit, elle lui rendra le même honneur. Me souvenant de l'égalité devant Dieu, je trouverai bien qu'elle en agisse de même avec sa femme de chambre. Une personne avec qui vous êtes brouillée vous offre-t-elle l'eau bénite, vous devez l'accepter, c'est peut-être un premier pas vers l'apaisement, et, en tous cas, nul cœur chargé de rancune ne doit se présenter devant le Seigneur.

Je condamne formellement toute toilette à fracas, à couleurs voyantes; n'oubliez pas, d'une part, que votre Dieu est le Dieu des humbles, et de l'autre, que c'est pécher que de causer des distractions aux fidèles. Dans le siècle passé, les grandes dames se faisaient suivre d'un nombreux personnel portant la queue de leur robe, leur livre de prières, leur carreau armorié; cette livrée, mal-apprise, menait grand bruit; c'était, de tous points, une conduite malséante qu'un sentiment religieux plus élevé a proscrite. Si, lorsque vous vous présentez,

l'office est commencé, le prêtre à l'autel, le prédicateur en chaire, vous devez vous glisser le plus doucement possible à votre place, en ayant soin de ne déranger personne. Dans le cas où vous y seriez forcée, vous vous excuserez de le faire en remerciant d'une légère inclinaison de tête. Vous ne troublerez point le silence des cérémonies par le bruit de votre chaise, par le froufrou de vos étoffes ; et ne commettrez point l'inconvenance d'envoyer des signes d'amitié aux personnes de votre connaissance ; un regard échangé rapidement est tout ce qui est permis. Avez-vous une chaise à vous, et l'office est-il commencé? vous la réclamerez à voix basse ; au moindre refus de celui qui l'occupe, pas d'insistance de votre part, de crainte de causer un trop bruyant débat. Possédez-vous une place attitrée sur un banc et, pour y entrer, vous présentez-vous plusieurs de front, cédez toujours le pas aux vieillards et aux femmes, mais que cela soit fait rapidement et sans formalisme.

Lors des quêtes, ne laissez point voir ce que vous donnez, ne transformez point une œuvre méritoire en une œuvre d'ostentation : Dieu préfère l'obole du pauvre à l'or du riche. Jeune femme ou jeune fille, étant appelée à quêter, adoptez une toilette élégante, mais simple, et disposée de telle sorte qu'elle ne gêne pas vos mouvements. Vous aurez un jeune homme

pour vous accompagner, vous lui donnerez la main gauche, et de la droite vous présenterez la bourse. Les gants blancs ou de couleur très-claire sont de rigueur, ainsi que pour le jeune homme la cravate blanche, et chaque fois qu'une main s'étend vers votre bourse, vous marquez un arrêt, et saluez par une légère inclinaison de tête. Si vous voyez qu'une personne ne s'empresse pas à vous accorder le léger tribut que votre charité implore, n'ayez point l'air d'insister en suspendant votre marche; que votre visage ne trahisse ni surprise ni mécontentement. Tel qui ne vous donnera rien, ou ne le peut, ou a épuisé déjà par bonté la part de son budget assignée à la bienfaisance. Dans la quête suivez les indications du bedeau et du suisse, et, soit en allant, soit en revenant à la sacristie, n'échangez avec votre cavalier que les paroles indispensables.

Il est des quêtes qui se font d'une manière différente : aux sorties de l'église se tiennent les quêteuses debout ou assises; la première attitude est préférable; elles ont à la main droite la bourse dans laquelle d'abord elles ont mis leur offrande, et derrière elles, toujours debout, sont leurs cavaliers. Quelquefois la bourse est remplacée par un plateau d'argent posé sur une petite table couverte d'un tapis, alors la quêteuse reste assise, mais l'homme qui l'accompagne, toujours debout.

En des circonstances particulières, il arrive que la quêteuse, quelques jours auparavant, adresse à ses connaissances une lettre ainsi conçue :

Madame de V*** a l'honneur de faire la quête (tel jour, telle heure, pour telle œuvre), en l'église Saint-Honoré.

Elle serait heureuse d'être unie à vous dans un acte de bienfaisance.

Ces billets doivent être ou portés ou affranchis. L'usage veut ou que l'on y réponde, soit en portant son offrande au domicile de la quêteuse, quand on pense ne pouvoir assister à la cérémonie ; soit en déposant une carte cornée.

Si, pour de bonnes œuvres semblables, ou pour toutes autres causes, vous êtes appelée à assister aux cérémonies d'un culte qui n'est pas le vôtre, que leur nouveauté n'amène sur vos lèvres aucun sourire, ne témoignez pas une curiosité inconvenante, et conformez-vous en tout point à ce que vous verrez faire autour de vous. Si vous ne voulez pas vous conduire ainsi, si votre sévérité religieuse ne se prête pas à cette tolérance, abstenez-vous. Pour moi, si respectable que dans sa cause puisse être ce scrupule, je ne l'ai jamais éprouvé. Mais, en telle matière, chacun ne relève que de sa conscience, c'est à elle seule qu'il faut obéir. Quand le prêtre d'un culte étranger

s'adresse devant vous aux fidèles de sa communion, ne laissez paraître sur votre visage ni blâme ni dédain; ne troublez pas l'assistance par votre départ. A ce propos, je dirai qu'il est d'une grande inconvenance de quitter une église pendant un sermon; lorsque vous pensez ne pouvoir en entendre la fin, éloignez-vous avant que le prédicateur monte en chaire.

Il ne faut point amener les enfants en bas âge aux trop longues cérémonies; leur attention se fatigue vite, et ils ne tardent pas à troubler le recueillement de leurs voisins par de petites scènes, fort innocentes sans doute, mais déplacées. Les mères de famille prudentes ne s'y exposent pas; c'est par d'autres moyens qu'elles préparent des âmes dont elles ont le soin et la garde.

LE BAPTÊME

Ne sortons pas de l'église ; venons maintenant aux usages qui précèdent ou accompagnent la cérémonie du baptême, et aux prescriptions civiles que la loi impose, et que l'on ne peut enfreindre. Ces dernières sont égales pour tous, de quel culte que soit la famille, et doivent être remplies dans certains délais légaux, sous peine de l'amende et même de la prison.

Mais prenons les choses d'un peu plus haut. Un mois avant la naissance de l'enfant, la future mère est complétement dégagée de toute obligation sociale ; elle ne fait plus de visites, et ne reçoit que celles de sa famille et de ses amis intimes, qui ont soin de ne pas se faire accompagner de leurs enfants. La jeune femme a le droit de porter alors les vêtements qui lui conviennent le mieux ; ils sont, en général, amples et sans ceinture.

Dans les quarante-huit heures qui suivent la naissance, le père adresse à ses amis et connaissances

des lettres de faire part, dont la rédaction, toute banale qu'elle est, est acceptée par l'usage ; la voici :

Monsieur et Madame X*** ont l'honneur de vous faire part de la naissance de leur fils ou fille (Georges ou Georgette) (1).

Paris, le...

Ce n'est pas très-beau de style, mais que voulez-vous! dans ces moments-là on a bien d'autres choses à penser qu'à la forme si chère à Bridoison.

Aux lettres de faire part on répond dans la semaine par l'envoi d'une carte de visite, et, si l'on n'habite pas la même localité, par quelques mots de félicitation. Au bout de trois semaines, la malade reçoit, quand aucun accident n'est survenu ; et l'usage veut que le petit berceau du nouveau-né soit près de la jeune mère. Elle présente, pour ainsi dire, son enfant à ses amis. Ces visites doivent être courtes, peu bruyantes ; il faut tenir compte de la faiblesse de la convalescente.

Cependant, dans les vingt-quatre heures qui suivent la naissance, et au plus tard dans les quarante-

(1) J'ai reçu une lettre de faire part fort originale et très-jolie; je la cite à cause de sa gentillesse :

« Madame, je suis venu, hier, au monde ; papa et maman me chargent de vous l'apprendre, et de vous demander votre amitié pour moi. *Signé :* Lucien A. »

huit heures — délai de rigueur — le père, escorté de deux témoins, lui-même ayant son acte de mariage, s'est présenté avec l'enfant devant l'officier civil (1). Là, il l'a fait inscrire avec les prénoms qu'il entend lui donner, et il a répondu aux questions qui lui ont été adressées et, ainsi que ses témoins, signé sa déclaration sur le registre de l'état civil. De cette déclaration découlent tous les droits du nouveau-né pour le présent et dans l'avenir. Aussi toute fausse déclaration est-elle sévèrement punie.

Si le pauvre enfant était orphelin, son père malade ou absent, la déclaration de naissance serait faite par le médecin ou la sage-femme, muni de l'acte de mariage, et assisté toujours de deux témoins exigés par la loi.

Quoique la constitution de cet acte n'ait rien de commun avec les usages de la bonne compagnie, nous avons cru devoir en parler à cause de son impérieuse importance.

Suivant que l'enfant est né dans une famille catholique, protestante ou juive, les cérémonies religieuses qui acompagnent sa naissance diffèrent, mais il

(1) Dans plusieurs grandes villes, par une raison d'hygiène très-louable, un officier civil, sur la demande du père, vient recevoir ses déclarations dans sa demeure. Ainsi l'enfant n'est point exposé à l'intempérie de la saison. Mais les deux témoins sont toujours nécessaires.

est un grand nombre de coutumes qui sont communes à tous les cultes. Ainsi, à tout nouveau-né il faut un parrain et une marraine qui sont ses témoins, ses répondants pour les choses sacrées.

La marraine du premier-né est toujours sa grand'-mère maternelle, et le grand-père paternel, le parrain. C'est un lien de plus qui réunit les deux branches ascendantes de la jeune famille. Dans cette pensée, si grands-pères et grand'mères n'existent plus, on choisit deux membres parmi les vieillards de l'une et l'autre maison.

Pour les enfants qui viennent ensuite, le choix est libre, et c'est d'abord celui de la marraine qui occupe; car l'usage lui confère le droit de désigner le parrain, droit dont elle n'use d'ailleurs qu'après s'être entendue avec le père et la mère : ils ne peuvent cependant jamais ni la contraindre ni la forcer. En cas de désaccord, elle se retire. L'entente à ce sujet sera faite au moins deux mois avant la naissance de l'enfant, car la marraine doit donner une pièce des plus importantes de la layette, la robe de baptême ou la pelisse, souvent l'une et l'autre, et s'entendre avec le parrain pour faire un cadeau à l'accouchée, ou lui en offrir un chacun séparément.

Comme le parrainage impose une dépense assez lourde, il faut, avant d'en faire l'offre positive, sonder discrètement la personne que l'on désire, afin de

ne point s'exposer à un refus toujours pénible. En général, on ne doit pas solliciter la faveur du parrainage; cependant on peut le faire, lorsque par sa position et sa fortune on veut être utile au nouveau-né et à sa famille. Si on demande à un de ses serviteurs de tenir un de ses enfants sur les fonts baptismaux, c'est un véritable engagement que l'on contracte. Il en est de même lorsqu'on prend un filleul dans une famille pauvre; non-seulement on doit protection à l'enfant, mais la mère ressentira immédiatement les effets de votre bienveillance. Vos dons, bien choisis, doivent faciliter sa convalescence, écarter de son esprit l'inquiétude morale que la gêne impose, et vous êtes tenu de donner à l'enfant une layette un peu supérieure aux habitudes de la classe dans laquelle il est né.

Si des parents désirent avoir pour marraine une jeune personne, c'est à sa famille qu'ils s'adressent, et si cette jeune personne prend ou accepte pour compère un jeune homme la recherchant en mariage, il faut qu'elle sache qu'elle engage sa main.

J'ai dit que les parrains et marraines ont à s'entendre, s'ils le veulent, pour faire un cadeau à la mère. En ce cas, c'est la marraine qui le lui remet, la santé de la jeune convalescente ne lui permettant pas encore de recevoir les hommes ; cependant la consigne pour le parrain est quelquefois levée. Alors, si

parrain et marraine agissent séparément, il offre son présent. Il doit aussi faire, en son nom seul, un cadeau à l'enfant; c'est ordinairement une ou plusieurs petites pièces d'argenterie appropriées à son âge. Il sera de bon goût que ces jolis objets portent le chiffre du *baby*.

Le jour du baptême étant arrêté entre la mère et la marraine, le père fait prévenir ou prévient lui-même l'église, et la veille le parrain donne à sa commère d'une à douze douzaines de boîtes de dragées et un bouquet de fleurs blanches naturelles, fraîches et bien choisies, qu'elle portera ou qu'elle ne portera pas à la cérémonie.

Enfin, suivant de près son cadeau, le parrain viendra prendre les derniers ordres de la marraine, qui a déjà eu soin d'adresser à la mère quelques-unes des boîtes de dragées qu'elle a reçues.

On n'envoie point de lettres de faire part pour le baptême, seulement le père invite de vive voix, ou adresse des lettres d'invitation à ses amis intimes.

Les voitures sont payées par le père, qui en met une à la disposition du parrain; avec elle, celui-ci, en toilette de cérémonie, frac noir, gants blancs et cravate blanche, se rend chez sa commère.

En cette circonstance, comme dans toutes les autres où elle est appelée à remplir un rôle, une jeune fille ou une jeune femme doit se tenir prête, coiffée et

gantée; rien ne révèle plus le manque d'éducation, de tact ou de politesse, que l'inexactitude. L'exactitude est la discipline de la bonne compagnie.

Le parrain, en lui donnant le bras, conduit sa commère à la voiture ; ils y montent seuls, à moins que la marraine ne soit pas mariée : alors sa mère l'accompagne et, à son défaut, elle prend avec elle ou une jeune sœur ou une amie. La famille du petit cathécumène doit être préalablement prévenue de cet arrangement. On s'est aussi à l'avance entendu sur les prénoms de l'enfant ; ceux que l'on donnera à l'église doivent être les mêmes et strictement disposés dans le même ordre que ceux qui sont déjà inscrits à la mairie. Il faut y prendre bien garde, car une erreur en ce point peut avoir les plus ennuyeuses et les plus graves conséquences. Il est, en un mot, de première urgence que l'état religieux et l'état civil d'un enfant soient conformes.

Arrivée à la maison des parents, la marraine veillera aux derniers soins de toilette du *baby*, et, avant de partir pour l'église, le présentera aux baisers émus de la maman. La garde ou la nourrice le recevra ensuite de ses mains. Nous n'avons pas besoin de dire que la robe de baptême est toujours blanche; la pelisse peut être d'une autre couleur, mais le blanc est préférable.

En général, on dispose de trois voitures pour se

rendre à l'église. Dans la première montent le parrain et la marraine; dans la seconde, l'enfant porté par la nourrice ou la garde et le père; dans la troisième, viennent les grands parents ou les personnes à qui on veut faire honneur d'une manière marquée.

J'ai déjà dit que l'église était prévenue ; en y entrant, l'enfant, porté par la nourrice, s'avance le premier, ensuite le parrain et la marraine qui ne se sont donné le bras que pour gravir l'escalier, puis enfin le père et les invités. Devant les fonts, la marraine se place à droite de l'enfant, le parrain à gauche ; et tous deux, debout, suivent les prescriptions et répondent aux demandes du prêtre. La cérémonie terminée, on sort dans le même ordre que l'on est entré. Mais avant de s'éloigner, le père a remis à l'officiant une boîte de dragées contenant une pièce d'or ou d'argent, témoignage de sa reconnaissance. Je ne sais si en province s'est perpétué l'usage de jeter des bonbons à la foule assemblée autour du porche. Cette coutume donnant souvent lieu à des pugilats fort peu honorables pour la dignité humaine, je préfère voir, comme à Paris, faire l'aumône aux pauvres, quoique l'argent distribué ainsi soit souvent mal placé.

Suit un repas offert par le père au parrain, à la marraine et aux invités; le parrain profite de ce moment pour remettre des cornets de bonbons à la

nourrice, à la garde, aux domestiques ; il peut écarter une partie de ces derniers. Ces cornets contiennent, outre les dragées, une petite somme d'argent. Le métier de parrain a ses lourdes charges.

La marraine, ou ses parents, dans la semaine qui suit, invite le parrain et le père de l'enfant à un grand dîner, où le compère et la commère, assis aux places d'honneur, sont à côté l'un de l'autre. Mais passé ce repas, il est de mauvais ton de la part d'un cavalier d'appeler une jeune fille : « ma commère. »

Je n'en ai pas fini ; à la première dent de l'enfant, la marraine fait un cadeau à la mère si elle nourrit, ou à la nourrice, et le parrain donne le hochet ; c'est ordinairement l'occasion d'une petite fête de famille, où parrain et marraine figurent en première ligne.

Si je ne craignais pas de transformer en devoir ce qui doit être un plaisir, j'ajouterais, qu'en général, le mari fait un don à sa femme pour perpétuer la mémoire d'un doux souvenir, et que la tutelle du parrainage ne cessera pas avec la cérémonie du baptême. Vous devez toujours à votre filleul, conseils, appui et protection. Ne méconnaissez point cette obligation, elle est formelle et consacrée ; aussi réfléchissez avant d'accepter les fonctions de parrain.

Dans les autres communions religieuses, au temple protestant, à la synagogue, les cérémonies religieuses

varient, mais la condition et les usages du parrainage restent à peu de chose près les mêmes.

Quelquefois on choisit des enfants qui ont fait leur première communion pour être parrain et marraine ; je suis loin de l'approuver ; il me semble qu'un acte aussi sérieux que le baptême veut de plus sérieux répondants.

La première sortie de la mère est toujours pour l'église où, un cierge à la main, elle va faire une offrande, et remercier Dieu de sa délivrance.

Disons quelques mots d'autres cérémonies baptismales dans lesquelles on peut être appelé à remplir un rôle. La religion catholique « baptise » les cloches, les locomotives, les navires, les sources, etc., etc., ce qui donne lieu à des réjouissances et à des fêtes religieuses et populaires qui souvent ont un très-grand éclat.

L'usage de baptiser ou de bénir les cloches remonte à la plus haute antiquité, on le rencontre au huitième siècle, et il s'est perpétué jusqu'à nos jours. Les fidèles y ont toujours pris un vif intérêt ; la cloche qui les appelle à la prière joue un si grand rôle dans leur existence ! La bénédiction d'une cloche a son rituel, dont je n'ai point à m'occuper, mais, comme l'enfant qui vient au monde, l'airain retentissant a besoin d'un parrain et d'une marraine qui sont en général choisis parmi les habitants

les plus considérables de la paroisse, ou les bienfaiteurs de l'église. Ils sont désignés, soit par l'évêque, soit par le curé, et donnent à la cloche le nom qu'elle doit porter, tandis qu'ordinairement les leurs sont inscrits sur son airain.

Le jour de la cérémonie, le parrain va chercher la marraine, à laquelle il a envoyé des dragées et un cadeau; il la conduit à l'église. La cloche, qui n'est point encore montée, couverte de fleurs, les attend dans le parvis sacré, et la cérémonie baptismale commence. Parrain et marraine y remplissent exactement les mêmes fonctions qu'ils rempliraient s'ils tenaient un enfant sur les fonts. Le parrain doit donner des dragées au clergé, et il est tenu de laisser un témoignage de sa munificence à l'église. Après la cérémonie, la marraine reçoit à un grand repas les principaux ecclésiastiques de la paroisse, le chef de la fabrique, et les représentants de l'autorité; le parrain n'oublie pas les pauvres.

Il y a quelques années, j'ai assisté au baptême d'un navire; je crois bien que les usages varient suivant les ports, mais voici comment les choses se passèrent à Honfleur : le trois-mâts achevé se dressait sur son chantier au pied de la côte de Grâce, toute couverte d'un monde élégant venu pour assister à l'émouvante cérémonie, car le baptême du navire a lieu au moment même où il va être lancé à la mer.

Il était là debout, soutenu par de robustes étais, portant une immense gerbe de fleurs à sa poupe. D'un côté du navire, était disposé un joli petit escalier par lequel on montait sur le pont. La journée était splendide, la mer en son plein et aussi unie qu'une glace. Bientôt nous entendîmes les cloches de l'église sonner joyeusement, elles nous annonçaient la fin de la messe, à laquelle avaient assisté les ouvriers du chantier et les marins du futur équipage. Bientôt nous vîmes déboucher sur la grève une longue procession, disant des chants religieux et précédant le clergé, devant lequel marchait une jeune femme très-jolie portant un gros bouquet, et un homme, jeune aussi, très-correctement mis : c'était le parrain, l'armateur du navire, et la femme du capitaine, qu'il avait choisie pour marraine. Derrière venaient, en foule et joyeusement, tous les marins du port dans leurs beaux habits. Je vous laisse à penser si les Normandes et leurs enfants manquaient ! Les assistants qui garnissaient la côte en amphithéâtre s'étaient levés, et une foule de barques couvraient la mer de leurs voiles. Quelle bonne fortune pour un peintre !

Cependant le cortége avançait ; à l'entrée du chantier il fut reçu par le constructeur, et nous vîmes bientôt paraître sur le dernier degré du petit escalier, dont nous avons parlé, le parrain et la mar-

raine. Là, ils furent arrêtés par le maître charpentier qui offrit à la marraine une vraie montagne de fleurs. Bientôt le clergé monta sur le pont. A ce moment, le maître charpentier revint ; sur un beau plateau, il portait une mignonne petite cheville et un joli petit marteau tout enrubanné ; l'armateur, c'est-à-dire le parrain, conduisit la marraine vers la proue du navire, lui mit à la main le marteau, et en deux ou trois petits coups elle enfonça en riant la cheville. Ce vaisseau qui allait sillonner l'Océan, c'était sa faible main, la main d'une femme, qui l'avait achevé. Tout cela me parut poétique, chevaleresque et charmant !

Alors les chants religieux s'élevèrent, une hymne de foi et d'espérance retentit, et le curé qui présidait à la cérémonie, en répandant de l'eau bénite, fit trois fois le tour du vaisseau. Il l'appelait par le nom que son parrain et sa marraine venaient de lui donner, et priait Dieu de lui épargner les tempêtes et les naufrages. Toute la côte n'était que bruit de fête, et clameurs, et appels. Je crois encore assister à cette scène, tant elle m'est restée présente.

Outre un bouquet, des gants, des dragées, le parrain avait fait don d'un joli bijou à la marraine. Elle, de son côté, avait laissé tomber quelques pièces d'or sur le plateau du maître charpentier, qui vinrent accroître la somme assez forte donnée déjà par

le parrain aux ouvriers du chantier. Un grand dîner suivit la cérémonie, et, le soir, les rues aux désolants cailloux de Honfleur retentissaient de chansons.

Le baptême ou la bénédiction d'un chemin de fer, d'une locomotive, se passe, en général, en discours : c'est une cérémonie officielle; quant au baptême d'une source, je pense que les obligations du parrain et de la marraine doivent être, avec quelques légères variantes, conformes à celles que nous avons déjà décrites. Le lieu, la circonstance, votre rang, si vous voulez un peu réfléchir, vous diront toujours ce que vous aurez à faire, et ce que vous ferez sera bien.

LA COMMUNION, LA SAINTE CENE

Quelques mots suffiront pour dire les usages suivis dans ces cérémonies de l'église catholique et du temple protestant.

Quand l'enfant d'un catholique a atteint l'âge de neuf à dix ans, ses parents vont rendre visite au curé de la paroisse, et le prient de vouloir bien lui enseigner le catéchisme ; si leur demande est agréée, l'enfant est présenté et on remet un extrait de son acte de baptême. Les cours du catéchisme sont ordinairement de deux ans, ils doivent être suivis avec assiduité, et la mère veillera à ce que sa fille et son fils s'y présentent proprement vêtus. S'ils ont un instituteur ou une institutrice, ces surveillants les accompagneront. Les cours terminés, quand l'enfant saura qu'il est jugé digne de la sainte table, il remettra un cadeau au prêtre qui s'est chargé de son instruction religieuse.

Le jour de la première communion venu, le futur communiant sera vêtu d'un pantalon blanc, d'un

gilet et d'une cravate de la même couleur, et portera un brassard blanc sur son habit; les jeunes filles auront la robe, les souliers et le long voile blancs, et un livre d'heures relié de la même couleur. A la cérémonie assisteront les parents, le parrain, la marraine, les amis intimes ; et l'enfant doit, dans la journée même, une visite à ses maîtres et à ses grands parents, qui d'ordinaire lui font un petit cadeau, ainsi que son parrain et sa marraine. En général, les familles de communiants s'unissent pour offrir un cadeau au curé, on concourt à ce don suivant les conditions de sa fortune. Le cierge se prend généralement à la sacristie, et c'est avec elle que l'on règle. Il n'est pas bien d'en choisir un trop pesant. Ces cierges sont la terreur des mères, elles craignent toujours de voir s'enflammer le voile de leurs filles.

Pour admettre à la cène, le temple protestant demande à peu près le même temps d'étude que l'église catholique, mais elle ne reçoit ses catéchumènes filles qu'à l'âge de quatorze ou quinze ans; garçons, qu'à seize, et le pasteur ne les admet que sur leur demande personnelle.

L'époque de la sainte Cène varie, elle a lieu à Pâques, à la Pentecôte, en septembre, suivant les usages de telle ou telle église réformée.

LE MARIAGE

Je voudrais que les préambules du mariage fussent, à certains égards, autres qu'ils sont ; que, par exemple, la question financière y jouât un moindre rôle, j'ai même sur la dot quelques opinions qui, pour être présentées et défendues, exigeraient de longues pages, mais il faut que je me renferme dans mon sujet.

Cependant qu'il me soit permis de dire quelques mots des habitudes communes aux nations d'origine anglo-saxonne. L'indépendance des jeunes personnes y est beaucoup plus grande que chez nous ; les lois, l'opinion et les mœurs publiques les couvrent, les protégent mieux qu'en France, et il n'est pas douteux que la liberté dont elles jouissent ne les rende, lorsqu'elles sont mariées, aptes à soutenir les luttes de la vie. Comme leur choix dépend presque absolument d'elles, elles se trouvent plus fortement engagées. Le *flirtage* américain a certainement de graves inconvénients, il choque nos habitudes, notre ma-

nière de concevoir la jeune fille, il lui ôte de son charme pudique, du moins comme nous l'entendons, mais, malgré les étonnements qu'il nous cause et nos railleries, on ne peut pas dire que le *flirtage* soit une dépravation de mœurs. Du reste il n'est possible qu'avec la constitution de l'Amérique et les mœurs de sa société.

Le mariage est la grosse affaire de la vie, celle qui nous engage plus personnellement et, par conséquent, celle qui exige de ceux qui la font plus de réflexions, une connaissance plus parfaite l'un de l'autre. Je suis, en général, très-peu partisante des unions improvisées, et tiens qu'une jeune personne doit avoir le temps et l'honnête liberté nécessaires pour bien étudier le caractère de l'homme qui aspire à sa main. Je ne mets point en première ligne les avantages de la fortune, et n'estime pas que l'on doive tout lui sacrifier.

La manière dont se font aujourd'hui les mariages, quoi que l'on en dise, est meilleure qu'autrefois ; ce que l'on appelle les mariages d'argent est encore trop fréquent sans doute, mais au moins il est rare que la jeune fille n'ait point voix au chapitre, et qu'on ne lui laisse pas la facilité d'apprécier et de juger l'époux qu'on lui propose ; une dangereuse pression ne le lui impose plus.

Je supplie les parents de laisser à leurs enfants

cette liberté d'option, s'ils ne veulent pas encourir la responsabilité la plus grave. Ils leur doivent leurs conseils, les avertissements de leur expérience, les résultats d'une minutieuse et discrète enquête ; cela fait, leur devoir est accompli, car je ne veux pas prévoir le cas de choix notoirement indignes. Ils n'entreront pas dans la pensée d'un fils bien élevé ou d'une fille honnête. Si cette folie venait à leur traverser le cerveau, ce qu'il y a de plus sensé est de gagner du temps ; il finira par ouvrir les yeux des pauvres aveugles, et les fausses idoles tomberont.

Que la poésie en souffre, j'en suis très-fâchée, mais ce qu'il importe de faire comprendre aux enfants — et de très-bonne heure, dès que cette perspective s'ouvre pour eux — c'est que le mariage n'est point un chapitre de roman, mais une affaire dont dépend d'une manière absolue l'honneur et le bonheur de la vie entière.

Une certaine confiance dont on a bien voulu m'honorer et le triste bénéfice de l'âge, malgré que cette mission me plaise fort peu, m'ont amenée à me mêler quelquefois de mariages ; j'ai été assez chanceuse pour unir des cœurs faits pour s'aimer, et si, par hasard, j'ai eu la main moins heureuse, ce n'est pas faute d'avoir prévenu les parties contractantes. Quant à des refus, je ne m'y suis jamais exposée : pour ne pas essuyer ce désagrément, il ne faut qu'un

peu de tact, quelques questions adroitement posées, et une certaine connaissance des ambitions légitimes, et aussi, il faut bien le dire, des vanités et des cupidités de certaines familles qui, souvent, ont à s'en repentir. Tel jeune homme qui aspirait à une union éclatante et dorée, a fini par une beaucoup plus humble alliance, et telle jeune personne, souvent par la faute de ses parents, a éprouvé la même déception. Mère de famille moi-même, à la fortune et aux talents, qui valent mieux que les richesses héréditaires, j'ai préféré le caractère ; et ma fille, dont la pensée répondait à la mienne, s'en est bien trouvée. Rien en mariage, de part et d'autre, ne vaut un cœur loyal et ferme ; ceux-là, seuls, qui sont ainsi armés, traversent la vie, au milieu d'épreuves peut-être rudes, mais d'un pied solide et le cœur haut, la main dans la main, l'assurance dans les yeux et sur les lèvres.

Je m'arrête, n'étant point ici pour moraliser ; mon rôle, à cette heure, est plus modeste : ce sont les usages qui précèdent le mariage et qui l'accompagnent dont je me suis chargée de tracer un tableau exact. Les préliminaires en sont assurément la partie la plus délicate, et l'on comprend combien ils varient suivant le rang des personnes et les circonstances qui tiennent rapprochées ou éloignées les familles qui veulent contracter union. S'il y a entre elles des dissem-

blances trop profondes, des antagonismes absolus d'idées religieuses et d'opinions politiques, je les engage fortement à rompre un dessein qui promet peu de sécurité au bonheur qu'elles recherchent et espèrent.

Si une jeune fille qu'il aura rencontrée dans le monde plaît à un jeune homme et lui inspire assez d'estime pour qu'il en souhaite faire la compagne et l'honneur de sa vie, ce n'est point à elle qu'il doit s'adresser, mais la morale la plus sévère ne lui interdit pas de chercher l'occasion de la bien connaître, et de se faire bien venir d'elle. Il n'y a nulles mauvaises mœurs, nulle imprudence condamnable dans cette recherche. Mais, encore une fois, ce n'est pas à elle, si sa résolution est prise, et quelle que soit sa familiarité dans la maison, qu'il doit s'adresser pour obtenir de continuer ses poursuites. Il chargera un ami ou une amie discrète des premières ouvertures, et c'est toujours au père de famille et non à la mère qu'elles devront être faites. La personne qui a accepté cette commission délicate aura soin, avant de prononcer des paroles formelles, de sonder le terrain pour savoir s'il n'y a pas des engagements antérieurs contractés, si le jeune homme qu'elle représente n'est point écarté d'une façon générale, pour tels ou tels motifs : par l'état de sa fortune, sa condition, sa profession, les antécédents de sa

famille; il faut, enfin, qu'elle sache prévoir un refus et ne pas s'y exposer gratuitement. Le père de la jeune fille, du reste, pour peu qu'il ait d'éducation, coupera court bien vite à une négociation qui, dans sa pensée, ne saurait aboutir. En ne le faisant point, il donnerait une très-mauvaise idée de son esprit et de son savoir-vivre. S'il écoute avec une attention bienveillante, le négociateur lui exposera la nature de son mandat en même temps qu'il fera connaître succinctement, *mais complétement*, la situation de fortune de son protégé, celle de sa famille, et les espérances qu'il peut raisonnablement fonder sur son travail et sur l'avenir. En tous ces points comme en ce qui touche les mœurs du jeune homme, déguiser la vérité, ne pas répondre franchement, est un abus de confiance, une trahison abominables.

En cas de refus, le jeune homme, s'il est un des habitués de la maison, continuera, durant quelques jours, à y aller comme par le passé, mais il se tiendra dans une grande réserve, ensuite il s'éloignera sans rupture. Si, au contraire, le chef de la famille a demandé du temps pour consulter et sa famille et les siens, il évitera de se trouver dans les lieux fréquentés par la jeune personne tant que l'ami de la maison ne lui aura pas transmis une réponse encourageante. Alors l'intermédiaire aborde le règlement

des questions financières, elles doivent être vidées, et à fond, de manière à ne pas devenir plus tard la cause d'une rupture qui serait aussi triste que fâcheuse. Ni le jeune homme ni la jeune fille ne doivent assister à ces arrangements.

Ces bases établies, avec le consentement de la future épousée, bien entendu, la situation de l'un et de l'autre change. Si le futur allait dans la famille, il suspend ses visites; les rencontres du jeune couple, arrangées d'avance, ont lieu sur un terrain neutre, au théâtre, dans les salons des amis et sans qu'ils se doutent de l'événement qui se prépare, jusqu'à ce que les parents et ayants droit se soient entendus définitivement. Alors les deux familles se réunissent, le futur et la future sont officiellement présentés l'un à l'autre et l'engagement noué.

Après cette présentation, les deux familles annoncent sans retard le prochain mariage par visites ou par lettres à leurs amis et connaissances. Si le futur ou la future ont un emploi, ils n'auront garde d'oublier les personnes dont ils relèvent. Il est important d'envoyer toutes les lettres et de faire toutes ces visites en même temps, en suivant les conditions de la hiérarchie, de la parenté et de la condition sociale.

A cette annonce on répond par des compliments de félicitation et des souhaits de bonheur; les personnes ainsi prévenues doivent une visite aux deux

familles ; elles la font, quoiqu'elles sachent d'avance qu'elles ne seront pas reçues, dans la maison de la jeune personne du moins ; elles déposent leurs cartes cornées. Quoique les modes anglaises semblent vouloir s'introduire chez nous, quelque chose, qui en moi tient d'une sorte de pudeur et de fierté, me fait repousser la publicité banale, que par la voie des journaux, les familles ne craignent pas de donner à l'union convenue. Je dois prévenir celles qui sont tentées de suivre cet usage que ces annonces leur causeront plus d'un désagrément ; qu'elles leur amèneront l'insupportable nuée de fournisseurs, et l'ignoble peste des lettres anonymes.

Dans la semaine qui suit l'entrevue où les paroles ont été échangées de part et d'autre, les parents de la jeune personne donnent un dîner à la famille du futur, et, quelques jours après, ce dîner est rendu. A ces repas de fiançailles n'assistent que les membres des deux familles, le notaire chargé de préparer le contrat, et, s'il y a lieu, la personne étrangère qui a fait ou guidé les premières démarches. Au premier de ces repas, le jeune homme apporte à sa fiancée un bouquet de fleurs blanches, et lui donne l'anneau des fiançailles. La jeune fille prend une des fleurs de ce bouquet, la met à son corsage, et en donne une à son fiancé. Elle est vêtue en blanc avec simplicité et sa place à table est entre le chef de la

famille où elle va entrer et son fiancé. Dans la soirée quelques amis intimes parfois sont invités, mais cette faveur, si on l'accorde, doit être rare et motivée.

A partir de ce moment, le futur a droit de rendre à toute heure des visites à sa future, mais il est de bon goût de sa part de prévenir de l'instant et du jour où l'on se présentera, et de se faire précéder par un bouquet. Il peut, quand il le veut, s'inviter à dîner, mais il ne doit point abuser de cette autorisation. La fiancée ne quitte pas sa mère, toujours présente à ces visites ; c'est au tact maternel à ménager au jeune couple quelques minutes de tête-à-tête. Elle s'éloignera donc comme pour donner un ordre et veiller à un soin du ménage, mais la porte de la pièce restera toujours ouverte, et le fiancé manquerait aux convenances en voulant la fermer.

Les choses continuent ainsi jusqu'au jour indiqué pour la signature du contrat et la célébration du mariage. Les fiancés ensemble ne se montrent jamais en public ; cependant si le fiancé n'habite pas ou ne doit pas continuer à habiter la maison paternelle, avant de louer un appartement, il priera sa belle-mère et sa future de vouloir bien venir visiter celui qui lui a paru le plus convenable, et sur les lieux, ils s'entendront quant à l'aménagement et à l'ameublement. Pour les tentures, la jeune fille indiquera les couleurs qu'elle préfère ; du reste, à cet

égard, il ne sera rien fait sans son avis préalable.

Je ne parlerai pas du trousseau, il varie suivant la fortune et les positions ; chaque ville, chaque province ont aussi leurs usages particuliers. Pour mon compte, j'aime à y voir dominer le linge ; on n'en a jamais trop, c'est une première dépense dont on se trouvera bien plus tard. C'est un fonds toujours utile et qui rendra de longs services.

Le matin du jour où se signe le contrat, se fera le don de ce que l'on appelle la *corbeille de mariage*. Ce que j'ai dit du trousseau, je puis le répéter ici. La composition d'une corbeille de mariage dépend de la richesse des conjoints ; l'essentiel est qu'elle ne contienne que des objets et des étoffes qui, par leur goût et leur couleur, plaisent à la fiancée. Pour toutes ces acquisitions le fiancé aura soin de consulter sa future belle-mère. Cependant il est des bijoux dont l'usage est consacré : une montre portant le chiffre non de la jeune fille, mais celui qui sera dans quelques jours le sien, une chaîne, une parure en diamants, en pierres précieuses, en or, ou en émail ; l'indispensable pièce de mariage, en or ou argent, avec les inscriptions de rigueur que tous les orfévres connaissent ; des dentelles en plus ou moins grande quantité, suivant la fortune, un éventail ; une bourse contenant une somme en pièces d'or toutes neuves ; un porte-cartes sur lequel on a eu soin de faire gra-

ver le chiffre et qui contient des cartes de visite dont la jeune femme aura bientôt besoin ; quelques robes en belle étoffe ; des boutons de manchettes ; une boîte remplie de gants et de beaux mouchoirs. Dans la corbeille se trouvera aussi le livre d'heures relié en blanc que la mariée portera à l'autel. Tous ces cadeaux sont soigneusement arrangés dans un élégant coffret ou dans un petit meuble, et envoyés ainsi. Autrefois, le don d'un châle était considéré comme indispensable ; cet usage est à peu près disparu, on remplace le cachemire par un mouchoir de prix et quelques belles fourrures.

Le soir du jour où on a remis la corbeille de mariage, signature du contrat ; cette signature a lieu ou dans le cabinet du notaire, ou dans la maison de la mariée. Il ne s'agit réellement que de donner des signatures, et la lecture du contrat n'est que pour la forme, car toutes les clauses en ont été définitivement convenues. Dans le cas où cet acte est signé chez le notaire, il est d'usage de l'inviter au dîner que donnent les parents de la fiancée ; à plus forte raison, s'il consent à se déplacer et à venir à sa demeure. Disons, en passant et pour mémoire, que tous les frais d'actes de mariage sont acquittés par le marié.

J'admets que la signature du contrat ait lieu chez la mariée. Avant le dîner, le notaire, les futurs, les deux familles, les témoins, laissant les autres invités,

passent dans une pièce à part où l'officier civil donne lecture de l'acte. Cette lecture terminée, ils reviennent joindre les invités et le dîner est servi. Au sortir de la salle à manger on se rend au salon ; le notaire se place à une table autour de laquelle tout le monde se range, les deux futurs assis à côté l'un de l'autre au centre du cercle. A l'appel de son nom par le notaire le fiancé se lève, salue sa fiancée, et signe ; se retournant, il revient près d'elle, s'incline et lui remet la plume, mais la laisse aller seule apposer sa signature. Quand elle a fini, il vient lui donner la main pour la reconduire à sa place, mais elle ne s'y rend qu'après avoir fait une révérence à sa belle-mère à qui elle donne la plume, celle-ci la passe à la mère de la fiancée, puis dans le même ordre viennent les parents des deux familles.

Cette cérémonie terminée, les pères des mariés donnent au notaire le nom des personnes considérables chez lesquelles ils désirent que le contrat soit porté, pour obtenir des signatures qui sont un honneur accordé aux conjoints et à leurs familles.

Dans la soirée de la signature du contrat, l'usage a admis qu'on exposât le trousseau et la corbeille de mariage. Cette mode me choque, je l'avoue, et je ne l'admets que suivie d'une manière discrète, je n'accepte point l'exhibition de ce que j'appellerai *la lin-*

gerie intime, ma délicatesse s'en offense, et j'engage les mariées à opposer à cette coutume leur veto absolu. Les raisons sur lesquelles ma réprobation se fonde, elles les sentent mieux que moi, et je n'ai assurément pas besoin de les formuler.

La signature du contrat est parfois suivie d'un grand bal ; la mise de la fiancée doit être blanche ou rose, et elle portera les « souvenirs » que lui auront donnés ses demoiselles d'honneur. A mon sens, il vaut mieux danser ce jour-là que le jour du mariage; la mariée est plus libre d'esprit, plus en possession d'elle-même : c'est plus convenable, enfin, à tous égards. En cette même journée la jeune fille, qui n'est réellement tenue à aucun cadeau, fait ceux que son cœur et sa reconnaissance lui inspirent et lui dictent. Elle placera assurément en première ligne son institutrice, si elle en a une, et ses maîtresses ; elle leur témoignera publiquement sa reconnaissance, et, dans tous les arrangements des cérémonies, elle priera son fiancé de leur réserver des places de choix et des honneurs particuliers. Rien de plus digne qu'une telle conduite. Il est d'usage aussi que, ce jour-là, les gens de la maison et particulièrement la femme de chambre reçoivent une rémunération pour leurs soins et leur zèle. J'ai vu de très-grandes maisons où l'on avait la pieuse attention de convier la nourrice; son bonnet de villageoise ne jurait

point au milieu des plus brillants costumes, et rappelait de doux et touchants souvenirs.

En cas de bal le jour du contrat, la fiancée dansera avec son fiancé la première contredanse ; la seconde appartient au notaire, la troisième et la quatrième aux garçons d'honneur qui déjà lui ont été présentés. Il est peu convenable pour elle de valser ou de polker. Pendant la soirée, donnant le bras à sa belle-mère, suivie de son mari, elle fera le tour des salons pour remercier les invités ; si le bal a lieu le jour de son mariage, elle sera dispensée de cette cérémonie, car elle aura vu tout le monde à la sacristie.

Que le bal ait lieu avant ou après la cérémonie de l'église, les demoiselles d'honneur — nous en parlerons bientôt — remplissent leurs fonctions et les garçons d'honneur celles qui leur sont dévolues.

A Paris, et dans beaucoup de villes, le mariage civil précède de vingt-quatre heures le mariage religieux. A cet effet, le marié envoie des voitures chercher ses témoins, qui se rendent directement à la mairie, tandis qu'avec son père et sa mère il va chez sa fiancée, qui l'attend habillée en costume de ville. Elle descend, un bouquet à la main, donnant le bras à son père et accompagnée de sa mère et de sa sœur, si elle en a une. Dans une voiture vient ensuite le marié et sa famille.

Devant l'officier civil la fiancée se met à la droite

de son fiancé, et chacun d'eux a près de lui les deux témoins exigés; derrière se tiennent les parents. Quand vient le moment de la signature, c'est la jeune fille qui signe la première, elle présente la plume à son prochain maître, qui, en la recevant, lui dit : *Merci, madame*. A partir de cet instant qui a décidé de sa vie, on ne l'appelle plus autrement. Les témoins font leur office; après eux les parents apposent, à leur tour, leur signature sur le registre municipal, et toutes les prescriptions légales pour la validité civile du mariage sont remplies. En sortant de la mairie le marié donne le bras à sa femme et, avec la mère de celle-ci, monte dans la voiture qui l'a amenée. Il est d'usage que toutes les personnes qui ont assisté à cette cérémonie passent le reste de la journée chez la mariée. La jeune femme préside au repas ayant en face d'elle son mari. A la fin de la soirée, il doit partir avec, et non après, les derniers invités.

Les frais du mariage civil sont nuls, le marié n'a qu'à payer les voitures, à donner une légère gratification aux garçons de bureau de la mairie ; mais je l'invite à ne point oublier le tronc des pauvres, qui se trouve toujours dans la salle des mariages. Pour les malheureux le bonheur doit avoir la main libérale.

Maintenant viennent les cérémonies religieuses. A Paris et dans les grandes villes, les mariages se célè-

brent dans la matinée des mardis, jeudis et samedis. Dans quelques contrées, les mariages ont lieu à minuit. C'est un luxe des classes riches que j'apprécie peu. Quoique l'on fasse, de quelques lumières qu'on les éclaire, les profondeurs de l'église restent sombres, et inspirent d'involontaires tristesses. C'est, du moins, l'impression que j'ai toujours ressentie. Je pense cependant que cette cérémonie peut être fort belle dans une petite chapelle seigneuriale remplie d'arbustes, de fleurs et de flambeaux ; mais, à vrai dire, je préférerai toujours, comme théâtre d'une union solennelle, une vaste nef et les cierges pâlissant sous la lumière diaprée des verrières éclairées par la lumière du ciel.

Le mariage religieux est toujours précédé du mariage civil ; le marié se munira donc d'un acte qui l'atteste, ainsi que d'un billet de confession, s'il est catholique ; et il aura soin de faire remettre ces deux pièces à la sacristie avant de se présenter à l'église, la veille au moins ; il y joindra son extrait de baptême.

Les lettres d'invitation, faites en double, au nom des deux familles, sur papier fort et satiné, sont pliées en deux et mises sous de larges bandes dont les bords sont teintés d'azur. Il est un autre genre d'invitations d'un goût plus recherché ; elles consistent en une grande carte de carton-Bristol, le recto

est séparé en deux par une ligne, et, d'un côté, se trouve l'invitation de la famille de la mariée ; de l'autre, celle de la famille du marié ; le tout entouré de fleurs. Ces charmantes cartes sont remises ou envoyées affranchies dans des enveloppes en papier glacé.

Ce service doit être fait avec beaucoup d'attention et terminé huit jours au moins avant la date de la cérémonie. Si, passé ce délai, vous vous apercevez d'un oubli, allez chez la personne qui n'aurait pas été portée sur vos listes, et priez-la de vous pardonner; dans le cas où le temps vous manquerait, réparez cette faute par une lettre très-amicale. Les familles qui savent dans quel tourbillonnement on vit en cette circonstance, assurément ne vous tiendront pas rigueur.

Il est une autre responsabilité qui incombe tout entière au marié : c'est l'organisation du service des voitures, le jour du mariage. Ordinairement, si l'un des garçons d'honneur est son ami intime, après lui avoir donné ses instructions de la manière la plus précise, il le charge de cette tâche, le laissant maître de pourvoir à l'imprévu ; ce n'est pas toujours une affaire commode. En effet, au moins une heure avant la cérémonie, il faut que la voiture de la mariée soit devant sa porte, tandis que d'autres vont chercher les grands parents, les demoiselles d'honneur, les

témoins, les personnes âgées et toutes celles à qui on tient d'une manière spéciale.

Les frais de ces voitures, ainsi que tous ceux de l'église, qu'il aura eu soin de régler ou de faire régler d'avance, sont à la charge du marié, tandis que ceux du repas de noces et de la fête qui l'accompagne sont supportés par la famille de la mariée.

Le marié avec sa famille se rend chez la mariée, il lui porte le bouquet de noces, une merveille ! il doit être entièrement blanc, et il faut avoir eu soin de prier la fleuriste de ne point y faire entrer trop de fleurs odoriférantes. L'épousée n'a pas besoin d'avoir les nerfs surexcités. A propos de bouquets, il faut que je répare une omission.

Le jour où les paroles ont été échangées, le jeune homme a donné à sa promise un bouquet blanc; depuis, presque chaque jour, il lui en a envoyé d'autres, mais ceux-ci n'étaient pas d'une couleur virginale, ils sont allés, par une progression que les fleuristes habiles connaissent, toujours en se fonçant, de telle sorte que celui de la veille du mariage — il est de rigueur — se trouve être entièrement rouge. C'est le symbole de l'impatience.

Retournons à la maison de la mariée. Dans le salon arrivent successivement les invités que reçoit le chef de la famille, tandis que la mariée, si tel a été le bon plaisir des couturières et du coiffeur,

donne les derniers soins à sa toilette. Lorsqu'elle est prête, sa mère vient chercher son gendre, l'introduit auprès de sa fille, et bientôt ils viennent ensemble recevoir les félicitations de l'assemblée

Dans quelques provinces et dans quelques familles parisiennes s'est perpétué un usage très-touchant et que je blâme précisément à cette cause. Au moment où, toute parée pour l'autel, elle se trouve pour ainsi dire sur le seuil de la nouvelle maison qu'elle va habiter, la mariée demande à son père et à sa mère leurs bénédictions. Certainement cette coutume est fort pieuse, mais elle est toujours accompagnée d'un déluge de larmes, trop heureux encore quand des crises de nerfs ne viennent pas s'en mêler. Il faut donc éviter cette scène émouvante, si vous ne voulez pas que la mariée arrive à l'église avec les yeux rougis et le visage bouleversé, ce qui est toujours très-peu agréable pour le mari et sa famille, qui ont l'air de traîner une victime à l'autel. La mariée doit faire tous ses efforts pour se contenir, et ne pas donner lieu par ses pleurs à des commentaires fâcheux et ridicules.

La première voiture du cortége est celle de la mariée, la jeune femme s'assoit au fond, ayant sa mère à sa droite, le père s'assoit sur le devant ; dans la seconde, le marié prend place au fond, sa mère assise près de lui, le père sur la banquette antérieure.

Dans les autres voitures viennent les membres des deux familles, les témoins, les garçons d'honneur et les invités. Arrivées devant le porche, les voitures s'arrêtent; la mariée descend et gravit *lentement* les escaliers appuyée sur le bras de son père, elle s'arrête un instant à la porte pour laisser au cortége qui doit la suivre le temps de se former. Derrière elle vient le marié donnant le bras à sa mère, et la mère de la mariée au bras du père du marié, puis les témoins, les plus proches parents, les garçons et les demoiselles d'honneur. Ce cortége traverse la nef, se dirigeant vers le chœur ou vers la chapelle de la Vierge. La mariée ne doit point promener ses regards à droite et à gauche sur l'assistance qui se tient debout, elle va droit aux siéges préparés pour elle et son mari devant l'autel. A l'entrée du chœur, elle quitte le bras de son père, et s'assoit dans le fauteuil à gauche, son mari dans celui de droite; à gauche aussi dans le chœur et la nef prennent place les invités de la mariée, à droite ceux du marié. Cependant, si un des côtés est plus garni que l'autre, il est de bon goût de faire disparaître cette inégalité; les derniers venus, les retardataires, doivent prendre ce soin. Je n'ai pas besoin de dire que les costumes de la plus correcte élégance sont de rigueur pour cette cérémonie, et que rien ne serait plus choquant que de ne pas s'unir aux prières de l'Eglise, au moins

par une tenue respectueuse et le silence. Ce qui n'a pas lieu toujours, j'ai le regret de le dire : plus souvent que les hommes, les femmes, en ces circonstances, oublient qu'elles sont dans la maison du Seigneur. C'est de la dernière inconvenance. Encore une fois, si les cérémonies religieuses ne vous inspirent que des pensées de moquerie, n'entrez pas à l'église.

Le prêtre, en suivant les rites prescrits, a un certain nombre de questions à adresser aux mariés qui l'écoutent. Ils doivent lui répondre nettement, clairement, mais sans hausser la voix. Quand il demande à la mariée : « Consentez-vous à prendre pour époux M. X*** ici présent ? » elle se tourne respectueusement vers son père et sa mère, semble attendre une minute leur bon plaisir, les salue, et prononce alors les paroles, ou plutôt la parole, le « Oui », qu'attend l'officiant. Interrogé à son tour, le marié tient la même conduite.

Lorsque les anneaux sont bénits, les mariés ôtent leurs gants; puis le marié, après un salut, prend l'anneau d'or destiné à sa femme et lui passe l'alliance au doigt annulaire de la main gauche. Il n'est pas d'usage que la jeune femme rende le même devoir à son mari. Cette cérémonie terminée, les mariés remettent leurs gants et la messe continue.

A l'offertoire, on tient le poêle sur la tête des

époux ; ce sont ordinairement les deux plus jeunes enfants des familles qui s'unissent que l'on choisit à cet effet. C'est très-bien, mais comme, s'ils sont souvent trop petits, on est forcé de les monter sur des chaises, j'aime peu cet usage, si cher aux collégiens ; il est rare qu'il ne soit pas accompagné de petits accidents qui troublent la cérémonie, et que la coiffure de la mariée ou que son voile flottant n'en ressentent point les dangereux effets. L'office de deux jeunes gens me semblerait donc de beaucoup préférable.

Parlons maintenant de la quête, et, à ce propos, des demoiselles et des garçons d'honneur, que nous avons un peu oubliés.

Quelque temps avant la signature du contrat, si depuis longtemps la chose n'est faite, la mariée a désigné ses demoiselles d'honneur. Ce n'est que de leur consentement et du consentement de leurs familles que sont choisis les garçons d'honneur. Ils doivent être célibataires et n'avoir point été mariés, cette prescription est de rigueur. Dès qu'un garçon d'honneur est choisi, il va remercier sa demoiselle de l'honneur qu'elle a bien voulu lui accorder, il lui offre un bouquet de fleurs blanches. Quelques jours après, il est d'usage que les parents de la jeune fille l'invitent à un dîner. La veille du mariage, il se rend auprès d'elle afin de prendre ses ordres pour le lendemain.

A l'heure convenue, il viendra en voiture, comme nous l'avons dit, chercher sa demoiselle, lui présentera un beau bouquet blanc et la conduira avec sa famille chez la mariée. Il lui donnera le bras, et, à partir de ce moment, il sera son cavalier attentif, assidu, mais noblement respectueux. S'il y a bal, il l'ouvrira avec elle ; s'il y a repas, sa place sera à ses côtés. Nous avons dit qu'il entrait à l'église en lui donnant le bras; en sortant, il le fera encore. Si elle veut rentrer chez elle, il la reconduira, et, s'il en est besoin, il reviendra la chercher pour le repas. A la fin de la soirée ou au bal, il est tenu de la ramener à son logis ; mais, en général, la famille de la jeune personne, après l'avoir vivement remercié de la politesse, le dispense de ce dernier devoir. Je dis dernier, ce n'est pas tout à fait exact ; car, dans la semaine, il ira présenter ses respects aux parents, et faire agréer à la jeune fille l'hommage de sa gratitude. Il y a bien des mariages qui commencent ainsi, et j'engage les familles à y penser, lorsqu'elles permettent à leurs enfants d'accepter tel ou tel garçon d'honneur.

A l'église, les demoiselles d'honneur sont quêteuses de droit; leurs garçons leur donnent la main. Je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit plus haut (1) des quêtes; cependant je dois faire observer que dans

(1) Voir p. 70.

les messes de mariage les quêtes n'ont jamais lieu à la porte. Les demoiselles d'honneur étaient autrefois toujours vêtues en blanc; mais, pour se distinguer de la mariée, elles avaient l'attention délicate de porter soit des rubans, soit des parures, soit des fleurs de couleur; aujourd'hui elles portent seulement des robes claires et le blanc semble même leur être interdit.

Voici la messe terminée; on se rend à la sacristie pour y signer l'acte, la mariée ne donne plus le bras à son père; désormais elle appartient à une autre famille : elle s'appuie sur son mari, qui la conduit à la sacristie.

Là, il y a foule et quelquefois désordre; j'ai vu des curés et des pasteurs y apporter un excellent remède : ils plaçaient les mariés, ayant à gauche et à droite leurs pères et mères, dans une encoignure de la pièce, et le bedeau faisait défiler toute l'assistance devant l'heureux couple. A tous, la mariée doit un salut, un sourire, une aimable parole, à quelques-uns un serrement de main; mais elle ne tendra son front qu'à ses parents et aux plus intimes de sa famille. Son mari lui saura gré, j'en suis certaine, de cette modeste retenue. Après les présentations et les salutations, quelquefois bien longues, le mari sort de la sacristie donnant le bras à sa femme, le père de la mariée à la mère du marié, le père du marié à la mère de la mariée; la jeune femme a alors

le droit de sourire aux personnes qui garnissent encore la nef. Quand la porte de l'église s'est ouverte devant elle, elle se dirige vers la première voiture, elle y monte, s'assoit dans le fond à droite, son mari à côté d'elle, avec son beau-père et sa belle-mère sur le devant. Pour moi, et je préfère cet usage, j'ai vu quelquefois la banquette du devant occupée par les deux mères.

A moins que l'on ne soit formellement invité, on ne doit pas suivre la mariée chez elle ; ce serait au moins une indiscrétion.

S'il y a un repas de noces, ce sont les jeunes époux qui le président comme chefs de maison, et qui y tiennent les places d'honneur ; ils commandent le service. Ce repas doit avoir lieu dans la maison de la famille de la mariée ; s'il est dressé dehors, il est toujours à sa charge.

Depuis quelques années déjà, s'est introduit un usage sur lequel la discussion est ouverte, qui présente de grands avantages mêlés à des inconvénients de différente nature que je vais examiner.

Après la cérémonie nuptiale, on offre aux parents et aux témoins un déjeuner dînatoire ; la jeune femme, absente un instant, y prend place en élégant costume de voyage, puis les deux ramiers s'envolent, et tout est terminé. S'ils partent pour une de leurs propriétés, s'ils vont demander une souriante et discrète

hospitalité à des grands parents ou à des amis bien-aimés, je ne puis qu'applaudir; mais j'ai quelque souci et quelque pudeur à les savoir allant d'auberges en auberges, et si la ieune épouse n'est pas accompagnée d'une femme de chambre, je la plains, lorsqu'elle aura à réclamer certains services que sa modestie hésitera à solliciter de son mari, et qu'elle ne pourra demander à des étrangers sans une pénible rougeur.

Pour me faire comprendre, que l'on me permette de citer l'exemple de ce qui se passe dans un pays où la femme est pourtant très-honorée et les liens conjugaux profondément respectés. Aux États-Unis, c'est une coutume générale après la célébration, très-succincte et très-rapide d'ailleurs, du mariage, que les époux disparaissent et aillent loin cacher leurs premiers jours de bonheur. Dans quelques-uns de ces hôtels immenses, dont chez nous le *Grand Hôtel* et l'*Hôtel du Louvre* ne sont que de pâles copies, il y a une chambre — qui porte un nom particulier (1) — très-luxueusement meublée, uniquement destinée aux jeunes mariés. Est-ce que cette affectation et cette banalité publique n'ont pas quelque chose qui révolte? Je laisse aux femmes à compléter ma pensée, et aux mères à apprécier si mes répugnances contre un usage que je blâme ne sont pas légitimes.

(1) Bride-chamber.

J'en ai assez dit, je m'arrête, et reviens à la noce, dont j'ai essayé de décrire minutieusement le cérémonial.

Si, parmi les membres de la famille et les invités que le matin on a envoyé chercher, il en est qui ne sont point engagés au repas, les voitures doivent les reconduire. Pour les femmes, les toilettes sombres ne sont point de mise, à plus forte raison les vêtements de deuil; une veuve qui porte encore ses crêpes ne vient pas à une messe de mariage, où sa présence éveillerait de tristes pensées. Pour faire honneur à la mariée, tous les invités seront rendus avant elle à l'église; ils se tiennent debout quand elle la traverse. Dans la quinzaine qui suit ils doivent une visite aux deux familles.

S'il y a un bal, la jeune femme se contente de substituer à son corsage montant un corsage décolleté; elle a quitté son long voile, mais elle a gardé sa couronne, et, quoique l'usage des gants blancs soit passé, elle en portera.

Les visites de noces ne commencent que trois semaines après la célébration du mariage; jusqu'alors la famille, les amis intimes, sont seuls admis chez les mariés, qui n'acceptent des invitations à dîner que de leurs proches. Toute personne à qui ils ne rendent pas une visite de noces, si elle est mariée elle-même, doit se regarder comme écartée de leur

7.

société. Il faut donc que le jeune ménage dresse avec soin et prévoyance la liste des visites qu'il a à faire. Après viennent les repas et les fêtes qui sont rendus aux jeunes époux, puis ils rentrent dans la vie régulière et normale, où je les laisse.

Mais je n'en ai point fini avec le mariage, si les jeunes filles se marient, les veuves se remarient, et l'on conçoit que pour elles les usages diffèrent.

Légalement, une veuve peut convoler en secondes noces dix mois après le décès de son mari ; mais, suivant la bonne compagnie, elle doit attendre au moins deux ans, c'est-à-dire la fin de son deuil. Du reste, il est mille causes fort honorables et quelquefois même impérieuses, qui permettent et imposent une union à plus bref délai. Pour un homme, le veuvage dure au moins six mois. Si un veuf épouse une jeune fille, le cérémonial est identiquement le même que celui que j'ai détaillé plus haut ; si c'est une veuve qui convole, il est singulièrement simplifié. Il est le même à la mairie, mais tout autre à l'église, alors même que la veuve donnerait sa main à un jeune homme. D'abord on n'adresse point de lettres d'invitation pour la messe. Avec ses témoins et quelques parents elle se rend de bonne heure à l'église, en chapeau, sans fleurs à la ceinture ; elle se met, si elle veut, avec tout le luxe que sa fortune comporte, mais des vêtements

simples d'une couleur claire sont préférables. Après la messe, qui n'est jamais célébrée à la chapelle de la Vierge, vient un déjeuner auquel n'assistent que les témoins, et, huit jours après, les nouveaux mariés envoient à leurs amis et connaissances des lettres de faire part et leurs cartes. La nouvelle épouse n'est pas tenue aux visites de noces, et les personnes à qui elle a envoyé des cartes, si elles ne lui en retournent pas, témoignent par là qu'elles ne désirent pas avoir de relations avec elle ou avec son mari.

Le mariage d'une demoiselle qui a passé la trentaine, sauf le vêtement blanc permis, mais non de rigueur, se fait, ceci me blesse, dans les mêmes conditions de cérémonial ou plutôt d'absence de cérémonial que celui d'une veuve. Pourquoi? Je n'en vois pas la raison. Une jeune fille, souvent par piété filiale, par dévouement fraternel, dans ses premières années, s'est refusée au doux joug de l'hymen, pourquoi ne pas entourer son tardif mariage des honneurs accordés à ses amies plus jeunes et moins méritantes peut-être?

Je n'ai parlé jusqu'à présent que du mariage célébré dans l'église catholique; si pour les unions mixtes, protestantes ou juives, l'étiquette extérieure et civile ne varie pas, elle diffère naturellement au temple et à la synagogue, par suite des rites religieux. Dans les mariages mixtes, la consécration et

la bénédiction de Dieu se donnent successivement à l'église et au temple, en commençant toujours par l'église. Le conjoint catholique doit avoir une permission de son évêque. Par suite de cette double cérémonie, dans les lettres d'invitation on a soin d'indiquer l'église, le temple, et l'heure où, dans l'un et dans l'autre, le mariage sera consacré.

Les mariages protestants, quant à ce qui nous intéresse, n'ont pas de différence bien notable avec les mariages catholiques. J'ai remarqué cependant qu'à la sacristie, par exemple, l'assistance est, en général, plus grave et moins bruyante ; cela tient, sans doute, à l'usage qu'ont les pasteurs d'y prononcer une courte allocution dans laquelle ils appellent la bénédiction du Très-Haut sur tous ceux qui ont assisté à la cérémonie.

A la synagogue, la pompe est fort belle ; les mariés, leurs pères et mères, ayant au milieu d'eux les tables de la loi, sont placés sous un dais souvent très-riche, souvenir peut-être des tentes d'Israël, et de la majesté patriarcale. Après la cérémonie de l'anneau, le rabbin fait communier les deux époux avec le vin consacré, et l'on brise le verre dans lequel ils ont bu. A la synagogue, les hommes, qui restent toujours la tête couverte, se placent d'un côté de la nef, et les femmes de l'autre : elles sont mises avec le plus grand luxe, à Paris du moins ; je n'ai

jamais vu tant de pierres précieuses que dans certains mariages israélites. Après la cérémonie, les assistants passent dans un petit salon, où ils vont complimenter les jeunes époux.

J'en ai fini, je crois, avec le mariage, mais que l'on veuille bien me permettre quelques mots encore. A quelque culte qu'appartiennent les mariés, leur union est toujours célébrée par des réjouissances ; eh bien, que l'on compare celles d'aujourd'hui avec celles d'autrefois, et l'on sera bien forcé de reconnaître que nous avons gagné en moralité. Jadis c'était un vrai supplice pour les mères que de conduire à une noce leurs chastes enfants ; maintenant, elles n'éprouvent plus cette terreur. On ne soumet plus la mariée à des persécutions ridicules et odieuses, on ne chante plus à table des refrains qui forçaient à rougir ; toute indiscrète curiosité a cessé, et mal venu serait maintenant celui qui voudrait faire ce que faisaient nos pères. La bourgeoisie a rompu avec les mauvaises traditions ; et, si les fêtes du mariage sont animées et joyeuses, elles restent pudiques et décentes.

Pour terminer ce récit didactique et un peu sec, permettez-moi de conter un mariage comme je voudrais qu'il y en eût beaucoup. J'emprunte mon récit à la chronique du dix-neuvième siècle.

« M. V. A., jeune avocat de Valence, vint à Paris.

Admis dans la société, il y remarqua une jeune personne charmante et s'informa de la famille à laquelle elle appartenait ; on lui apprit qu'elle était la fille du romancier P. L. Il la vit deux ou trois fois encore avec plus d'intérêt et finit par en devenir épris.

Il pria la maîtresse de la maison de vouloir bien parler à M. P. L. et de le sonder sur ses intentions relativement à sa fille. Le romancier, toujours original, demanda, dès que la conversation fut ouverte, qu'on allât au fait, et aussitôt qu'il connut la demande, il répondit qu'il se trouvait honoré du choix que l'on faisait de son enfant, mais qu'il n'avait aucune dot à lui donner, et que, semblable aux jeunes filles de la Normandie, elle ne possédait que son *chapel de roses*. A., qui n'était nullement conduit par des vues d'intérêt, dit qu'il préférait une femme aimable à la fortune, et que dès lors les arrangements seraient bientôt faits.

« Enchanté de cette action de son gendre futur, P. l'invita à un dîner où se trouvaient Michot, acteur du Théâtre-Français, et sa femme, tante de la future, une autre tante, et un parent.

« Au dessert, P. se lève, et prenant A. par la main, il le présente en disant : « Voici un garçon « d'honneur qui demande à être mon gendre, je lui « ai fait savoir que je n'ai rien à donner à ma fille,

« il a préféré le bonheur à la fortune, et il la prend « sans dot.

« — C'est un peu sec, dit Michot ; moi je lui as- « sure cent mille francs, dont je lui remettrai moitié « après la cérémonie.

« — Quant à moi, dit l'autre tante, je possède « beaucoup de diamants et une grande quantité de « vieille argenterie, je ne porte plus les uns et ne « me sers guère de l'autre ; en conséquence je donne « à ma nièce un écrin et un service complet.

« — Allons, mes amis, je ne veux pas être en « reste, reprit P.; comme père de la mariée, je « compléterai les deux cent mille francs, soit en « linge, soit en argent. Soyez heureux, mes enfants, « et aimez bien vos parents... Parbleu, ce coquin-là « est-il heureux ! il croyait n'avoir qu'une jolie « femme, et le voilà qui trouve une jolie femme et « une jolie dot. »

Bah ! ce vilain monde n'est pas aussi laid qu'on veut bien le dire !

LES VISITES

Je ne veux point placer le cérémonial des jours funèbres après celui du mariage, il viendra à son tour : aussi bien, on vit avant de mourir ; sortons donc, s'il vous plaît, de l'église et de ses pompes, pour rentrer dans le monde et dans la partie plus délicate du sujet que nous traitons. Les grands événements de l'existence sociale, aussi bien, ont des us et coutumes déterminés ; il ne s'agit à peu près que de regarder autour de soi pour les connaître ; c'est une œuvre de mémoire. Mais se mouvoir dans la société sans en blesser les habitudes et les convenances, y paraître avec distinction, n'est point aussi commode ; dans ce commerce j'ai vu de rares et de brillants esprits échouer complétement, et même des femmes, en général souples et fines, n'y pas réussir.

O'Connel disait qu'il se sentait de force à guider un char attelé de quatre chevaux à travers la forêt des lois anglaises sans accrocher ni branches ni ra-

cines; c'est un tour de force sans doute, mais, si l'on veut réfléchir, certainement il est moindre que de parler pendant un quart d'heure sans froisser huit ou dix personnes, à peu près étrangères, qui vous écoutent. Que dis-je? sans les froisser! il faut plus, il faut leur plaire, se faire reconnaître d'elles comme un de leurs pairs, et les quitter en les laissant sous l'impression d'un certain charme. Je sais bien qu'il y a des natures qui, par un don en apparence inné, possèdent ce privilége d'attirer et de séduire; mais regardez-y un peu de près, vous ne tarderez pas à reconnaître que tout, en ces êtres privilégiés, n'est point présent de nature, qu'il y a dans leur bonne grâce beaucoup de réflexion, beaucoup d'acquis, et une grande connaissance des règles de l'étiquette.

Par bien des côtés divers la France a eu prise sur l'Europe; son génie particulier, mêlé d'enthousiasme et de bon sens, le génie de ses enfants, de sa littérature et de ses arts, lui ont fait une place à part et si grande et si ferme, qu'elle l'a conservée même aux plus mauvais jours de son histoire. Même sous Louis XV, alors que tout croulait, elle menait l'esprit du monde, et, sans prétendre nous flatter, l'esprit des femmes françaises, les salons, la relevaient de ses défaites diplomatiques et militaires. Le grand Frédéric s'inquiétait de ce qu'on disait de lui au Marais,

les Anglais se mêlaient à nos assemblées pour en prendre le ton, et Catherine recherchait parmi nous une popularité que, comme femme, je suis très-loin de lui accorder. Napoléon Ier craignait les salons du faubourg Saint-Germain et exilait Mme de Staël, dont la conversation était plus brillante encore que la plume.

Les salons de Paris sont une de nos gloires nationales ; autant peut-être que notre littérature, ils ont contribué à notre honneur et à notre prestige ; et les salons de Mme Dudeffant, de Mme Geoffrin ont rendu des arrêts devant lesquels toutes les têtes couronnées s'inclinaient. Ces assemblées brillantes, où régnait l'esprit des femmes, où tous les hommes de génie venaient recevoir le diplôme de leur célébrité, où le talent et la noblesse se coudoyaient, ont un peu disparu ; mais leurs traditions sont encore vivantes, et pas bien loin de nous sont les brillantes réunions de Mme de Récamier et les soirées charmantes de Ch. Nodier. Là se pressaient la glorieuse pléiade des grands artistes, V. Hugo, A. Scheffer, A. Dumas, les frères Johannot, David d'Angers, et tant d'autres qui devaient renouveler les conditions de la peinture, de la sculpture et de la presse. Que de bonnes heures j'ai passées dans ce milieu charmant à côté de Marie, la fille spirituelle et bien-aimée de l'auteur de *Trilby* et du *Roi de Bohême !*

Je ne connais plus de salon qui ait l'éclat de ceux-là, mais nous en avons conservé le souvenir et le parfum, malgré l'importation détestable des clubs anglais, qui chez nous ont pris droit de cité. Pour mon compte, je ne les considère que comme des maisons de jeu déguisées, où l'on joue de l'or au lieu de jouer des gros sous, et où l'on abdique notre supériorité nationale, l'élégance des mœurs françaises.

Quoi qu'il en soit de cette fâcheuse anglomanie, il reste encore des maisons où l'on reçoit, un monde qui, fidèle à notre passé, se plaît dans le commerce civilisateur des femmes, et qui sait rechercher des plaisirs plus sains et meilleurs. Pour se présenter dans ces maisons-là, comment faut-il s'habiller? A quelle heure faut-il se présenter? Sur quoi faut-il porter la conversation? Et combien de temps doivent durer les visites?

Ce sont là autant de petits problèmes fort embarrassants, si l'on ne connaît pas les usages. Ceci me rappelle une histoire, vous me permettrez de la conter.

Le baron d'Holbach avait présenté à Mme Geoffrin un Anglais de distinction, le général Clerk, qui se moquait de l'étiquette comme le maréchal de Gassion des jolies femmes. Il arrive avec son présentateur; la spirituelle maîtresse de maison l'accueille à merveille. Au bout de quelques minutes, le baron se

lève, s'en va, et, contrairement à toutes les convenances, l'Anglais ne le suit pas. Voilà Mme Geoffrin fort étonnée, mais elle essaye de relever la causerie du tête-à-tête.

— Allez-vous beaucoup au spectacle?

— Très-rarement, madame.

— A la cour, chez les princes?

— On ne saurait moins.

— A quoi passez-vous votre temps?

— Mais quand je me trouve bien dans une maison, j'y cause et j'y reste.

A cette réponse, Mme Geoffrin pâlit sous son fard. Quelques instants après, arrive d'Alembert, elle parvient à lui persuader qu'il a mauvaise mine, et prie M. Clerk de reconduire le savant. L'Anglais de témoigner combien il est flatté de cette mission. Mme Geoffrin respire, elle croit qu'elle va être délivrée de son visiteur obstiné, lorsque celui-ci, sans se déranger de son fauteuil, dit au secrétaire de l'Académie :

— Monsieur d'Alembert, disposez tant que vous voudrez de ma voiture, qui est à la porte... pourvu qu'elle vienne me chercher ce soir...

Ce fut un coup de foudre pour Mme Geoffrin ; l'Anglais demeura ferme jusqu'au soir ; à partir de cette unique visite, il fut consigné et jamais elle ne voulut le recevoir.

Que manquait-il au général Clerk, qui était, au fond, un homme très-distingué ? Peu de chose : savoir que l'on ne va pas, en première visite surtout, s'établir chez une femme pendant plusieurs heures.

Beaucoup de jeunes gens par timidité, quand ils sont timides, ce qui est très-rare aujourd'hui, restent ainsi, avec grand malaise, cloués sur leurs siéges, ils ne savent pas sortir ; c'est à la maîtresse de la maison à les délivrer de cette torture. Mais je ne dois pas parler de la fin avant d'avoir abordé le commencement.

A Paris, on se visite de trois à cinq heures et demie du soir, et il en sera ainsi tant qu'on dînera communément à six. Ce repas venant, par l'usage, par la nécessité des affaires, ou pour d'autres causes, ainsi qu'il semble déjà devoir le faire, à être reculé, l'heure des visites s'étendra.

En province, jusqu'à présent, elles ont généralement lieu de deux à quatre ; elles sont ainsi, du reste, subordonnées aux heures du repas.

On ne viendra ni plus tôt ni plus tard ; et, si la personne que l'on veut visiter a un jour de réception, on se présentera chez elle seulement ce jour-là. Agir autrement serait dire que l'on ne désire point la rencontrer ; les amis intimes ont seuls le droit de déroger à cette règle, ils viennent quand il leur plaît, ayant toujours soin, cependant, de choisir les mo-

ments où ils savent que leur présence ne sera point incommode. Si votre ami donne un dîner, évitez d'aller chez lui trop tard : vous le gêneriez probablement, ou auriez l'air de vouloir vous faire inviter. Les libertés de l'amitié ne vont pas jusqu'à l'indiscrétion.

Les visites d'affaires ont d'autres conditions ; on se rend chez son banquier avant ou après l'heure de la Bourse ; chez son avocat ou son avoué, avant ou après l'heure des audiences ; au cabinet de son notaire, quand on sait qu'il reçoit.

Les audiences se donnent généralement dans la matinée ; pour celles-ci, je n'ai qu'une recommandation à faire, c'est l'exactitude. Vous arriverez toujours au moins un quart d'heure avant l'assignation ; vous remettrez à l'antichambre votre lettre d'audience, vous passerez à votre tour, et je vous souhaite de la patience. Si l'on vous fait attendre, ne témoignez pas une impatience probablement inutile, occupez votre esprit de l'affaire qui vous amène, et faites votre thème de manière à prendre le moins de temps possible à la personne à qui vous allez parler ; elle vous en saura gré et vous gagnerez dans sa bienveillance et son estime.

A quelque heure que soit l'audience d'un ministre, d'un préfet, d'un magistrat, ou de toute autre personnage, on ira en frac. Comme il est assez étrange

de sortir ainsi vêtu de si bonne heure, on passe pardessus son habit un vêtement que l'on quitte dans la salle d'attente, et que l'on reprend en sortant. En vous présentant dans l'antichambre, ne soyez ni humble ni hautain ; j'ai eu un ami qui avait un si grand air, que jamais ni valet ni huissier ne lui demandait sa lettre d'introduction. Si dans le salon d'attente vous rencontrez une personne de votre connaissance, abordez-la discrètement, et parlez-lui à voix basse. Il y a toujours des figures que l'on est sûr d'y rencontrer. Quelqu'un en position d'être cru me disait qu'après maintes révolutions c'étaient toujours les mêmes.

Il est des ministres, voire même de moindres fonctionnaires, qui reçoivent debout; vous resterez comme eux, et, en tous cas, vous ne prendrez un siége que s'ils vous y invitent. Cependant une femme s'assoit toujours ; en général les prêtres jouissent de la même faveur. Après les saluts, vous attendrez que l'on vous adresse la parole ; vous tâcherez que vos réponses et vos explications soient nettes, courtes, respectueuses, et vous donnerez au personnage la qualification que son titre exige ; mais évitez de le répéter à chaque phrase, ce serait d'une obséquiosité ridicule.

Il faut des circonstances bien graves pour qu'une jeune femme se rende seule à une audience ; elle se fera accompagner par une personne connue, un pa-

rent, un vieillard, un ami, ou une amie. Elle aura une toilette simple, très-soignée, mais non voyante ; il est probable qu'elle attendra peu ou pas dans le salon d'attente, étant d'usage que les dames passent les premières.

Revenons à nos visites ordinaires. Il ne suffit pas de connaître les heures auxquelles on les fait, il faut encore savoir comment on s'y comporte. J'ai connu des hommes très-braves qui éprouvaient une sorte de terreur en entrant dans un salon ; ce sentiment provient en général d'un manque d'éducation première, ou d'une vie trop retirée. Cette appréhension, exagérée sans doute et dont on peut sourire, n'est point cependant sans quelque fondement. Il existe malheureusement des salons où la critique, la moquerie, l'esprit de dénigrement tiennent assises. J'en connais, je le confesse tout bas ; aussi, quoique mon âge me donne tous les droits possibles de tenir tête à la médisance, j'avoue que je n'y mets les pieds que contrainte et forcée, mais sans nulle faiblesse, résolue à défendre les absents qu'on attaque. J'y romps pour eux de belles et bonnes lances et me refuse à me prêter à de méchants commérages, qui feraient battre des montagnes. J'engage toutes les femmes à m'imiter et avoir les vigoureuses réponses d'Alceste.

Si ces salons sont ainsi, c'est toujours la faute des

maîtresses de maison, elles ne possèdent pas les qualités de l'emploi. Tout l'esprit qu'elles peuvent avoir ne supplée point à l'amabilité, au tact qui leur manquent. Une femme auteur, Mme S. G., mère d'une fille plus célèbre qu'elle, avait une verve étincelante; néanmoins son salon était le théâtre de véritables combats et un antre à calomnies. Elle a laissé une mémoire détestée, et aucun ami ne l'a pleurée. La belle duchesse d'A., au contraire, enlevée si jeune, a vu sur sa tombe couler les larmes de toute la brillante société qu'elle avait formée. Quand devant elle un nouveau venu — les anciens avaient pris le pli de la maison — attaquait quelqu'un, elle s'efforçait de détourner la conversation, et si elle n'y parvenait pas: « Je vous en prie, monsieur, ne continuez pas, disait-elle avec une tristesse réelle; la médisance me fait mal. » Aussi, autour d'elle, quel commerce riant et facile! Comme l'esprit et le cœur se trouvaient rassurés et épanouis! quelle vraie gaieté! quelle conversation aimable et polie!

Une maîtresse de maison doit être d'une humeur bienveillante et égale, avoir l'imagination ouverte à toutes les choses de la curiosité; une teinte de solide littérature est excellente pour elle, mais bien moins nécessaire que la justesse de l'esprit et le tact. Pour chacun, elle doit trouver un mot aimable, et c'est assurément de son adresse que dépend le terrain sur

lequel se meut la conversation ; elle la varie à chaque nouvel arrivant, elle la contient, la ramène, sans la laisser jamais dégénérer en discussion passionnée. Elle est encourageante pour la jeunesse, respectueuse pour les vieillards ; elle fait les honneurs de chez elle sans bruit, tout y est bien préparé d'avance et à sa place ; en hiver, la pièce où elle reçoit sera suffisamment chauffée, en été, rafraîchie, autant que faire se peut, et toujours sans parfums, de peur d'incommoder ceux qui les craignent. Si elle aime les bêtes, goût fort permis, elle les éloignera, de peur qu'elles ne finissent par remplir le rôle important et ridicule que jouait le chat de la comtesse de Maurepas, ou le carlin de Mlle Choin. Elle saura si bien écouter, enfin, qu'elle donnera de l'esprit à ceux mêmes qui n'en ont pas; ils sortiront contents d'eux, estimant n'avoir jamais mieux dit. Tout en semblant recevoir son monde sur le pied d'une égalité parfaite, elle aura des nuances infinies de distinction et de politesse, sans interrompre la causerie, qui courra comme le furet du bois joli.

Il est des maîtresses de maison qui prennent le dé de la conversation, je ne les approuve pas ; c'est un rôle trop délicat et qui exige une supériorité acquise et reconnue ; celles-là se préparent à une réception comme un orateur à monter à la tribune. Ainsi réglée d'avance, la causerie devient une confé-

rence, tourne au monologue, perd tout laisser-aller, et on n'y voit point de ces éclairs imprévus et soudains qui brillent comme l'étincelle jaillissant de deux aciers qui se choquent.

Les soins matériels ne seront point négligés par une maîtresse de maison, les fauteuils bien disposés, les tabourets sous les pieds, et si le feu a besoin d'être ranimé, les flambeaux allumés, elle a ordonné d'avance les choses de manière à ce que le service se fasse sans bruit et avec le moins de dérangement possible. Elle ne doit point quitter le siége qu'elle occupe pour l'offrir à un visiteur, à moins qu'elle ne veuille lui témoigner un respect tout particulier. Cette offre, du reste, est presque toujours refusée, et doit l'être. La maîtresse de maison ne reconduit personne au-delà de son salon, elle se contente de se lever et de quelques mots de remercîments et d'adieu. Si la réunion est nombreuse, dans nos étroits salons l'arrangement des siéges n'est point toujours facile; on les dispose généralement en un demi-cercle où sont ménagées une ou deux ouvertures, de façon qu'un visiteur, en sortant, ne dérange point tous les autres. Je recommande aux dames, pour éviter les accidents, de serrer leurs immenses jupes autour de leurs pieds, qui doivent rester couverts.

Evitez d'entrer dans un salon d'une façon bruyante, pénétrez le plus adroitement possible dans le cercle,

et présentez vos hommages à la personne que vous venez visiter; puis, par un salut circulaire, vous rendez vos devoirs à l'assemblée, ensuite vous vous assoirez sur le siége vacant sans souffrir que l'on se dérange pour vous; n'allez pas surtout, restant debout au centre du cercle, vous accouder sur la cheminée, en tournant le dos au feu. Les personnes qui ont cette mauvaise habitude, je les engage fortement à y renoncer; elle n'est acceptable que dans l'intimité, et encore tout au plus, surtout s'il y a des femmes qui doivent avoir leur part de la chaleur du foyer.

Vous devez, en vous asseyant adresser quelques mots à vos voisins ou voisines de droite et de gauche; mais vous ne parlerez pas à voix basse; vous écouterez la conversation générale et vous la prendrez au point où elle est parvenue, vous rendant, aussi bien compte que possible, de ce qui a pu être dit avant votre arrivée, afin d'éviter les redites. Ayez une parole claire, point d'animation, de l'esprit, si vous pouvez, pas de lourdeur surtout, le génie français ne le souffre pas. Ne soyez point monotone, afin que l'on ne vous applique pas le mot de Mme Dudeffant : « Cet homme a l'air de s'ennuyer à mort de ce qu'il dit. » Ne parlez pas étourdiment; s'il se trouve dans le salon une seule personne qui ne vous soit pas connue, ne sortez pas des généralités, de peur de commettre quelque maladresse involontaire.

Je n'ai parlé jusqu'à présent que des visites dans les salons, où beaucoup de monde se rencontre à la fois; mais le plus souvent la personne que l'on va voir se trouve seule ou avec un ou deux visiteurs comme vous; alors tout est singulièrement simplifié, quoique vous deviez montrer la même politesse et le même tact. Quand la maîtresse de maison est seule, vous pouvez prolonger un peu votre visite, mais une demi-heure est une limite que vous devez rarement franchir. Si une personne entre, ne partez point immédiatement, ce serait peu aimable pour elle.

En entrant vous avez eu soin de laisser à l'antichambre votre pardessus, votre parapluie, mais vous avez conservé votre chapeau, les dames peuvent y mettre certains de leurs vêtements; elles conservent leur ombrelle.

Il est des visites de rigueur. Au jour de l'an on en doit à toute sa famille, et aux maisons avec lesquelles on désire garder des relations. La veille, on va chez ses grands-pères et grand'mères avec ses enfants; le jour même, chez ses père et mère, oncles et tantes, ainsi que chez ses supérieurs. Dans la semaine, on visite le reste de sa famille; dans la quinzaine, ses connaissances les plus intimes; dans le mois, tout le monde. Ces visites-là doivent être très-courtes, de quelques minutes seulement.

Il en est de même des visites de condoléance. Dans

ce cas, il est de bon goût pour les femmes d'adopter des vêtements noirs, et, naturellement, tout autre doit être leur toilette, si elles font des visites à propos de fête, de baptême ou de mariage.

Parmi les visites obligatoires, je n'ai pas cité celles que vous devez faire dans une ville où vous venez vous fixer. Ces visites-là, ou plutôt leur choix, est chose assez délicate, puisqu'elles indiquent et déterminent le milieu social dans lequel, par votre éducation, votre fortune, votre rang, vous vous croyez le droit de vous présenter. N'ayez point de trop hautes prétentions, si vous ne voulez pas vous exposer à de trop froides réceptions. Je crois que ces divisions tendent un peu à disparaître; mais, jadis, dans les grandes villes de province, il y avait trois sociétés très-distinctes : la noblesse et le haut clergé, la magistrature, le commerce. Chacune de ces divisions avait son monde et son salon; alors, d'après son propre rang, il était facile de savoir à quelles portes on pouvait légitimement frapper. Aujourd'hui, ces distinctions se sont un peu effacées; mais, ne vous y trompez pas, dans le fin fond, elles subsistent encore; conduisez-vous en conséquence.

Si vous venez dans une ville en qualité de fonctionnaire public, votre conduite est toute tracée : vous visiterez, dès les premiers jours de votre arrivée, vos supérieurs, vos collègues et leur famille sans exclu-

sion ; plus tard seulement vous ferez un choix, s'il y a lieu. Ces premières visites, ne l'oubliez pas, sont toujours des visites habillées. Fort ennuyeuses, elles exigent beaucoup de tact : soyez tout oreilles, vous entrez dans un monde inconnu, parlez peu, restez dans les compliments et les généralités ; c'est le seul moyen d'éviter quelques malheureuses maladresses.

Une femme, quel que soit son âge, ne va point visiter un homme seul, à moins qu'il ne soit son très-proche parent. Quelques circonstances impérieuses peuvent faire déroger à cette règle, mais elles sont très-rares. Une jeune personne ne reçoit jamais que ses amies.

A Paris, les hommes visitent peu, d'autres occupations les retiennent; les femmes sont presque exclusivement chargées de ces politesses, qui deviennent quelquefois très-exigeantes et très-fatigantes, car l'envoi d'une carte ne saurait les suppléer en maintes circonstances. Aussi j'engage mes amies à borner leurs relations, si elles ne veulent pas que leur intérieur et les soins qu'il exige n'éprouvent de dangereuses souffrances. Les devoirs du monde ne doivent jamais faire oublier qu'il en est d'autres plus sacrés à remplir. Mme Benoiton n'est jamais au logis, aussi Dieu sait comment il va !

Il est des personnes qui, en venant loger dans une maison, envoient leurs cartes aux locataires

qui l'habitent. C'est assurément très-poli, mais je ne me suis jamais assujettie à cet usage, il peut servir de point de départ à des relations dont vous pourriez avoir plus tard grandement à vous repentir. La société parisienne est trop mêlée pour qu'on se livre au hasard. Parce que vous habitez sous le même toit que moi, ce n'est point une raison pour que ma porte vous soit ouverte.

C'est ici le lieu de placer une anecdote qui, en expliquant les motifs de mes réserves, se relie à mon sujet.

Une veuve, que je compte au nombre de mes amies, reçut un jour une carte de visite portant deux noms inconnus; c'étaient ceux d'un monsieur et d'une dame qui venaient s'établir dans la maison qu'elle habitait. Mme G. répondit à cette politesse par une politesse semblable; elle pensait que les choses en resteraient là. Elle se trompait. Deux ou trois fois les nouveaux locataires descendirent chez elle sans la rencontrer; et sans savoir pourquoi cette démarche l'ennuyait, elle se décida à leur rendre visite. Elle trouva un homme et une femme parfaitement élevés au milieu d'un ameublement qui annonçait autant de fortune que d'élégance.

Des relations s'établirent, on se visita, et plus Mme G. voyait ses aimables voisins, plus elle les prenait en goût et les tenait en estime. La dame lui dit

un jour avoir une bague à acheter et elle pria Mme G. de bien vouloir l'accompagner chez son bijoutier, afin de la guider dans son acquisition. Mon amie y consentit. Longs pourparlers, longue séance chez le joaillier, le mari survient; nouvel examen de tous les baguiers. Bref, se laissant tenter, ils achetèrent un jonc de cinq à six cents francs, plus une rivière de douze mille francs, le tout fut payé comptant en billets de banque. Le soir de ce même jour, les connaissances de Mme G. vinrent lui apprendre qu'un de leurs proches parents mortellement malade les appelait près de lui. Ils allaient donc prendre le chemin de fer d'Orléans. Mon amie les plaignait de tout son bon cœur. Au moment où il la quittait, le ménage lui fit part d'un léger embarras.

— Nous n'avons que des billets de banque, dit le mari.

— Voulez-vous un peu d'or?

— Je vous serais bien reconnaissant.

Ouvrant aussitôt son secrétaire, Mme G. en sortit cinquante pièces de vingt francs et reçut un billet de mille francs tout neuf.

Ils partirent; le lendemain, la police faisait une descente dans leur appartement et Mme G. était interrogée. Elle apprit alors qu'elle avait été la complice involontaire et la victime d'une bande de faussaires qui avaient échangé leur coupable papier contre

deux ou trois cent mille francs de pierres précieuses. Comme elle était d'une délicatesse parfaite, elle remboursa son bijoutier ; outre bien des ennuis de toute sorte, interrogatoires, etc., Mme G. paya donc assez cher son imprévoyante facilité.

N'ouvrez donc votre porte qu'à bon escient ; ayez ce que j'estime beaucoup dans la société anglaise, le respect de la maison : c'est une des vertus qui gardent les mœurs. Ne vous jetez à la tête de personne, mais ne souffrez pas que personne s'impose à vous. Ne faites jamais de votre salon un rendez-vous banal : la prudence, la dignité et le bon goût vous le défendent.

DES CARTES DE VISITE

La confection d'une carte de visite n'est point indifférente ; elle ne doit être ni trop grande ni trop petite, un peu moindre pour les femmes que pour les hommes, sur beau carton, très-simple, sans recherche bizarre des caractères et sans dorure. On aura soin de les tenir dans un état de conservation parfait, une carte souillée ou fanée n'est pas présentable.

Devant son nom un homme ne mettra jamais le mot *monsieur*, une dame toujours le mot de *màdame* en abréviation, avec le prénom de son mari si elle a des homonymes. Un homme et une femme feront inscrire leurs titres de noblesse, mais celle de l'homme portera seule au bas l'adresse. Si l'homme exerce une profession, il l'indiquera ; ce serait ridicule à une femme de mettre à la suite de son nom la profession de son mari.

Un ménage a une carte où les deux noms sont accouplés, celui du chef de la maison en tête. S'ils

ont une grande fille, son nom pourra y être joint avec l'abréviation de mademoiselle. Le nom du fils n'y figurera jamais; de bonne heure il aura sa carte. Dans ses visites, l'homme laisse autant de cartes qu'il y a de personnes de l'un et de l'autre sexe à la maison où il se présente ; cependant, à la rigueur, deux peuvent suffire, à moins qu'il n'y ait un grand-père et une grand'mère. La visiteuse ne remet des cartes que pour les femmes.

Si on est à la veille de faire une absence, on écrira sur la carte que l'on dépose les lettres P. P. C., elles veulent dire *pour prendre congé*. Au retour de la campagne on envoie des cartes.

Quand les personnes chez qui vous vous présentez sont absentes, vous faites à votre carte un pli de façon à ce que votre nom soit presque recouvert ; pour les visites de condoléance la brisure a lieu dans l'autre sens. Si l'on veut envoyer une carte, elle sera toujours sous enveloppe ; mais lorsqu'on habite la même ville que lui, on ne se permettra jamais cette liberté avec son supérieur. Au jour de l'an, chez les grands personnages, on ne dépose pas sa carte, on va s'inscrire sur des listes déposées à cet effet dans la loge du concierge ou à l'antichambre.

Si on accepte une invitation à dîner, on doit immédiatement porter ou envoyer une carte, on répondra de même pour une invitation de bal ou de

soirée, comme nous l'avons dit ou le dirons plus tard.

Une femme n'en adresse jamais à un célibataire.

Si vous êtes en deuil, vos cartes doivent être entourées d'une large bande noire.

Voilà, en le considérant au point de vue général, tout ce que j'ai à dire des cartes ; quant à leur usage, nous en parlerons lorsqu'il sera besoin, mais nous devons ajouter que l'habitude d'en envoyer au jour de l'an semble tendre à se restreindre.

A propos de cartes, je vous engage à avoir un livre où vous rangerez par lettre alphabétique le nom de vos amis, de vos connaissances et même de vos fournisseurs, avec leurs adresses, que vous modifierez à mesure qu'ils en changent. Ce petit livre vous sera de la plus grande utilité, il est même indispensable.

DE LA TABLE ET DES DINERS

Les maîtresses de maison voudront bien me pardonner de m'étendre un peu sur un sujet qui, dans leurs attributions, joue un rôle presque capital. Ce n'est point une mince affaire que d'avoir des convives, de leur plaire, de les amuser, en les réunissant autour de votre table. Il y a toute sorte de dîners, depuis le modeste pot-au-feu jusqu'aux grandes fêtes de la gourmandise ; et les plus agréables ne sont point toujours les plus somptueux.

Un des maîtres de l'art qui a eu tant d'illustres professeurs, un esprit délicat, Brillat-Savarin, disait que le nombre des invités ne devait être « ni moindre que celui des Grâces ni plus élevé que celui des Muses ». Pour moi, tout en approuvant en principe le spirituel épicurien, je me contenterai de vous engager à choisir vos convives de telle sorte qu'ils se conviennent et se plaisent, qu'une conversation générale, agréable à tous, puisse circuler autour des verres ; sans ce soin assez délicat, et pas toujours

facile, il y a beaucoup à parier que votre repas, si excellent qu'il soit, manquera d'entrain et de gaieté. Pour éviter un fâcheux, un trouble-fête, si les convenances ne vous l'imposent pas d'une façon absolue, faites tout ce que votre diplomatie vous conseillera. Il est des gens dont la seule présence fait tourner à l'aigre les meilleurs vins et les meilleures sauces.

Votre liste arrêtée, vous lancerez vos invitations, elles doivent être expédiées au moins huit jours à l'avance. Passé ce délai, si vous éprouviez un refus, et qu'une place vient à demeurer vacante, vous ne pouvez prier de l'occuper qu'un ami intime qui ne se blessera pas de ce rôle de remplaçant. Les supérieurs doivent être priés par une demande faite en personne. Vous veillerez à ce que votre repas soit servi un quart d'heure, au plus tard, après l'heure portée sur votre invitation ; c'est ce qu'on appelle *le quart d'heure de grâce*. Passé ce délai, vous ne devez rien au retardataire ; l'excès de politesse que vous lui témoigneriez ne serait rien moins qu'une impolitesse pour vos autres convives. Aussi bien, comme le disait M. de Montron, «dîner n'empêche pas d'attendre», et je ne vois pas pourquoi vous différeriez, au risque de donner à vos convives des mets calcinés ou desséchés. Passez outre résolûment.

Maintenant entrons, s'il vous plaît, dans votre salle

à manger, dans votre office, voire même dans votre cuisine, et examinons vos préparatifs.

Votre table est bien dressée, la nappe et le napperon sont d'une blancheur irréprochable, vous n'avez pas laissé tortiller d'une façon prétentieuse les serviettes de vos convives, vos cristaux brillent, votre argenterie a été passée à la peau. Suivant une mode qui date déjà de quelques années, entre la nappe et le bois de la table s'étend un épais tapis, qui assourdit le bruit des verres et des couteaux lorsqu'on les pose. C'est très-bien.

Sous les pieds des convives un tapis, des boules d'eau chaude, des tabourets pour les dames qui ne craignent point le froid : c'est à merveille. La pièce a été chauffée d'avance, vous avez laissé tomber le feu, comptant sur les lampes et les candélabres pour maintenir la température. Votre éclairage sera brillant, rien n'égaye davantage un festin, il faut que la lumière rie sur les porcelaines et les métaux. Votre buffet est chargé d'assiettes, de couteaux et d'argenterie pour le service, et les corbeilles qui font surtout ont été remplies de fleurs charmantes. Je les aime mieux ainsi que comme les employaient les Romains. Des roses effeuillées dans des coupes de Falerne devaient donner à ce vin un goût duquel le mien se défie. Vous avez choisi des fleurs presque sans parfum ; c'est d'une sage prudence, car sous la

chaleur des bougies et des mets il se développerait, et finirait peut-être par incommoder vos convives. Mais comment avez-vous disposé ceux-ci? Auront-ils, comme on dit, leurs coudées franches? Vous avez calculé votre espace de manière à ce que chacun d'eux ait une place de 60 à 70 centimètres, c'est suffisant; plus écartés, chacun d'eux aurait l'air d'être isolé, et quoique je sache bien que l'idée vous semblera étrange, croyez-moi pourtant, la conversation en souffrirait. A droite de l'assiette, la cuiller et le couteau; à gauche, la fourchette; devant, les verres alignés pour les divers vins. Vous savez que le vin du Rhin se boit toujours dans des verres de Bohême en couleur — et je vois avec plaisir que pour vos cristaux vous n'avez pas choisi de ces verres opaques qui ternissent les rubis du bourgogne et l'or du sauterne. Vos salières, vos carafes, vos hors-d'œuvre sont à leur place et votre table n'est point encombrée. Je vous conseille de faire enlever l'eau qui entretient la fraîcheur de vos radis, sinon vous pouvez être à peu près certaine de voir votre nappe trempée dès le début du repas. Devant votre mari, qui doit servir et découper, ou qui est censé devoir le faire, on a disposé un grand couteau, une grande fourchette, une truelle, des cuillers, rien ne manque, car je ne doute pas que vous ne vous soyez arrangée pour avoir des assiettes doucement chauf-

fées, afin que les mets ne se refroidissent pas trop vite et que les graisses ne se figent point. Vous avez multiplié les carafons de vin ordinaire, un pour trois personnes, recommandez à vos domestiques de les remplacer *avant* qu'ils soient vides.

Je ne vois pas les siéges élevés de vos petits enfants. Que c'est raisonnable! Savez-vous ce que contait M. R***, de spirituelle et triste mémoire? «Quand on me donne un enfant pour voisin de table, disait-il, au second plat il tombe le nez dans son assiette, il faut l'emporter, il est gris.» Vos chers petits anges viendront au dessert, alors ils recevront force sucreries, riant accueil, et je serais bien surprise si on ne serrait les rangs pour leur faire une petite place. Vous aurez à les défendre contre les largesses trop abondantes de vos convives un peu surexcités, et généreux comme on l'est après boire.

Vous êtes toute jeunette encore, quoique mère, je vous ai tenue dans mes bras lorsque vous n'étiez pas plus haute que cette bouteille à long col; voulez-vous me permettre de faire quelques recommandations à votre domestique, qui vous obéit certainement en se tenant si propre, mais qui me paraît un peu empêtré avec les gants de coton blanc imposés par l'usage.

« François, venez ici; ne passez pas votre main dans vos cheveux, je n'ai pas besoin de vous dire pourquoi. Écoutez-moi. Rien ne vous manque, ma-

dame a tout disposé pour que le service se fasse bien correctement; le reste dépend, en grande partie, de vous.

« En annonçant que « madame est servie » — n'allez pas vous tromper : c'est bien « madame » et non « monsieur » qu'il faut dire — vous ouvrirez les deux battants de la porte qui communique du salon à la salle à manger; faites-le, si cela vous plaît, avec un peu de fracas, mais que, à partir de ce moment, on ne vous entende plus, ayez des pas de velours. Votre annonce faite, vous vous retirerez prestement, et, la serviette sur le bras, vous vous placerez gravement dans un coin de la salle jusqu'à ce que tout le monde soit assis, ce qui se fera sur un signe de votre maîtresse. Vous n'aurez pas à vous occuper du potage, car tous les convives le trouveront devant eux servi dans leur assiette. Au repos, votre place est derrière votre maîtresse, les yeux fixés sur votre maître; vous devez lui obéir au regard et au geste, aller vite et ne pas courir, les totons tournent et ne font pas de besogne.

« Quand un convive aura fini son potage, vous lui enlèverez son assiette, dans laquelle il aura laissé sa cuiller; j'espère, François, que, comme un domestique mal appris, vous ne prendrez pas l'assiette d'un autre convive et que vous ne l'empilerez pas sur la première. On sert ainsi dans les cabarets, me suis-je

laissé dire, mais jamais dans les bonnes maisons; vous passerez, une à une, séparément, sé... pa... rément, chaque assiette sur cette table préparée à cet effet. Votre aide les fera promptement disparaître; s'il fait du bruit, vous lui lancerez un regard terrible.

« Vous entendrez peut-être des choses plaisantes dont vous ririez volontiers; n'ayez garde! Vous devez être comme la statue du Commandeur. Vous ne savez pas ce que c'est que cette statue-là? Non; peu importe, cette ignorance n'est pas péché. Je voulais dire que vous devez garder un visage impassible; c'est d'absolue rigueur. Si votre maître, par hasard, vous appelle, ne lui répondez pas naïvement « Oui, monsieur! » Allez près de lui, et prenez ses ordres, qu'en homme bien élevé, il vous donnera certainement à voix basse.

« Mais reprenons l'ordre du service: après le potage vous passez derrière chaque convive, votre serviette sur le bras gauche et une bouteille à la main, et vous murmurez à son oreille « madère! », sur un signe il vous répondra, et vous remplirez lentement le verre préparé. Vous vous arrêterez dès qu'il vous dira « assez » ou « merci ». Ce convive, toutes les fois que vous remplirez cette partie de votre office, n'aura garde de se pencher à droite et à gauche; il sait qu'il pourrait vous faire faire un malheur, comme on dit. Sur un mouvement ou un mot négatif, vous

passez, sans insister, malheureux ! et vous continuez votre ronde.

« Vous agirez ainsi pour tous les grands vins que votre maître vous ordonnera d'offrir, et vous aurez soin de ne pas agiter les bouteilles, de verser lentement, et quand il n'en restera plus qu'un verre ou deux dans la bouteille, suivant que le précieux liquide dépose ou ne dépose pas, vous en prendrez un autre. L'ordre dans lequel doivent être servis les liquides vous sera indiqué par votre maître. Ainsi que le madère, le xérès est servi avec les entrées, puis viennent les sauternes, les vins de Bordeaux, les bourgognes de première marque. Au dessert, le vin de Champagne frappé ou non, le tokay et les vins sucrés.

« Voilà ce chapitre terminé, passons à un autre, ou plutôt continuons l'ancien. Après chaque plat, vous enlevez l'assiette qui a servi ; le convive y a laissé sa fourchette et son couteau, la fourchette renversée et le couteau en croix, afin d'éviter que vous ne le laissiez tomber ; vous en ferez autant en lui offrant une assiette chargée d'un couteau et d'une fourchette propres. Si un convive vous demande à voix basse un condiment ou un hors-d'œuvre placé hors de la portée de sa main, vous vous hâterez de le servir, vous lui présenterez moutarde, salière ou poivrière sur une assiette, et ensuite vous les replacerez où

elles étaient, afin que le désordre ne se mette pas sur la table. Votre savoir-vivre se montrera dans l'attention spéciale que vous aurez à ce que rien ne manque aux dames ; en les servant, il faut avoir soin de ne pas frôler leur chevelure, et de ne point marcher sur leur robe.

« Votre maître découpe ; vous prendrez de la main droite l'assiette servie et vous la porterez à la personne qu'il vous a désignée ; de la main gauche, vous lui enlèverez son assiette vide, et vous la remplacerez par la pleine. En revenant à votre maître, vous passerez votre serviette sur la première, et vous l'échangerez contre celle qu'il vous tendra. Un convive ne doit pas rester une seconde sans avoir devant lui une assiette ou vide ou remplie.

« S'il vous arrive un accident, soyez peiné, humilié, mais ne vous effarez pas ; tout serait perdu.

« Allez, mons François, voilà le gros de votre charge : que votre activité et votre bon sens fassent le reste !... »

S'il se rendait coupable, mignonne, de quelque maladresse, ne le punissez que d'un regard. Malgré tout l'esprit qu'il avait, on aimait peu dîner chez Voltaire, parce qu'il avait la manie de gronder sans cesse les gens de service. Dans le cas où l'on vous briserait quelque chose, même cet adorable plateau de vieux sèvres, ne bronchez pas ; par un mot poli,

arrêtez le maladroit et malheureux convive qui s'excuse, ne souffrez pas que la conversation se détourne et verse dans les doléances. Vos invités et vos invitées doivent prendre exemple sur vous, si quelque tache vient à tomber sur leurs vêtements.

Les places à table sont réglées d'avance ; chaque convive doit trouver son nom sur sa serviette. Le maître et la maîtresse de maison sont au centre, en face l'un de l'autre, ayant à leur droite et à leur gauche les personnes à qui ils veulent rendre plus d'honneur : les dames près du mari, les hommes près de la femme. C'est celui qui doit s'asseoir à sa droite qui donne à la maîtresse de maison le bras pour passer du salon à la salle à manger. Le chef de la maison a eu soin de le prévenir d'avance, ou la dame l'appelle au moment où le domestique annonce qu'elle est servie. En quittant la table, la maîtresse de maison donnera le bras à celui qui l'y a conduite ; mais, alors, elle passera la dernière, laissant l'honneur à la dame que son mari accompagne. Si un prêtre ou un pasteur se trouve parmi ses invités, une place d'honneur lui revient de droit. La marquise de Créquy faisait placer à côté d'elle le petit vicaire de son village de Gatines en Gâtinais, et les ducs, les pairs, les cordons bleus, n'y trouvaient point à redire en un temps où les démarcations de la hiérarchie étaient si scrupuleusement observées. Dans

l'arrangement de vos convives, tenez grand compte de l'âge, et placez-les d'après leurs affinités. Je ne veux point aller trop loin sur ce sujet, et dire jusqu'où s'étend la complaisance de la société. Il n'est pas d'usage de placer une femme à côté de son mari, mais un fils peut se mettre à côté de sa mère, une fille à côté de son père; je crois mieux de l'éviter pourtant.

Il existe une manière de servir un dîner tout autre que celle que je viens de décrire : sur la table se placent le dessert, fleurs, fruits, bonbons, sucreries; au milieu, le surtout avec une corbeille fleurie. Si le maître découpe et sert, les viandes et poissons passent, successivement et un à un, devant lui ; quant aux légumes, ils sont directement offerts par les domestiques. Il en est de même du tout, si on a un écuyer tranchant, *vulgò* un domestique qui tranche. Les serviteurs passent avec les assiettes chargées, disant à chaque convive le nom du plat qu'ils lui offrent ; c'est à lui d'accepter ou de refuser.

Dans ce mode de service est-il bien de déposer entre les convives quelques cartes du menu ? Cela se fait, et les gourmets l'approuvent. On raconte qu'un épicurien, dont l'estomac n'était pas assez complaisant, ayant accepté avec trop de plaisir des mets ordinaires qu'on lui offrit d'abord, et se sentant incapable de faire honneur à la chair délicate qui

vint ensuite, se leva de table et s'en alla désespéré en criant à la trahison. Le pauvre homme !

Autre variété du service : aux bas bouts de la table le dessert ; en avant, de chaque côté, des réchauds ronds supportant des plats couverts ; au milieu, un réchaud oblong destiné au poisson d'abord, ensuite au rôti. Les domestiques enlèvent les plats, découpent, servent. Un plat ainsi servi, vide ou à peu près, est replacé couvert sur la table pour ne pas déranger la symétrie. Lorsque le premier service est terminé, on les enlève tous en même temps et on les remplace par ceux du second, que l'on traitera de la même façon.

En thèse générale, dès que les mets sont servis sur la table, je crois les réchauds de rigueur ; sans eux, et si les plats ne sont pas couverts, il est presque impossible de manger chaud. Ces réchauds et ces couvercles travaillés avec goût, en argent ou en plaqué, font d'ailleurs un très-bel effet.

En quelques maisons, on offre des sorbets ; ils se passent après le premier service ; ils remplacent très-avantageusement *ce coup du milieu* si cher aux vieux Normands. Pour le boire, ils ne manquaient jamais de vous présenter une eau-de-vie centenaire. Ce dangereux et vieil usage a complétement disparu : ce n'est pas moi qui le pleurerai.

Le café et les liqueurs se servent ordinairement ou

dans une pièce à part bien chauffée, ou dans le salon ; c'est la maîtresse de la maison, aidée d'un domestique, qui préside à ce soin. Les tasses, le sucrier, les carafons, sont disposés sur un guéridon. Les invités mettent dans les tasses, avant le café, le sucre pris avec les pinces, et doivent avoir une grande attention à ne pas endommager les fragiles petits chefs-d'œuvre de porcelaine qui contiennent la liqueur fumante. Si on fait passer de l'eau-de-vie, vous ne la verserez pas dans votre tasse : c'est inconvenant.

Un usage, qu'en ma qualité de vieille femme je déteste cordialement, pousse les hommes au fumoir ; fumer, ils le prétendent du moins, pour eux est devenu un besoin ; laissons-les donc aller, quoique cette manie brise complétement la soirée. Les dames restées seules le sentent si vivement, que je prévois le temps où l'on fumera au salon, comme en Amérique on fume en certains théâtres. Trop heureuses encore seront nos petites-filles si on ne leur apprend pas à brûler des cigares havanais !

Mais l'homme ne vit pas que de pain, et le meilleur dîner peut être fort ennuyeux, aussi fin et aussi bien servi qu'il soit, si la conversation languit ou dégénère en orageuses discussions. Que le ciel vous préserve de la politique, surtout si vos convives ne professent pas tous la même opinion ! C'est à ceux qui reçoivent à diriger la causerie ; cette tâche n'est

pas la moins délicate qu'ils aient à remplir ; le savoir-vivre de leurs invités les y aidera, mais « Aide-toi, et le ciel t'aidera » est une maxime que je recommande : elle est toujours bonne, surtout ici.

Pour me faire comprendre, laissez-moi vous conter une ou deux historiettes. Après La Fontaine, avec bien plus de raison que lui, car de son propre fonds il était riche, j'emprunte à l'esprit des autres, je compile, je compile, et ne suis que le lien qui serre la gerbe.

J'ouvre les Mémoires de Mme de Genlis, et voici ce que j'y trouve : « Dînant chez Mme Nècker (1), le marquis de Chastellux arriva le premier, et de si bonne heure, que la maîtresse de maison n'était point encore dans le salon. En se promenant tout seul, il aperçut, sous le fauteuil de Mme Necker, un petit livre ; il le ramassa et l'ouvrit : c'était un petit livre blanc qui contenait quelques pages de l'écriture de Mme Necker. Il n'aurait certainement pas lu une lettre ; mais, croyant ne trouver que quelques pensées spirituelles, il lut sans scrupule (2) : c'était la *préparation* du dîner de ce jour, auquel il était invité ; Mme Necker l'avait écrite la veille. Il y trouva

(1) Femme de bel esprit, mère de Mme de Staël.

(2) Je suis fâchée de le dire, M. de Chastellux aurait dû fermer le livre. Il eut le tort de ne pas avoir des scrupules, et Mme de Genlis celui de trouver la chose toute naturelle.

ce qu'elle devait dire aux personnes invitées les plus remarquables ; son article y était, et conçu en ces termes : « Je parlerai au chevalier de Chastellux de « *la Félicité publique* et d'*Agathe* (1). »

« Mme Necker disait ensuite qu'elle parlerait à Mme d'Angevilliers de l'amour, et qu'elle élèverait une discussion littéraire entre MM. Marmontel et de Guibert. Il y avait encore d'autres préparations que j'ai oubliées. Après avoir lu ce livre, M. de Chastellux s'empressa de le remettre sous le fauteuil. Un instant après, un valet de chambre vint dire que Mme Necker avait oublié dans le salon ses tablettes ; il les chercha et les lui porta. Ce dîner fut charmant pour M. de Chastellux, parce qu'il eut le plaisir d'entendre Mme Necker dire, mot à mot, tout ce qu'elle avait écrit sur ses tablettes. »

Mme de Genlis était un peu moins que bonne, on sent dans ce récit qu'elle s'égaye sur le compte de la mère de Mme de Staël. Hélas ! tout le monde n'a pas l'intarissable faconde que possédait, malheureusement, disent quelques-uns, l'ancienne institutrice de Louis-Philippe ; mais je ne vois, en vérité, rien qui prête à rire en la conduite de Mme Necker. Dans ces tablettes, ouvertes par l'indiscrétion, je ne reconnais qu'une femme qui veut plaire et être agréable à ses hôtes.

(1) Deux ouvrages du chevalier, dont le dernier est resté inédit.

Mme Campan, sous la direction de qui tant de grandes dames ont passé, reconnaissant que maîtres et maîtresses de maison doivent se préparer à recevoir leurs hôtes spirituellement, comme ils se préparent à les recevoir matériellement, ne recommandait pas à ses élèves la méthode de Mme Necker, elle leur enseignait un autre système assez bizarre. Selon elle, la conversation, toujours dirigée par les amphitryons, par la femme surtout, devait varier suivant le nombre des convives. Se trouvait-on douze à table, il fallait parler voyages, littérature ; huit, beaux-arts, sciences, inventions nouvelles ; six, philosophie, politique ; quatre, choses de sentiment, aventures romanesques ; enfin, si l'on était deux, l'institutrice de tant de têtes qui portèrent d'éphémères couronnes royales prétendait que la conversation appartenait à l'égoïsme, que chacun parlait de soi et pour soi.

Je n'ai assurément point l'esprit de Mme Campan, mais sa théorie me semble complétement fausse et inapplicable. Si j'ai un conseil à donner, je n'irai ni si haut ni si loin, je me contenterai d'engager la maîtresse de la maison à faire rouler la conversation sur les sujets que ses convives connaissent le mieux, et à la varier suivant leurs aptitudes diverses, de manière à ce que chacun, à son tour, puisse dire son mot, briller et recevoir des compliments. Si vous

parvenez à satisfaire les amours-propres, tout ira bien, soyez-en sûre.

A table comme au salon, et ce n'est pas toujours facile, ne laissez point tomber la conversation dans la médisance et en des propos trop libres. La gaieté d'un repas autorise assurément une certaine liberté; mais, pour rire et faire rire, il n'est pas besoin de maltraiter les absents, et, depuis longtemps, l'esprit gaulois qui charmait nos arrière-grands-pères n'est heureusement plus de mise: il a disparu avec les chansons bachiques et autres. On ne chante plus dans la salle à manger, mais, en revanche, beaucoup au salon, où un piano est devenu un meuble à peu près indispensable. A propos de piano, à moins qu'ils ne soient parents et amis intimes, n'imposez pas à vos hôtes la sonate de mademoiselle votre fille ou sa romance, sauf le cas d'un indiscutable talent. Mais je compte revenir sur ce sujet quand je parlerai des soirées.

En voilà assez, je pense, sur la partie spirituelle d'un dîner; retournons aux usages. Aux dîners d'apparat, les femmes sont décolletées; en certains pays, c'est de règle absolue, et cette mode du haut monde a gagné de proche en proche; il est bon de s'y conformer. Dans les repas plus intimes, la toilette doit être élégante, les hommes toujours en frac noir et en cravate blanche. Si le dîner est donné par un

garçon ou qu'il ne doive y avoir que des hommes, vous pouvez porter la cravate noire. Il faut avoir des gants frais et d'une couleur claire; on ne les quitte qu'en s'asseyant à table et on les remet avant de se lever. Les femmes qui ont souvent des gants à plusieurs boutons ne prennent ce soin que rentrées au salon. J'en ai vu quelques-unes déposer devant elles, à côté de leur assiette ou de leur verre, les gants qu'elles venaient de quitter ; elles ne doivent point le faire ; d'abord, elles risquent de les voir souiller ou rouler à terre, et ensuite il est peu de bon goût d'infliger à ses voisins la senteur dont ils sont généralement imprégnés et la poudre de riz qui s'en détache. Les jeunes personnes, placées ordinairement avec les jeunes gens aux bas bouts, ne doivent jamais causer avec eux à voix basse. Ne prenant part à la conversation générale que lorsqu'elles y sont invitées, elles doivent la suivre et l'écouter. La fille de la maison veillera au service et secondera sa mère. Le soin de l'arrangement des fleurs et du dessert lui est dévolu, elle prendra garde à ce que les fruits et les sucreries soient placés sur la table dans l'ordre symétrique qu'elle aura réglé. Les jeunes personnes peuvent dans les grands dîners ne pas être décolletées, quoique, je dois le dire, elles le soient invariablement dans le monde de l'aristocratie ; en Angleterre, toujours, et même un peu trop. Il va sans dire que les

fillettes ne le sont pas et ne doivent pas l'être. Les vêtements blancs pour les jeunes personnes ont une légitime préférence; cette couleur sied à la jeunesse, et elles l'adopteront, à moins que le ton de leur peau ne le leur interdise.

A Paris, il y a très-peu de déjeuners priés; ces repas ont l'inconvénient d'absorber à peu près toute la journée, et le temps est une étoffe dont le prix est très-cher. La province est plus prodigue à cet égard, comme à bien d'autres; la société y a des heures vides, les plaisirs de la table les remplissent. Les déjeuners priés diffèrent tout à fait par leur menu des dîners : point de potage, des huîtres le remplaçant; le dessert beaucoup moindre; emploi de la charcuterie, de viandes froides pour entrées, et rôti; le poisson toujours servi chaud, les mêmes vins, si l'on veut; à la fin du repas, on offre du thé ou du café, qui se prend sans quitter la table. Des personnes préfèrent pendant le repas le thé pour boisson; le domestique place à côté d'eux la théière, sur un réchaud à esprit-de-vin, un petit pot à lait, et un sucrier. A Paris on fait quelquefois des déjeuners où l'on ne donne que du vin de Champagne; alors il faut qu'il soit frappé, et on le sert dans des coupes; en son état naturel, s'il y a quelque chose de naturel dans les vins fabriqués en Champagne, je préfère le voir petiller dans les cornets. A ces repas

les femmes sont en robes habillées de ville et les hommes en redingote. Par une familiarité que je tiens pour fort déplacée, la maîtresse de la maison ne se permettra pas de paraître en peignoir, ni en robe de chambre, ces vêtements fussent-ils les plus élégants du monde. Cette tenue n'est acceptable qu'en famille ou que lorsque arrive un convive inattendu.

Je sais que dans un certain monde on a moins de réserve, que certaines dames, et de grandes, ont adopté cet usage; mais il blessera toujours les femmes bien élevées, elles le repousseront.

Les soupers, si chers à nos pères, et qui avaient bien leur côté charmant, ces soupers dont l'Europe entière nous enviait la belle grâce et l'esprit, ont disparu de nos mœurs. On ne les retrouve plus qu'après les bals, nous en reparlerons à leur tour; ils ont été remplacés par le thé, importation anglaise qui, après avoir pris chez nous droit de cité, est entrée en certaines de nos provinces dans les habitudes des classes laborieuses. J'aime assurément mieux voir consommer du thé que de l'alcool; mais, lorsque j'étais jeunette, on ne prenait guère cette infusion qu'en cas de maladie.

Terminons ce chapitre, déjà long, quoique incomplet assurément, par quelques lignes encore

Evitez de réunir des convives de manière à ce que

la table soit garnie de treize couverts : le bon sens rit, je le sais, de cette folle superstition ; vous ne la partagez assurément point, mais je vous engage à ne pas la braver, car elle entache sourdement des esprits très-sensés et très-solides sur tous autres points. Si donc, par suite de l'absence imprévue d'un convive, le fatidique nombre treize apparaît, arrivez à celui de quatorze en ayant en toute hâte recours au dévouement d'un ami.

Il est advenu, par suite de la superstition dont je parle, une singulière aventure à un jeune homme de ma connaissance. Habitué à dîner fort tard, il se promenait, en attendant sept heures, dans le passage de l'ancien Opéra. Il ne tarda pas à voir tourner et retourner autour de lui un monsieur à la mine passablement effarée, mais paraissant du meilleur monde. Après bien des hésitations, ce monsieur l'aborda en souriant.

« Pardonnez-moi, monsieur, et veuillez ne point prendre en mauvaise part l'offre que je vais avoir l'honneur de vous faire. Je suis M. X***, chef de bureau au ministère des finances ; j'ai réuni aujourd'hui pour dîner quelques amis et parents ; par suite de l'absence de l'un d'eux, nous sommes treize, et j'ai une tante qui dans cette condition numérique refusera positivement de se mettre à table. J'ai couru chez des amis, ils sont absents, et ma femme doit

être dans la désolation ; vous seriez mille fois bon...»

Mon promeneur rit beaucoup, se fit prier ; bref, sollicité de la manière la plus aimable, et peut-être tenté par l'étrangeté de la situation, il céda... Dans cette maison, où il reçut un accueil charmant, se trouvait une jolie jeune fille ; six mois après, il l'épousait. O Providence, qui conduisez les choses par des fils si mystérieux, voilà bien de vos coups !

Ces invitations *in extremis* ne sont pas toujours heureuses ; il est des personnes à qui il faut bien se donner garde de les adresser, on serait mal reçu. Il en est de même de l'offre du pot-au-feu, les gourmets ne le prisent guère. Cette fortune-là les séduit médiocrement. En conséquence, ne vous permettez ce genre d'invitation que si vous êtes assuré d'une chair, sinon délicate, du moins très-suffisante, et d'une bouteille de vieux vin.

Pour achever, disons que, dans les huit jours qui suivent un repas reçu, une visite est d'absolue rigueur.

DE LA MANIÈRE DE DÉCOUPER

ET DE SERVIR

Pour compléter notre formulaire de la table, je crois utile de dire quelques mots sur l'art de découper et de servir, art plus difficile, plus utile et plus économique qu'on ne le pense. Une pièce mal découpée, hachée par une main maladroite et malhabile, ne fait ni honneur ni profit, et ses débris ne peuvent plus être représentés. Dans toute pièce de viande ou de venaison il y a des parties réputées meilleures, qu'il faut connaître, pour les offrir, suivant les rangs, à ses convives. Enfin, la propreté de la table dépend beaucoup de l'habileté de la personne qui découpe.

Le chef de la famille devrait toujours se charger de ce soin, dame nature lui a donné pour cela tous les avantages nécessaires, et la forme de ses vêtements lui facilite singulièrement ce travail, qui est cependant très-souvent dévolu à la maîtresse de maison. Si un convive découpe bien, il doit s'offrir

pour la débarrasser de ce soin, qui, dans les dîners un peu nombreux, est réellement une fatigue. Les médecins en général sont d'excellents découpeurs ; j'ai toujours un peu frissonné en pensant où ils avaient commencé à acquérir cette dextérité. On ne doit pas trop se gêner pour mettre à contribution une personne qui tranche habilement; les compliments qu'elle recevra la dédommageront de ses peines ; il est d'ailleurs d'une vanité honnête d'aimer à montrer ses petits talents.

Pour découper, et ne point hacher les viandes, il faut de bons outils : une grande fourchette à longues dents d'acier, un grand couteau et un autre moindre, tous deux parfaitement effilés ; le dernier doit avoir la lame fine et un peu souple, étant destiné à désarticuler le gibier et la volaille. Le découpeur chargé du service aura devant lui une légion de cuillers : heureux s'il sait le goût des personnes! J'ai connu une brave dame qui aurait, je crois, pleuré si on ne lui avait offert le foie d'une volaille rôtie ; ce qu'elle en a mangé dans sa vie est incalculable.

Entrons dans notre sujet et commençons par la viande de boucherie.

Le premier soin du découpeur est d'examiner le sens du morceau de bœuf qu'il a devant lui ; il l'attaque de travers. L'aloyau ne va pas sans le filet; on le détache, on le coupe par tranches, plus ou moins

minces, en observant de faire autant de tranches qu'il y a de convives, et sur chaque assiette on met une cuillerée de jus. La culotte de veau se découpe aussi de la même façon, en observant toujours le fil de la viande, qui varie dans ce morceau. Le carré est taillé à travers des côtes ; chaque portion offerte doit être accompagnée de rognon et d'un peu de rissolé, le tout arrosé de jus. La rouelle veut aussi des tranches minces ; la meilleure chair est celle qui avoisine l'os, quelques personnes qui n'aiment pas le gras préfèrent la partie ronde et sèche qui se rencontre à quelque distance de l'os.

La tête de veau, qui est très-cuite, et qui doit être très-chaude, sous peine de ne rien valoir, se sert à la cuiller, après en avoir ouvert la peau du haut en bas d'un coup de couteau. Sur chaque assiette on a soin de mettre un peu de cervelle. Les parties recherchées de la tête de veau sont les tempes, la base de l'oreille, les bajoues, l'œil surtout, que pour mon compte je ne puis souffrir, par répugnance et non par jugement, car je n'en ai jamais mangé.

Le porc se découpe comme l'aloyau ; étant d'une chair très-lourde et toujours un peu ferme, il doit être taillé en tranches très-minces. Le gigot de mouton peut se découper de deux façons : en longueur ou en travers, c'est-à-dire perpendiculairement à l'os. Les tranches du milieu sont réputées les meilleures.

Du reste, le découpeur abat le nombre de morceaux qu'il juge nécessaires, les laisse dans leur jus et dans le plat, enlève ce qui n'est point coupé, et fait ainsi circuler. Il est une partie du gigot placée en haut, vers l'extrémité du manche, nommée *la souris*, qui ne doit être dans un dîner ni découpée ni offerte, à moins qu'un convive ne la demande.

Passons maintenant à un exercice moins facile.

Les poules, poulets, poulardes, chapons, servis entiers, au gros sel, à l'estragon, au blanc, à la broche, etc., se découpent de la même façon, on en détache les quatre membres en commençant par les cuisses ; le talent se montre dans la manière de trouver et d'attaquer les jointures du premier coup et sans emploi de force. Une fois ces jointures ouvertes, les ailes s'enlèvent doucement pour que les blancs ne s'en séparent pas et viennent entiers. Cela fait, on détache le cou, on retourne le corps de la bête ainsi mutilée, et, appuyant fortement sa fourchette, d'un coup sec et vif frappant la colonne vertébrale à l'endroit où les côtes finissent de s'y relier, on la sépare en deux. De l'intérieur on sort alors tout ce qu'il contient, on le pose près des membres détachés, et, plongeant la pointe de son couteau dans la carcasse, on la fend longitudinalement. Pour le haut de la bête, on enlève les deux os formant les crochets qui tiennent réunies la partie antérieure et la partie pos-

térieure, et l'opération est terminée. Si la pièce est forte, on coupe en deux les cuisses, en deux ou trois les ailes, et l'on sert ou l'on fait passer. J'ai vu des habiles découper la volaille en la tenant en l'air sur leur fourchette. C'est un vrai tour de force très-amusant.

Dinde et dindonneau se tranchent de la même façon ; s'ils sont farcis, remplis de truffes, quand les cuisses sont détachées, volaille et dindon se vident à la cuiller. Les blancs sont réputés les morceaux délicats. Avis aux convives : en face des bonnes choses qu'on leur offre, il leur est permis, très-permis, de se montrer gourmets, mais avides outre mesure est de fort mauvaise compagnie.

L'oie et le canard se découpent comme la volaille, seulement on commence à tailler sur leur poitrine de haut en bas ce qu'on appelle des *aiguillettes ;* c'est un talent que d'en tirer le plus grand nombre possible. Le pigeon se coupe en deux dans le sens de sa longueur ; chacun de ces morceaux peut être partagé.

Un râble de lièvre est très-facile à découper. Le couteau suit d'abord des deux côtés l'épine dorsale, et en détache nettement la chair, que l'on enlève et que l'on coupe en travers en tronçons assez épais. Sous le râble ainsi taillé se trouvent les filets, que l'on tire l'un et l'autre d'un seul morceau. Ce sont les parties les plus délicates de cet animal. Ensuite

on enlève en tranches minces la chair des cuisses. Le lapin se traite de la même façon.

Le faisan, la perdrix se servent comme la volaille, la bécasse aussi, tandis que l'on offre coupés en deux, comme le pigeon, ou entiers, le merle, la bécassine, la caille, la grive, etc., avec une partie de la rôtie sur laquelle on les a couchés.

Maintenant aux poissons. Pour bien servir un turbot, il faut avoir une truelle; car il ne doit pas être touché par le couteau; faute de truelle, on prend une cuiller. Le turbot placé sur le ventre et fendu en suivant sa grosse arête, puis de droite et de gauche par bandes perpendiculaires à l'incision première, la chair est enlevée; l'arête étant alors découverte, on la met de côté, et le dessous est traité comme l'a été le dos; il est moins délicat.

La barbue, la sole, le reste des poissons plats, se servent d'une autre manière. Avec le couteau on les fend de la tête à la queue, on écarte doucement les chairs qui recouvrent l'arête, on l'enlève : elle se détache facilement; si le poisson est frais, on rabat les deux parties soulevées et on se sert de la cuiller pour trancher la bête par le travers.

La carpe s'éventre, sa section le long de l'arête se fait, et les morceaux se tranchent du dos au ventre; ce service se fait à l'aide de la truelle ou de la cuiller. Quand la chair est détachée d'un côté, on retourne

la pièce, et l'on recommence. La laite et les œufs de carpe sont estimés. On n'offre pas les œufs du brochet, qui, ainsi que ceux de la truite, sont indigestes; et les autres poissons d'eau douce se découpent comme la carpe. L'anguille se sert par tronçons. Les soles et poissons frits se servent sur des serviettes, les goujons exceptés.

Le homard doit être posé sur la table fendu dans toute sa longueur, ensuite le domestique l'enlève et en rapporte la chair coupée en tranches; sur une seconde assiette, qu'il présente après aux convives, sont les œufs et l'intérieur de l'animal.

C'est, je le répète, un véritable talent que de savoir bien servir; tous les vrais gourmets, lorsqu'ils ne sont point trop égoïstes, le possèdent; et, si son mari ou elle-même n'a point cette dextérité, je conseillerai toujours à une maîtresse de maison donnant un dîner fin, d'y appeler un adroit découpeur, qui aura le triple mérite de faire trouver les mets meilleurs, de ne pas lancer de jus sur les robes des dames et de ne point tacher le beau linge de la table.

DES SOIRÉES, DES BALS ET CONCERTS

Après les dîners il est tout naturel que viennent les soirées et les bals, quoique, en général, à moins qu'elles ne soient logées grandement et qu'elles ne disposent d'un très-nombreux domestique, les maîtresses de maison donnent rarement un grand bal après un dîner ; une soirée sera déjà une fatigue assez lourde.

Comme les invitations à dîner, les invitations pour soirée sont envoyées huit jours d'avance. Si des artistes ou des amateurs doivent se faire entendre, au bas de la lettre on ajoute ces mots en manière de post-scriptum : *On fera de la musique ;* si l'on doit danser, les invitations porteront : ON DANSERA. Dans le cas d'un grand bal l'invitation sera rédigée d'une manière différente ; le libellé, avec quelques variantes, est : *Monsieur et Madame X... ont l'honneur de vous inviter au bal qu'ils donneront le...*

Pour un bal travesti, les invitations s'expédieront quinze jours d'avance.

Il est des personnes qui ont une soirée une fois par semaine. Pour ne pas multiplier les invitations, elles envoient au commencement de la saison, aux personnes qu'elles désirent recevoir, une carte de grandeur moyenne sur laquelle est imprimé : *Monsieur et Madame X... recevront tous les mardis soir ; ils espèrent que vous voudrez bien agréer leur invitation.* Au bas, et écrit à la main, le nom de la personne à qui elle est adressée. Les maisons qui ouvrent ainsi leurs salons pour un nombre indéterminé de soirées ont bien soin d'annoncer à leurs invités le jour où ils les ferment, soit pour cause imprévue de maladie ou de deuil, soit parce que la saison est terminée. Ces avis doivent être donnés par lettre. Les ministres, les hauts fonctionnaires s'en dispensent; ils emploient la voie des journaux.

Toute invitation permanente ou passagère exige, en réponse : avant, une carte; après, une visite.

Il ne faut pas se présenter de trop bonne heure; à Paris, la soirée ne commence guère avant neuf heures; les bals, avant dix. L'heure des concerts est souvent indiquée sur les lettres. Dans ces fêtes, si vous arrivez trop tard, et qu'un morceau de musique ou de chant soit commencé, vous ne devez pas entrer avant qu'il soit terminé. Vous attendrez dans une pièce latérale : la raison de cette conduite n'a pas besoin d'être expliquée. Si, par votre talent d'ama-

teur, vous êtes appelé à figurer dans le concert, le maître ou la maîtresse devront vous faire une visite; et, si vous acceptez, vous conviendrez avec eux des morceaux que vous avez l'intention d'exécuter. Si c'est une femme qui est ainsi priée, ils lui enverront, le jour où elle doit se faire entendre, un bouquet qu'elle portera au concert; le lendemain ou le surlendemain au plus tard, ils feront une visite de remercîment, un petit cadeau d'aimable souvenir à tous les artistes non payés.

Un amateur qui a refusé de chanter ou de jouer ne se présentera pas au concert.

Pendant qu'un artiste est au piano, vous ne devez pas, à moins que d'en être prié, vous mettre derrière lui pour tourner les pages de son album. Le silence le plus absolu est de rigueur ; on ne parle ni ne gesticule, on ne bat pas la mesure ni on ne fredonne : c'est du plus mauvais goût. Le morceau achevé, ne vous gênez point pour applaudir, alors même que vous devriez y mettre un peu de complaisance; l'artiste et la maîtresse de maison vous en sauront également bon gré.

Tout artiste qui s'est engagé ne se fera point attendre : ce serait de sa part une impolitesse grave, ou une marque de prétention. Les invités, et surtout les invitées aussi, n'arriveront pas trop tard, afin d'éviter d'être accusés de chercher à faire sensation.

Dans les soirées où on ne chante ni ne danse, et même, malheureusement, presque toujours dans les bals, il y a un salon de jeu. La maîtresse de maison doit veiller à ce que les tables soient commodément disposées. Dans les petites soirées, on joue au salon même où l'on reçoit. Les maisons qui se respectent interdisent complétement certains jeux; cette interdiction doit être rigoureusement observée. On ne prendra part à une partie que sur l'invitation du maître ou de la maîtresse de maison; ils indiquent les partenaires des dames, et ceux-ci les conduisent aux tables; les dames choisissent leurs places dans les jeux où le sort n'est pas chargé de les désigner. Ce sont elles qui fixent les enjeux. On ne discute jamais un coup, surtout contre une femme. Dans les parties où jouent les hommes seuls, c'est au maître de maison que ce soin de régler les enjeux appartient, et il est de mauvais ton de dépasser les limites qu'il a fixées. Il a le droit et le devoir de s'y opposer, s'il ne veut pas avoir la responsabilité, du moins morale, des pertes qui peuvent se faire. Il ne souffrira jamais que l'on joue sur parole et avec des *fétiches.*

Les personnes qui composent la galerie ne causeront pas avec les joueurs; pendant le coup, elles éviteront toute manifestation qui puisse indiquer le jeu qu'elles regardent. Ces prescriptions sont de toute rigueur, elles touchent à la probité; si on les viole,

on s'expose à des reproches et à des scènes qui peuvent dégénérer en scandale. Si vous n'avez pas la force de faire bon visage à la mauvaise fortune et de savoir vous arrêter, ne jouez pas, car vous seriez, je vous en préviens, ou fort ridicule ou fort ennuyeux, deux défauts qui se tiennent souvent.

Il est strictement permis de rebattre les cartes déjà battues par un autre joueur ; mais, si on peut le faire dans un cercle, dans un salon cela ne se doit pas. La méfiance n'y est pas admise, et cependant... Règle générale, il ne faut point aller dans un certain monde ; mais, si on a le malheur de s'y laisser entraîner, il ne faut jamais y jouer.

Les dettes de jeu se payent dans les vingt-quatre heures, intégralement, sans remise ni délai. L'illustre Fox, à un créancier qui, son billet à la main, lui réclamait son dû, expliquait que les dettes dites *d'honneur* devaient être payées les premières. « Et pourquoi, Votre Seigneurie? — Parce que celui à qui je dois n'a pas de titre. — En ce cas, répondit le créancier en déchirant son billet, ma dette aussi est une dette d'honneur, et par son ancienneté elle prime l'autre. »

Fox avait le cœur trop noble pour n'être pas touché par de telles paroles et par un semblable procédé ; il paya.

Un joueur qui gagne est tenu de donner une re-

vanche à celui qui perd, mais il ne l'est nullement à doubler l'enjeu.

Les jeunes femmes et les jeunes filles ne doivent point entrer dans la salle de jeu ; cependant, en certains cas, lorsque le bruit des pertes que fait son mari arrivera jusqu'à une jeune femme, elle pourra, invoquant un prétexte, y pénétrer pour le prier de vouloir bien la reconduire. Rien de plus digne et de plus touchant qu'une pareille conduite. Il y a des maisons où l'on organise des parties pour les jeunes filles ; je ne le saurais approuver : les émotions du jeu sont malsaines et corruptrices, il ne faut jamais les faire naître dans le cœur des jeunes filles. Le jeu désola la cour de Louis XIV et celle de Marie-Antoinette ; c'est encore une lèpre de notre temps : ne l'inoculons pas.

Venons maintenant aux bals. Nous avons dit que l'on ne doit s'y présenter ni trop tôt ni trop tard ; une jeune femme ne s'y rendra pas seule, elle se joindra à une de ses amies plus heureuse et prendra son mari pour cavalier ; ou bien, afin de tourner la difficulté, elle arrivera de bonne heure dans la maison où elle est intime, s'associant, pour ainsi parler, à la famille. Une jeune femme seule ne se fera jamais reconduire que par des femmes avec leurs maris. Il n'y a pas pour elles d'exception à cette règle.

Avant de quitter votre cabinet, examinez bien

votre toilette ; assurez-vous que toutes vos garnitures et rubans sont bien attachés, votre coiffure, vos fleurs, solidement fixées, et, à tout hasard, munissez-vous de quelques épingles en ayant soin de les dissimuler de telle sorte qu'elles ne puissent point piquer vos danseurs. A vos pieds vous aurez de doubles chaussures, autant pour éviter de prendre froid que de souiller celles avec lesquelles vous ferez votre entrée. Cette précaution peut être inutile si vous avez une voiture à vous chauffée par des boules d'eau et bien propre. Si vous êtes suivie par un valet de pied, il montera avec vous ; vous lui remettrez les vêtements dont vous vous débarrassez, il les gardera en vous attendant ou les déposera au vestiaire.

Autrefois les femmes portaient au bal toute sorte de choses : petites tablettes, flacon, mouchoir tenu d'une manière que l'on trouverait ridicule maintenant, bouquet, éventail ; aujourd'hui, de tout cela ne sont restés que le bouquet, l'éventail, le mouchoir presque caché dans la main. Ordinairement, sur le seuil de la porte du salon, la brillante invitée est reçue par le maître de la maison qui la conduit à sa femme. Après la présentation, il la mène à sa place. On n'entre dans un bal qu'après les dernières mesures du quadrille et de la valse. Dans ce moment tous les regards sont tournés sur vous ; prenez garde de perdre votre aisance et votre naturel ; marchez

légèrement, mais posément. Si vous avez une jeune fille qui vous accompagne, elle doit avoir de seize à dix-sept ans au moins, — ne la conduisez pas au bal plus tôt, même dans son intérêt, — elle vous suivra appuyée sur son père ou son frère ; comme vous, elle saluera la maîtresse de la maison, et s'assoira à vos côtés. J'aime peu voir les jeunes personnes voltiger de place en place, elles doivent rester près de leur mère. Une femme ne se lève pas pour recevoir les compliments qu'un cavalier lui adresse ; elle ne se dégante jamais, pas même pour prendre des rafraîchissements. Le service se faisant avec des verres à anses aux deux tiers pleins seulement, elle saura, avec un peu d'adresse, se servir de son mouchoir, mais discrètement, pour éviter de salir ses gants.

Une femme ne danse et ne laisse danser sa fille qu'avec les cavaliers qu'elle connaît ou qui lui ont été présentés : autrefois on était moins rigide, mais je trouve cette importation anglaise très-sage et très-digne.

Un cavalier a invité une dame ; si à la fin des ritournelles de la contredanse et après les premières mesures de la valse il ne se présente pas pour prendre la main de sa danseuse, il commet une impolitesse grave, et elle est libre d'accepter un autre danseur ; cependant je ne l'engagerai point à le faire, car cette impolitesse dont elle a à se plaindre n'est, après tout,

qu'un oubli, et si elle agréait un autre cavalier, il pourrait s'élever un conflit, toujours désagréable et quelquefois menaçant. La punition qu'elle pourra infliger à l'oublieux est de refuser de danser avec lui pendant toute la soirée ; mais le mieux encore est de pardonner.

Il y a une manière de danser qui est certainement parfaitement décente, et une autre qui ne l'est point, et des deux ce n'est pas la première qui est la moins gracieuse. Ne souffrez pas un instant que votre danseur s'en écarte ; un mot de surprise, un regard d'étonnement suffiront pour le retenir ; s'il ne comprenait pas, ou ne voulait pas comprendre, priez-le poliment, sous le premier prétexte venu, de vous reconduire à votre place. Un homme ne doit jamais inviter une dame s'il ne sait pas la conduire ; il fera attention aux figures pour ne pas les embrouiller ou les laisser embrouiller par sa danseuse ; s'il n'agissait pas ainsi, le moins qui pourrait lui arriver serait de passer pour ne pas savoir les usages de la bonne compagnie, ce qui est un renom fâcheux.

Les conversations entre danseurs et danseuses qui se connaissent à peine, et souvent de nom seulement, ont servi de thème à d'interminables moqueries ; j'avoue qu'il est difficile de s'en tirer avec honneur. Eh bien, pourtant, j'ai vu des couples y réussir,

mais il faut beaucoup de tact. Hommes et femmes, et les jeunes filles avec leur esprit toujours en éveil, savent bien vite à qui ils ont affaire et mènent la causerie en conséquence. J'ai, dans ma jeunesse, contracté de bonnes et solides amitiés commencées dans une contredanse. Mais point de railleries sur les personnes qui sont sous vos yeux ; outre que ces plaisanteries sont de mauvais goût et toujours fort déplacées, elles peuvent être de la plus insigne maladresse. Savez-vous si ceux que vous essayez de tourner en ridicule ne sont pas parents ou amis de la femme ou de la jeune personne à qui vous vous adressez et dont vous voulez faire une complice? Si vous n'avez pas un tour d'esprit ingénieux, restez dans les formules banales, parlez des fleurs, de la beauté de la fête, de la fraîcheur des toilettes ; ce ne sera pas bien brillant, mais ce sera sûr.

En donnant la main à votre danseur pour aller figurer à une contredanse, vous laisserez votre bouquet à votre place ou le confierez à une amie qui ne danse pas ; mais vous pourrez garder votre éventail. A propos de bouquet, souvenez-vous que si en rentrant vous le rapportez fané, il ne faut pas, du moins, qu'il y manque une seule fleur.

Souvent, dans les bals-confusion d'aujourd'hui, avec les immenses jupes à la mode, qui d'ailleurs ont grand air, de fréquents accidents ne sauraient

manquer d'arriver aux toilettes ; la femme à qui advient une pareille mésaventure, lui eût-on déchiré les plus précieuses dentelles, doit faire contre mauvaise fortune bon cœur, comme je l'ai dit au chapitre des dîners. Les femmes vraiment distinguées portent leurs plus splendides parures avec soin sans doute, mais aussi avec une manière de noble insouciance. Le mal fait, à quoi d'ailleurs servirait la plainte? Les maîtresses de maison prévoyantes ont disposé une pièce où leurs invitées trouveront sous la main ce qui est nécessaire pour réparer le plus gros de ces désordres, aussi bien que les chevelures qui se défont et les couronnes qui menacent de tomber. Les nations devraient, elles aussi, avoir cette prévoyance.

A l'époque où j'entrai dans le monde — ce souvenir me fait sourire lorsque je me regarde dans la glace — les jeunes filles ne valsaient point; c'était bien, je crois; mais cette barrière a été abattue, et après la valse sont venues polka, mazurka, etc. Je n'ai rien à dire, et point envie de prêcher dans le désert; mais je ne saurais trop recommander aux jeunes filles de ne se livrer à ces danses qu'avec la plus chaste décence, d'y apporter toute la retenue modeste qui convient à leur jeunesse. Elles doivent veiller à leur attitude, et ne point se pencher sur l'épaule de leur danseur avec un abandon inconvenant. Je prie même

les femmes mariées de prendre leur part de mes conseils, comme j'invite les valseurs à en tenir note en conduisant leurs valseuses. Nulle part un jeune homme bien élevé et de bonnes mœurs ne se fait mieux valoir. Il n'entraînera point follement sa danseuse, il ne l'arrêtera pas par une brusque saccade, il ne lui parlera que dans les temps de repos ; et, en tourbillonnant, il n'affectera point un air vainqueur que les gens mal élevés se donnent quelquefois. Ce serait la plus grossière inconvenance que de valser avec les mains non gantées.

Si un buffet est servi, les jeunes femmes, et à plus forte raison les jeunes filles, n'y viendront qu'accompagnées par leurs mères, leurs pères, leurs frères, ou de cavaliers qu'elles connaissent intimement ; le plus souvent, le maître de maison leur en fera les honneurs ; je les engage fortement à n'y pas rendre plus d'une visite. Au buffet elles peuvent se déganter, mais elles doivent rentrer gantées au salon.

Je m'aperçois que je n'ai pas encore parlé de la maîtresse de la maison ; je ne veux point paraître pourtant manquer de savoir-vivre, de reconnaissance, et de..., pitié. C'est une besogne d'organiser un bal et d'y présider, croyez-moi ; je m'en souviens.

Nous savons comment se font les invitations, comme on a besoin de danseurs, et que la jeunesse, par ce temps de banque qui court, affecte de n'être plus

jeune, quelques maîtresses permettent à des invités d'amener certains de leurs camarades qu'ils annoncent fous de la danse. Je ne suis point partisan de cette autorisation, qui ne tend à rien moins qu'à changer ou à altérer le caractère de votre réunion, et je ne trouve rien de plus niais qu'un maître de maison à qui l'on demande : « Comment se nomme ce monsieur? » et qui est forcé de vous répondre : « Je ne le connais pas.» Imaginez cet inconnu s'asseyant à une table de jeu, et voyez ce qu'il peut advenir. Si cependant vous autorisez un habitué à amener un de ses camarades, imposez-lui l'obligation absolue de vous le présenter, et, dans cette visite, le jugez-vous de mauvaise compagnie, refusez-le impitoyablement et prévenez son présentateur que son protégé ne sera point reçu.

Mais je vous suppose sûre de votre personnel dansant — et qui peut en être sûre? — il faut sans tarder vous occuper de vos musiciens, soit que vous vouliez avoir un orchestre ou simplement faire tenir le piano. C'est très-important : adressez-vous à votre marchand de musique, il vous fera trouver ce que vous désirez, il vous débarrassera de la corvée de débattre les prix; mais, hélas ! et ceci est triste, quelques-uns des intermédiaires que vous emploierez ainsi retiendront une partie de la rémunération par vous acceptée, que vous auriez été heureuse de voir revenir entière aux mains de vos musiciens. Mais, si vous

êtes satisfaite, vous saurez vous montrer généreuse. Vous vous arrangerez pour que ces ménétriers de votre plaisir, en un moment de repos, trouvent un souper préparé—à l'office, jamais !—car vous ne pouvez pas oublier que leur fatigue est extrême. Si vous donnez un souper, ils souperont à part en même temps que vos invités, et vous veillerez à ce qu'ils soient bien servis, sans excès de boissons, qui pourraient les fatiguer, las comme ils sont. Dans toutes vos relations, dans tous les commandements que vous aurez à leur donner, n'oubliez pas que plus d'un homme de génie a joué dans les bals publics où le peuple s'amuse.

Voilà votre orchestre, c'est bien : viennent le vestiaire, le glacier, le buffet, le souper, la disposition des meubles, le chauffage, l'éclairage, les fleurs, le personnel servant, que sais-je encore ? Passons rapidement en revue tous ces divers points.

Destinée au vestiaire, la pièce adjacente à l'antichambre sera remplie de larges tables, et, s'il se peut, garnie de planches et de rayons. Placez-y une ou deux personnes dont vous soyez parfaitement sûre comme probité et esprit d'ordre. Elles se tiennent derrière une table qui barre l'entrée du vestiaire, reçoivent les effets déposés, qu'elles lient, en formant un paquet pour chaque déposant, avec une ficelle portant un numéro inscrit sur un morceau de carton, et un carton plus petit, mais ayant le même numéro,

est remis par elles à la personne qui leur a confié ses vêtements. Ce paquetage et ce service doivent être faits rapidement et avec soin. A sa sortie du bal, l'invité ou l'invitée recevra ses pardessus en échange du numéro qui lui a été donné. Il est d'usage de rémunérer ce service par quelques pièces de menue monnaie; ne pas le faire est mal. Mais encore une fois je dirai: choisissez bien vos gardes de vestiaire, car dans un bal, resté d'ailleurs célèbre à cette cause, j'ai vu disparaître pour plus de vingt mille francs de cachemires et de fourrures, somme que la délicate honnêteté du maître de la maison se fit un devoir de rembourser.

Venons au glacier; retenez bien cet axiome : « Quand il n'y a pas trop de rafraîchissements, il n'y en a pas assez. » Choisissez-les suivant votre fortune. Si vous n'avez ni buffet ni souper, faites circuler du bouillon froid, des sandwiches, du chocolat, du vin de Bordeaux une ou deux fois, et toujours des sirops, des glaces, quoique les danseuses doivent s'en méfier, ainsi que du vin chaud. Ces rafraîchissements sont présentés par des domestiques gantés qui marchent lentement et prudemment; les suivent, à certaine distance, d'autres domestiques qui enlèvent les tasses, les coquilles à glace, les petites cuillers, et les verres vides. Rien ne dénote une plus mauvaise éducation de la part d'un homme que de

se jeter sur un plateau; c'est répugnant au suprême degré, et malheureusement cela arrive souvent: l'animal reparaît sous l'être civilisé seulement en apparence. Si une femme est embarrassée de son verre vide, le premier cavalier qui s'en aperçoit doit lui venir en aide, et se tenir pour honoré de lui avoir rendu ce léger service. L'entrée et la sortie des plateaux de rafraîchissements, dans le salon des joueurs surtout, qui est quelquefois négligé, regardent particulièrement le maître de la maison. Si j'avais un conseil à lui donner; bien bas, bien bas, je lui dirais: « Là, ne faites pas circuler trop de punch, trop de vin chaud fortement relevé, les joueurs ne doivent pas être surexcités, il faut qu'ils gardent la tête froide. »

Au buffet, on doit manger debout, et n'y faire que de courtes et rares visites, malgré les plus pressantes sollicitations de ceux qui reçoivent. Ce n'est point la maxime de tout le monde: j'ai connu un docteur, affôlé de gourmandise, qui non-seulement ne quittait point les buffets de Louis-Philippe, mais qui encore glissait dans les larges poches de son habit de velours de magnifiques écrevisses de la Meuse. Sa femme, disait-il, les aimait tant! et il adorait sa femme! Amour conjugal, que tu es respectable!...

J'ai parlé du dérangement des meubles, je me suis en effet imaginé, quoique n'ayant jamais vu la fameuse manœuvre navale, qu'une maison, dans la

matinée qui précède un bal, ressemble singulièrement à un navire où l'on a donné le signal du branle-bas général. A moins que d'avoir d'immenses salons, des galeries uniquement réservées aux fêtes, un bal exige un grand dérangement parmi les meubles encombrants : tête-à-tête, causeuses, lourds fauteuils, tables de laque, guéridons, dormeuses, etc., disparaîtront pour faire place à de vulgaires banquettes aussi convenablement recouvertes que le tapissier peut en fournir. J'ai vu quelquefois remplacer les banquettes par des chaises, je ne crois pas cet usage bon ; on déplace sans y penser ces siéges, ils empiètent sur le parquet, dont le tapis a été enlevé, cela va sans dire, et gênent les danseurs. Je conseille, en fait de parquet, de ne point trop le frotter, si l'on veut éviter les accidents toujours ridicules et souvent dangereux. Qu'il n'y ait pas trop de cire, sous l'action de la chaleur elle se fond, et il arrive un moment où il est impossible de valser. Le tapissier est en plus chargé de dresser le buffet, de préparer l'immense table, s'il y a un souper, où doivent s'asseoir les nombreux convives.

Puis viennent les lampistes, qui fixent des bras à la muraille, posent des lampes partout, depuis l'antichambre jusqu'au cabinet où les danseuses trouveront tout ce qui leur est utile pour réparer leur toilette. Il faut beaucoup de lumières dans un bal,

savoir les disposer habilement, prudemment, et prier Dieu que la chaleur ne fasse pas pleurer les bougies, dont les larmes sont si détestées des danseurs et des danseuses. Afin d'éviter, autant que faire se peut, cet ennui, pendant la journée on poussera le feu, qu'on laissera tomber ensuite de manière à ce que le soir les cheminées soient presque éteintes. Puisque je parle de cheminées, je dirai qu'il est d'un usage général d'arrêter toutes les pendules. On est au bal pour oublier les heures et non pour les compter.

Vient le tour de la fleuriste. Il faut absolument des fleurs dans les fêtes, il en faut dans le salon, dans la salle à manger, dans l'antichambre, même dans les escaliers, si l'on veut se donner ce luxe; il n'y a que la salle où l'on joue qui ne reçoit pas cette fraîche et fragile parure. Nulle part vous ne laisserez mettre des fleurs à forte odeur; il y va de la santé des personnes que vous recevez. Si un invité ou une invitée surtout se sent incommodée, elle se retirera sans bruit. Rien de plus ennuyeux dans les fêtes que ces femmes à perpétuelles pamoisons dont il faut que tout le monde s'occupe, ce sont de vrais trouble-plaisirs. Si votre santé ne vous permet pas de supporter certaine fatigue, restez au coin de votre feu.

A tous ces arrangements si multiples et si importants, sans parler de l'office, la maîtresse de maison

préside sans oublier sa propre toilette. Habillée de bonne heure, elle fait une dernière tournée d'inspection et donne ses derniers ordres. Elle est ordinairement morte de fatigue quand arrivent ses hôtes qu'elle est condamnée à recevoir debout, trouvant pour tous et pour toutes une parole de bienvenue. Comme la politesse veut que les danseurs l'invitent, elle est accablée de sollicitations qu'elle n'accepte que très-partiellement; car elle est là non pour danser, mais pour faire danser. Cependant elle ouvrira le bal ayant en face d'elle son mari. Sa principale occupation sera de stimuler le zèle des jeunes gens, de discrètement leur indiquer les danseuses auxquelles elle désire qu'ils s'adressent; un refus de leur part serait un manque de déférence et de convenance. Elle fera en sorte que pas une ne reste sur les banquettes, elle causera avec les bonnes mamans qui font tapisserie, retiendra les couples qui veulent se retirer trop tôt : elle sera en un mot l'âme du bal. Comment résistera-t-elle à une pareille fatigue ?... il est des grâces d'état.

Vient maintenant le souper ; ou tout le monde y est tacitement invité, ou il y a seulement un certain nombre de privilégiés. Les exclus ne peuvent nullement être blessés, il tient moins de monde dans une salle à manger que dans les salons. Si pendant la soirée on ne vous a pas prié de rester, vous devez

vous retirer dès que vous sentez que l'on va passer à table. Le cotillon généralement l'indique.

Quand il n'y a plus que les convives, le maître de la maison donne le bras à une dame et sa femme offre le sien à un cavalier. Ils s'assoient à table l'un en face de l'autre, s'il n'y a qu'une table; s'il y en a deux, le maître de la maison préside l'une, la maîtresse, l'autre. Quelquefois les dames seules sont assises, les hommes mangent debout derrière elles, et les servent. Le maître de la maison prend toujours place à côté d'elles. Dans l'un ou l'autre cas, que les femmes seules soupent assises, ou que les cavaliers le soient aussi, toute étiquette est bannie, on choisit ses voisins et ses voisines, c'est même ce qui rend, en partie, ces repas si gais. Cependant, disons-le bien vite, une jeune personne restera, sinon à côté, du moins près de sa mère et toujours à la même table qu'elle. Je n'entrerai point dans le détail du menu, il varie à l'infini, mais il est composé en général de pièces froides de choix et solides, de vins généreux qui rendent au corps les forces épuisées, de fruits qui rafraîchissent, et de boissons glacées, excellentes, mais dont il est prudent de ne point abuser.

Plein d'entrain, avec une légère pointe de folie décente, un souper de bal est le bouquet d'un feu d'artifice et, comme après le bouquet qui illu-

mine des fêtes populaires, le souper terminé, il ne reste plus qu'à se retirer.

On essaye bien parfois de renouer les danses, mais c'est en général un effort impuissant ; les derniers serrements de main s'échangent ; les lampes s'éteignent, le jour filtre à travers les tentures ; tout est fini.

Les invités auront trouvé des voitures à la porte ; cette commodité est facile à avoir à Paris : le maître de la maison, pour procurer cet utile agrément, n'aura besoin que de prévenir la Compagnie des voitures de place qu'il donne un bal où *tant* de personnes sont priées.

Toute personne qui a assisté à un bal doit une visite ; tout invité, une carte.

A LA CAMPAGNE

On comprend qu'après une longue série de bals, Parisiens et Parisiennes aient soif de la campagne. C'est d'ailleurs devenu une mode. Dans l'été, *le tout Paris*, c'est-à-dire tous ceux qui ont de la fortune ou qui veulent paraître en avoir, vont aux champs et aux bains de mer. La vie dans ces lieux a des usages que je dois faire connaître.

Propriétaire d'un château ou d'un petit cottage, à votre arrivée, vous faites des visites à vos voisins, tant anciens que nouveaux, avec lesquels vous voulez continuer ou établir des relations. Ces visites vous seront rendues, ou vous recevrez simplement des cartes ; dans le premier cas, les liaisons persistent ou se nouent; dans le second, vous êtes averti que l'on désire rester avec vous sur le pied d'un bienséant voisinage, et ne pas franchir le mur mitoyen. A la campagne, comme les distances à parcourir sont longues, il est d'usage de présenter aux visiteurs un plateau chargé de boissons, d'eau bien fraîche, de gâ-

teaux secs et de fruits. Il faut aussi, autant que possible, s'astreindre à prendre l'heure habituelle des repas du pays, et surtout à ne point dîner trop tard, car cela gênerait les convives que vous inviteriez, forcés qu'ils sont de parcourir un long chemin pour rentrer chez eux.

Les personnes qui vont à la campagne sont de deux natures bien différentes : les unes y vont pour y jouir du repos ; les autres, pour y continuer la vie mondaine. Qu'elles appartiennent à la première ou à la seconde des catégories, si vous invitez des amis à venir jouir pendant un temps de votre hospitalité, souvenez-vous bien que le premier agrément qu'ils vous demanderont sera la liberté. Laissez-la-leur entière. Maîtres dans la chambre bien propre que vous leur avez donnée, qu'ils le soient aussi de choisir leur distraction et leurs plaisirs. Dès leur arrivée, mettez-les parfaitement à leur aise, et au courant des habitudes de la maison, des heures des repas, et, dès qu'ils seront débarqués, ne les entraînez pas pour leur faire admirer les dépendances de votre propriété. S'ils sont artistes, amis de la promenade, indiquez-leur les sites les plus renommés du voisinage ; préfèrent-ils la pêche, désignez-leur les endroits les plus chers aux pêcheurs ; en un mot, servez-les à leur goût et non au vôtre. Ce sera à eux de ne point abuser de votre complaisant

accueil, de ne point accaparer le service de vos gens, de ne pas troubler la maison et de ne pas abuser de vos voitures et de vos chevaux, si vous en possédez. Je les engage très-sérieusement, à moins d'y être très-formellement autorisés, à ne point cueillir à droite et à gauche les fleurs qui peuvent leur plaire dans les jardins, à plus forte raison dans les serres, dont ils doivent absolument respecter les plantes. Là, il est même très-inconvenant de solliciter le moindre don fleuri. Vous pourriez, sans le savoir, demander une fleur rarissime que l'on garde précieusement comme échantillon ou dont on désire obtenir la graine.

Dans mes premières années, à la Grave, château appartenant au duc D..., nous étions un tourbillon de jeunes filles; l'aimable châtelaine nous avait donné le soin de garnir de fleurs les vases et les jardinières; chaque matin, rieuses et folles, nous allions à la moisson, et il y avait entre nous émulation pour disposer de la façon la plus élégante la récolte embaumée. Le duc jugeait, et celle de nous qui avait le mieux réussi obtenait pour récompense, au déjeuner, l'honneur et le plaisir de s'asseoir à sa droite. O le bon temps et l'aimable vieillard ! Je vois que je m'extasie souvent sur le passé ; pourquoi me revient-il si doux ? tout le secret de son charme est dans les souvenirs de ma jeunesse envolée.

Si vous désirez avoir pour hôte telle ou telle personne, point d'invitations banales ; assignez-lui un temps où sa venue vous sera agréable ; n'imitez pas une famille que je connais qui invite « aux fraises » ; lorsqu'elles ont rougi, elle renvoie « aux prunes » ; des prunes « aux raisins » ; elle pousserait jusqu'aux premières neiges, si elle l'osait. Il ne faut point se laisser prendre à ces fausses politesses, vous ne devez aller à la campagne que si vous êtes sûr de faire plaisir en y allant. Si vous habitez à la ville, et que vous vouliez aller passer douze heures chez un ami, et à plus forte raison vingt-quatre, ne tombez pas chez lui comme un obus prussien, prévenez-le et ayez soin de ne point arriver avec une famille trop nombreuse. Je connais par expérience l'ennui de ces débarquements imprévus. Il n'est pas toujours commode à la campagne de se fournir du nécessaire pour satisfaire tant de bouches inattendues.

N'exigez pas pour la table les délicatesses de Paris, tout ce que vous doit votre hôtesse champêtre, ce sont des vins francs, une nourriture saine, forte et abondante. Arrivés et bien reçus, ne vous plaignez pas des inconvénients de la campagne, subissez-les en jouissant des plaisirs qu'elle donne. N'allez pas critiquer le logis, le jardin et les ombrages, en disant : « Il faudrait ceci, il faudrait cela ; vous n'avez pas de serres ; votre basse-cour est mal placée » ;

rien de plus crispant et de plus maussade. Les femmes, toujours dolentes, qui vont sans cesse se plaignant du vent, de la poussière, du soleil, de la solitude et du silence même des champs, qui ne se prêtent que de mauvaise grâce aux parties et aux distractions qu'on leur offre, en crainte perpétuelle de hâler leur teint ou de chiffonner leurs robes, sont tout à la fois mal élevées et insupportables ; ce qui est trop d'une bonne moitié.

Installés à la campagne pour quelques jours dans une maison dont vous connaissez ou devez connaître les habitudes, opposez-vous à ce qu'on les modifie pour vous ; acceptez-les, ou, en riant, accusez-vous d'être un vrai sauvage, et demandez qu'on vous laisse avec vos travers d'indépendance.

Il est des châteaux et cottages où la vie est encore plus agitée que la vie parisienne : ce ne sont que courses à cheval et en voiture, grands dîners, jeux, charades et même petites pièces de théâtre ; comme dans la grande ville, luxe de toilettes. Cette existence agitée ne vous convient-elle pas, ne venez point dans ces résidences, surtout si vous êtes femme ; on ne passe la sauvagerie qu'aux hommes. Au contraire, ce tourbillon vous plaît-il, et le cherchez-vous ? amenez avec vous votre femme de chambre et apportez vos plus fraîches toilettes ; car, ici encore, vous vous habillerez plusieurs fois par jour. Vous pourrez,

il est vrai, ne pas assister au déjeuner et vous faire servir dans votre chambre, mais, pendant le reste de la journée, vous appartiendrez au monde. Les hommes sont dispensés du frac à dîner, s'il n'y a pas des invités du voisinage, mais non de la cravate blanche. Soyez exact ou exacte à l'appel de la cloche, à l'heure prise, et, soit qu'il s'agisse d'une promenade ou du repas, ne vous faites jamais attendre.

Quoiqu'on se lie très-vite à la campagne, et précisément à cause de cette facilité même, j'engage les jeunes femmes à veiller attentivement sur leur moindre démarche, et à ne se donner que de prudentes libertés. A la campagne, ainsi qu'à la ville, une jeune fille n'est bien qu'à côté de sa mère, elle restera toujours devant elle, à portée de sa voix, sous son regard, elle n'adoptera point un cavalier. Si elle couche seule dans une chambre qu'elle tiendra très en ordre, elle ne recevra que des amies, jamais un homme n'y entrera, cette chambre sera sacrée comme celle qu'elle occupe sous le toit paternel. Elle ne mettra point en continuelle contribution la complaisance des hommes, évitera la charmille solitaire et tout ce qui pourrait prêter à de malignes interprétations. Elle ne montera point en voiture avec un homme seul, sa place est dans celle de sa mère, sur la banquette du devant; le fond étant réservé aux femmes mariées et aux gens âgés, ceux-ci pres-

que toujours refuseront pour elle de jouir de ce droit. Les propriétaires d'un équipage cèdent la place d'honneur; dans une voiture, elle est au fond à droite.

Mais le temps que vous pouvez donner à vos amis est passé, l'heure du départ a sonné; ayez la main large pour les gens de service, depuis la cuisine jusqu'à l'écurie, et particulièrement pour ceux qui ont eu soin de votre linge et qui ont été spécialement attachés à votre personne. Je crois que ce qu'il y a de mieux est de laisser en partant votre gratification sur la cheminée de votre chambre, les domestiques se la partageront selon la convention qui existe entre eux; mais vous ne serez point dispensé de donner, en plus, quelque chose aux serviteurs qui portent vos malles à la gare ou au cocher qui vous reconduit.

Dès votre rentrée chez vous, s'il se peut, le jour même, vous adresserez à vos hôtes de chaleureux remercîments, et vous êtes assurément de trop bonne compagnie pour médire de l'hospitalité reçue et divulguer les petits secrets, les défauts, que la confiance accordée, que la vie intime, vous auront permis de surprendre. Ce que je dis ici pour les invités doit être entendu aussi par les maîtres de maisons.

Un mot et je termine.

Une de vos invitées vous prévient-elle de son ar-

rivée? Si elle vient seule, vous devez toujours l'envoyer chercher par une voiture, par un domestique, suivant la distance qui vous sépare de la gare, ou y aller vous-même, si vous le pouvez. Si c'est toute une famille qui arrive, l'obligation est moins stricte; mais cherchez pourtant à la remplir. Dans le cas où vous attendriez un supérieur, soyez en personne à la descente de voiture; c'est voulu.

Ce qui rend l'exécution de ce cérémonial assez délicat, on va le comprendre. J'allais autrefois à la campagne dans un château où, chaque jour, arrivait une ou deux personnes. Cette noble demeure était située à une lieue et demie des voies ferrées; donc si le châtelain avait été à la rencontre des nouveaux hôtes, il eût passé sa journée sur la route, abandonné les anciens, et commis presqu'une impolitesse. Vous voyez donc la difficulté; elle est la même pour le départ, c'est au tact à se tirer d'affaire.

Je ne dois pas oublier que votre jardinier, à toute invitée partant, doit offrir un bouquet.

EN VOYAGE

Que l'on me permette de transcrire ici une lettre qu'il y a quelque temps j'écrivais à une jeune personne ; elle entre parfaitement dans le cadre que je veux et dois remplir. La voici :

Vous allez voyager, ma chère Marie, et, avant de partir, vous voulez bien me demander quelques conseils ; je vous en remercie. Pour contenter vos désirs si gracieusement exprimés, sortant de mes préoccupations casanières, il faut que je retourne à de doux mais lointains souvenirs. Les voyages d'aujourd'hui, pour la locomotion du moins, ressemblent bien peu à ceux d'autrefois, et je suis certaine que je vous ferais rire de bon cœur si je vous parlais des coches et des diligences du temps passé. Et encore dans ma jeunesse parlait-on des messageries nouvelles comme d'un immense progrès social. Nous restions deux jours et deux nuits pour venir de Paris à Lyon, et on nous disait que nous brûlions le pavé. Nos pères et mères, pour de tels voyages, faisaient leur

testament; c'est à la lettre. Souvenez-vous, d'ailleurs, des doléances et des longs préparatifs de Mme de Sévigné pour aller dans ses terres de Bretagne. Des boîtes cahotantes où nous étions empilées les pieds dans de la vieille paille, nous sortions moulues, fripées à faire peur, et l'on célébrait le confort de notre voiture. Et les dîners d'auberge !... Enfin, bénissons Watt et Stéphenson, qui, avec la vapeur et les voies ferrées, ont rendu les voyages si rapides et si faciles. Temps merveilleux où en quatre-vingt-dix jours on peut faire le tour du monde.

Montaigne croyait que le *voyager*, pour me servir d'une de ses expressions, était bon à tout âge. «Les lois platoniques, écrit-il, interdisent de péré«griner après les soixante. — Mais en tel âge vous ne «reviendrez pas du chemin ! — Qu'importe ! Je ne «l'entreprendrai ni pour en revenir, ni pour le ter«miner : j'entreprends seulement de me mouvoir «pendant que le mouvement me plaît, et je me pro«mène pour me promener. »

Ce sont là peut-être des paroles d'une haute philosophie, mais je ne partage en aucune façon l'opinion de Montaigne, j'avoue que voyager sans but, uniquement pour se mouvoir, n'a jamais été de mon goût ; le mouvement, pour le mouvement même et seul, ne m'a jamais séduit et, avec Platon, je pense que lorsque le fardeau des ans pèse sur les épaules

il y a sagesse et bon sens à demeurer chez soi. N'allez pas croire cependant que je n'adore que le dieu Terme et mes deux petits chenets. Le *voyager* me plaît, mais il faut avoir force et santé ; et je veux que, s'il y a fatigue, il y ait aussi profit : profit intellectuel et moral, cela va sans dire. Vous, Marie, vous êtes jeune, allez, levez le voile ; les voyages, il y a longtemps qu'on l'a compris, achèvent et complètent admirablement l'éducation. Le grand chancelier Oxenstiern disait à son fils, avec une pensée dédaigneuse et amère : « Allez et voyez par quels hommes le Monde est conduit. » L'élégant Chesterfield envoyait le sien sur le Continent pour prendre, en France, des leçons de belles manières ; hélas ! il ne fut jamais qu'un lourdaud. Mais laissons là ces souvenirs.

D'abord, chère enfant, connaissez-vous la langue du pays que vous allez visiter ? — Vous la connaissez, tant mieux ; vous sentirez le prix de l'instruction qui vous a été donnée et des efforts que vous avez faits pour en tirer bon profit.

Alors même que vous ne parleriez que très-incorrectement la langue des peuples dont vous voulez faire connaissance, osez vous en servir, c'est l'unique et meilleur moyen de vous perfectionner, d'acquérir les tours, les locutions et la prononciation de cet idiome. Pas de fausse honte, je vous prie. En

cherchant à vous deviner, d'abord on sourira peut-être, mais soyez sûre que les indigènes vous sauront gré de votre bonne volonté ; ils seront secrètement flattés de voir qu'à leur langue vous avez consacré vos veilles. En tous cas, vous passerez à leurs yeux pour une jeune personne qui a reçu une bonne éducation. Si vos auditeurs rient de vos bévues de linguistique, riez plus haut qu'eux, acceptez et sollicitez une leçon que l'on ne refuse jamais à une jeune fille aussi discrète et aussi avenante que vous. Dès qu'ils savent deux mots de français, les Anglais se lancent, et ne tardent point à être compris tant bien que mal. Les Américains font de même et s'en trouvent très-bien. J'ai vu des Anglais, malgré l'orgueil de rang, de fortune, de caste, se placer à côté du cocher conduisant leur voiture de louage et prendre, en le questionnant, une très-utile leçon de français.

Il m'est arrivé souvent de causer avec des étrangers qui s'exprimaient difficilement en notre langue ; eh bien ! maintes fois je me suis surprise à les écouter avec un très-vif intérêt. Leur tour de phrases, leurs inversions quelquefois très-heureuses, leur accent même, avaient une étrangeté qui n'était point sans saveur.

Il est, du reste, des étrangers qui parlent merveilleusement le français ; les Polonais, les Russes, y

excellent, et j'ai entendu lord Palmerston avec une véritable admiration, il possédait notre dictionnaire d'une manière étonnante. Quelque idiome que vous balbutiez, vous ne seriez pas, vous, Marie, si vous ne mettiez, même dans les incorrections de votre parler, ce je ne sais quoi de gracieux et d'ingénieux qui est une des qualités de votre esprit et de votre caractère. Que ce que je vous dis là n'aille pas vous faire tomber dans le péché d'orgueil privé ou national. Vous êtes déjà trop instruite pour vous laisser aller à ce ridicule travers.

Partout, Marie, nous rencontrons des rivaux, quelquefois des maîtres, et chaque nation a des richesses intellectuelles et physiques qui lui sont propres. Ne croyez donc point à la supériorité absolue et exclusive de la France, saluons toutes les gloires, d'où qu'elles viennent; ne blessez jamais l'amour-propre national de ceux avec qui vous vous entretiendrez. Plus vous vous sentez riche par le génie de nos pères, plus vous devez être modeste, et si l'on parle littérature, songez que de longues études, l'usage constant de votre langue, ont pu seuls vous révéler le mérite de nos grands écrivains ; les personnes nées au-delà de nos frontières n'ont point eu cet immense avantage. Il faut être de France pour apprécier complétement nos poëtes ; il faut que, dès l'enfance, l'oreille se soit formée aux nombres har-

monieux de nos maîtres à la lyre d'or. Si cela est vrai, Marie, pourquoi vous refuseriez-vous à reconnaître que les autres langues ont aussi des harmonies secrètes que votre oreille ne sentira jamais complétement, et possèdent des finesses perdues pour votre esprit, quelque ouvert et agile qu'il puisse être ?

D'ailleurs, c'est pour apprendre que vous voyagez : questionnez donc beaucoup, ne vous lassez pas de questionner. On avait surnommé Voltaire enfant *Monsieur Pourquoi*... C'est si commode d'interroger et si amusant aussi ! Je ne pense point que vous preniez le ton dogmatique et tranchant, mais, en tous cas, méfiez-vous des inconnus devant lesquels votre vanité voudrait se donner carrière, les savants ont souvent la mine et la mise trompeuses. Un jour un bon vieillard se trouvait empêtré pour payer les guides d'un postillon, et un jeune homme murmura assez haut : « Quel vieux bonhomme ! il ne sait pas seulement compter jusqu'à quatre ! » Un personnage survint, et dit au garçon mal appris : « Ce bonhomme qui ne sait point compter jusqu'à quatre est un des plus grands mathématiciens que la France ait eus ; il s'appelle Ampère. » Rossini racontait avec une verve tout italienne qu'une fois, en voyage, un pianiste allemand l'avait pris pour un marchand de figues et de raisins secs. L'erreur dura toute une journée

et vous pouvez vous imaginer quelle fut, le soir, la confusion du croque-notes bavarois. J'ai connu à Paris Meyerbeer, à Naples Mercadante, et, certainement, ni dans leur conversation ni sur leurs figures, ils ne portaient la marque de leur génie. Soyez donc, en voyageant, retenue autant par la prudence que par votre bonne éducation ; mais questionnez, questionnez ; et en vous y prenant bien, votre curiosité ne semblera jamais importune, on ne verra en vous qu'une brave jeune fille avide d'instruction.

Dans les villes où vous séjournerez, avez-vous quelques emplettes à faire ? ne confiez pas ce soin aux personnes qui vous servent. Sous sage escorte, ne craignez pas de vous mettre en campagne ; ce ne sera point temps perdu, je puis vous l'assurer. Vous recueillerez ainsi une foule de détails, de petites notions très-caractéristiques, qui vous révéleront les mœurs et les habitudes du pays. Les ouvrières, les paysannes, les marchandes, quand on sait les interroger ou les laisser parler, sont très-curieuses à entendre ; par elles vous pénétrez dans les recoins les plus cachés des usages nationaux. La haute société est, à peu près, partout la même, elle possède la même instruction, elle pratique le même cérémonial et porte, avec plus ou moins de goût, des habits coupés sur le même patron ; c'est donc au-dessous de cette classe qu'il faut regarder, si l'on veut en-

trer au vrai foyer d'un peuple. Un banquier de Rennes, un grand industriel des Vosges, sont des Parisiens établis à quelques lieues de Paris; mais un laboureur ou un marin des côtes bretonnes, mais un bûcheron du Jura, ne ressemblent guère à un fils de la chaussée d'Antin ou de la rue de l'Université.

Je l'ai souvent remarqué, sans pouvoir m'en expliquer la cause, les hommes d'une éducation au-dessus de la moyenne aiment peu, en général, à causer de la contrée où ils sont nés, à vous révéler les vieux usages qui y persistent encore, ils semblent n'y voir que des vestiges d'ignorance et de superstition. Je trouve qu'ils ont tort, et qu'ils méconnaissent une des sources les plus fécondes de la poésie. Pour moi, vous le savez, Marie, quand on veut me conter une histoire qui commence par ces mots magiques: « Il y avait autrefois..., » je deviens tout oreille et je sens renaître en mon cœur la curiosité et la crédulité des enfants. Je ne saurais donc trop vous le répéter: étudiez, questionnez, interrogez, en voyage; alors, à chaque pas que vous ferez, votre mémoire se meublera, la comparaison fécondera votre esprit, et vous verrez s'élever votre horizon intellectuel.

Ce résultat sera d'autant plus certain que vous vous serez mieux préparée à votre voyage, c'est-à-dire que vous aurez plus soigneusement lu l'histoire de la contrée vers laquelle vous entendez tourner vos

pas; car je ne vous fais pas l'injure de supposer que vous vouliez vous abandonner à l'érudition de mauvais aloi des valets conducteurs que tout hôtel se croit en droit de vous imposer. J'ai contre eux une haine féroce, et vous allez voir que j'ai raison. J'ai entendu, de mes oreilles entendu, un de ces malheureux conduisant une famille américaine au musée du Louvre lui présenter un portrait du peintre Chardin, avec un abat-jour sur les yeux et un bonnet de coton sur la tête, comme le portrait de Louis XI, « le plus méchant de nos rois » ; une Mme de Pompadour pour « Catherine de Médicis, la femme d'Henri IV »... Et les pauvres Bostoniens prenaient gravement des notes !...

Profitez donc, mon amie, des derniers jours qui vous restent avant votre départ pour bien savoir ce que les pays que vous allez visiter renferment de célèbre et de curieux, et ne vous fiez pas uniquement à votre mémoire. Dressez d'avance un petit livre de notes et de dates avec force pages blanches que chaque soir, en route, vous remplirez, après avoir vu le monument, le tableau, le paysage, que vous saviez devoir rencontrer. Je vous recommande d'être très-sincère avec vous-même, point d'enthousiasme factice; n'imitez point ces touristes qui admirent une chose parce que d'autres l'ont admirée avant eux. Ne faites pas comme Alexandre Dumas qui s'extasiait à Bâle

devant les débris de *la Danse des morts* attribuée par l'ignorance au pinceau d'Holbein; dans cette peinture très-curieuse, mais médiocre, il célébrait le génie du grand artiste; or jamais cet ouvrage n'a été touché par Holbein. Ayez un jugement à vous, exprimez-le modestement, vos erreurs seront redressées ou se redresseront d'elles-mêmes, mais au moins vous ne serez pas rangée parmi la gent moutonnière. J'ai connu de vrais artistes qui, à première vue, sont restés froids devant les tableaux de Raphaël; ils l'avouaient et ne les ont appréciés que plus tard. Ce petit carnet de voyage que je vous engage à ouvrir, je vous en voudrais beaucoup si, chaque soir, avant de vous coucher, vous ne le mettiez pas à jour, et je vous préviens que, plus tard, vous en auriez un grand regret; car je connais peu de passe-temps plus doux que de retrouver les jugements et les traces des impressions de sa jeunesse.

Tous ces points bien entendus, je vous suppose hors déjà de votre chambre si fraîche et si blanche; n'ayez point la prétention de trouver dans les hôtels le confortable de votre maison; et n'allez pas vous plaignant sans cesse du coucher, de la nourriture, du service des domestiques, des voitures aux secousses un peu rudes, car, alors, vous seriez insupportable à vous-même et aux autres. A la guerre comme à la guerre! Riez des mésaventures, il y a

philosophie, bonne grâce et bel esprit à se placer au-dessus des petits accidents. Qu'est-ce qu'un mauvais dîner et une couchette un peu dure, lorsqu'on a l'appétit et le bon sommeil des jeunes années?

Ne traînez pas après vous, je vous en supplie, un monde de caisses, de coffres et de paquets. Ne prenez que le strict nécessaire ; vous éviterez par là des préoccupations incessantes et des soucis qui suffiraient à empoisonner tout votre plaisir. Vous ne voyagez point, je pense, pour vous faire regarder, et pour que l'on admire vos toilettes. Que des femmes, cette spéculation en tête, aillent aux stations d'eaux ou des bains de mer, c'est leur métier; mais il suffit qu'elles agissent ainsi pour que vous teniez une conduite toute contraire. Que votre mise soit propre, très-propre, mais simple. Je connais une jeune femme qui, chaque année, pendant deux mois, parcourt, au bras de son mari, la Suisse et la Savoie : si vous voyiez avec quel léger bagage elle se met en route! Songez par exemple, à vos chaussures, et n'oubliez point que vous ne marcherez pas toujours sur l'asphalte; en conséquence, munissez-vous de bottines très-solides et à semelles très-épaisses. D'abord, elles vous paraîtront un peu lourdes, mais vous les bénirez bientôt, car elles protégeront vos pieds contre la dureté de la roche, et les pointes des cailloux dont certaines villes sont pavées. Disposez votre

chevelure de manière à ce qu'elle exige de vous le moins de soin possible; il n'y a pas en voyage de petite économie de temps; que l'heure assignée pour le départ vous trouve joyeuse, gantée, et l'ombrelle à la main. Ayez la discipline et l'exactitude d'un vieux soldat; à cet égard les Anglaises sont des modèles, imitez-les. Mais ne prenez point d'elles, sauf le cas de force majeure, l'habitude, par trop virile, d'escalader les diligences, de prendre sans droit les meilleures places, et ne remplissez jamais les salles des hôtels ou des gares du bruit de votre conversation. Soyez partout et toujours femme, et femme de bonne compagnie. Je vous engage donc, à ce titre et par un motif de convenance autant que de santé, à ne porter sur vous aucune odeur. Il y a tel ou tel parfum qui pourrait incommoder vos compagnons de route; contentez-vous de vous munir d'un flacon de sel anglais pour cas de nécessité majeure.

A propos de parfum, dans vos excursions, vous cueillerez sans doute de gros bouquets de fleurs et de feuillages, le soir, en vous couchant, ne les laissez pas dans votre chambre; le moins qui puisse vous arriver, si vous n'aviez pas cette précaution, ce serait de vous réveiller avec un affreux mal de tête.

Voilà bien des recommandations, chère Marie, n'en négligez aucune; profitez de mon expérience. j'ai parcouru l'Europe de Naples à Copenhague.

Voyagez, Marie, allez admirer les magnificences de la nature et les travaux des hommes, et si vous tenez à ma vieille amitié, laissez tomber sur votre route l'obole aux mains du pauvre : ce sont surtout les cœurs heureux qui doivent être ouverts à la pitié.

Bon voyage, ma chère enfant !

PARIS ET LA PROVINCE

Il ne faut plus dire : une provinciale, une Parisienne, en se basant sur les contrastes qui existent entre une personne née en province ou une jeune femme qui a vu le jour à Paris. Grâce à la propagation des lumières et à la facilité des communications, notre unité est faite. Il n'existe plus que deux classes, l'une où se pressent les gens bien élevés, l'autre où végètent, rustiques encore, les familles qui n'ont point voulu ou n'ont pu jouir des bienfaits de l'éducation. Leur nombre décroît tous les jours, mais au point de vue qui nous occupe, à quelques exceptions près, on peut dire que l'unité française est faite.

Les grandes cités, les villes de second et de troisième ordre, ont toute la politesse de Paris ; ce qui se pratique chez nous se pratique aussi chez elles. Mêmes usages, même langage, mêmes costumes. Je puis dire que j'ai vu cette révolution s'accomplir ; elle a singulièrement contribué à la sociabilité générale. Cependant je ne veux point prétendre que nous ne

distinguions pas les provinciales fraîchement débarquées sur nos promenades. Sur quels indices? demanderez-vous. Mon Dieu, à mille petits riens ; par exemple elles regardent beaucoup, elles ont bien raison, tandis que rien ne surprend nos regards ; elles ne savent pas, comme nous, se tirer de l'embarras de nos rues ; nous les reconnaissons même à leur costume. En général, elles veulent être trop Parisiennes, et leurs vêtements tout semblables aux nôtres et fraîchement faits, du premier coup elles ne les portent pas absolument comme nous. Mais la nuance, puisque nuance il y a, n'a rien de ridicule, elle échappe même complétement à des yeux moins exercés que les nôtres. Quant aux usages, elles les connaissent aussi bien que nous ; elles seraient même portées à en exagérer la rigide importance. Le mal, comme on le voit, n'est pas grand, je le leur signale cependant. Elles ressemblent à ces étrangers qui ont appris notre idiome dans leur pays, avec des maîtres excellents qui ne que leur ont mis sous les yeux les grands modèles de notre littérature : dès lors ils n'emploient que des tours et des termes parfaits ; mais il faut qu'ils se fassent à notre conversation rapide et courante. Ils parlent notre langue écrite et non notre langue parlée. Il en est ainsi quelquefois de la politesse des provinciales, elle n'a pas d'abandon, elle manque de laisser-aller et partant de charmes. Mais en quelques jours cet ex-

cès d'une qualité disparaît ; elles sont nos sœurs par leurs manières comme elles le sont par l'esprit.

J'en suis fâchée pour l'honneur du sexe-roi, mais chez les hommes de province, on ne trouve pas toujours cette élégante souplesse ; ils ont la fibre plus dure, et sont souvent plus lents à prendre notre pli, surtout s'ils n'ont pas reçu, dès leurs jeunes années, cette éducation première dont j'ai tant parlé au commencement de ce volume. Si, lorsqu'ils viennent se fixer à Paris, ils ne veulent pas absolument se soumettre aux petites servitudes que la société impose, c'est un malheur réel pour leur famille et pour eux ; ils vont vivre dans les clubs ou dans les cafés, lieux commodes, amusants, je le crois, mais où ils auront, il me semble, plus à perdre qu'à gagner, en fait de distinction et d'élégance, sans parler des autres pertes qui les y attendent.

Mais, renversons les rôles, allons en province. Dès notre arrivée, pour peu que nous ayons un peu de tact, combien nous serons frappées par l'importance beaucoup plus grande de la femme de province et combien nous serons touchées de la voir élégante, de si bon ton, au milieu des soins de toute sorte et des responsabilités de toutes espèces qui passent sur sa tête. J'ai connu de jeunes femmes appelées tout à coup à conduire de grands établissements industriels ou agricoles, vrais modèles de bonnes manières qui

trouvaient le temps de satisfaire à leurs devoirs si multiples et si nombreux et de se tenir à la disposition de leurs hôtes dont elles organisaient les plaisirs.

Ce que nous reprochons à la province (elle a bien d'autres reproches à nous adresser), c'est la multiplicité, l'interminable abondance, de ses repas et l'insistance amicale, mais souvent inopportune, avec laquelle elle veut vous faire goûter aux produits de ses basses-cours, de ses vergers et de ses vignobles. — Que diriez-vous si vous alliez dans les comtés anglais et en Allemagne! — Mais, que voulez-vous? pour vous faire honneur, et sachant parfaitement qu'elle vous offre souvent ce qui vous manque à vous autres habitants de la grande cité, elle vous présente ce qu'elle a de plus rare et de meilleur. Son hospitalité est large, elle vous prodigue toutes ses ressources de la cave au grenier, ses fruits que l'Europe entière nous envie, ses vins incomparables, richesse et orgueil de la France. Elle vous presse de les goûter, elle ne les a gardés que pour des occasions semblables. En faisant plier la table sous leur poids, c'est un honneur qu'elle vous rend, une galanterie qu'elle vous adresse.

Notons que la conversation des dîners n'est plus ce qu'elle était autrefois; l'instruction a fait son chemin, et il faudrait qu'une Parisienne fût tombée dans un pays complétement sauvage, pour ne pas trouver à qui parler. Seulement, si elle veut se mon-

trer femme vraiment bien élevée, elle doit mettre la conversation dans le courant des choses qui peuvent intéresser ses voisins. Elle laisse donc de côté le livre nouveau, la pièce à succès, qui défrayaient la causerie de son salon de Paris, elle parlera à ses nouvelles connaissances des objets qui, de près ou de loin, se rattachent à leurs préoccupations et à leurs travaux. Moyen facile de se faire bien venir! Qu'elle ne se pose point en belle parleuse; elle évitera un ridicule; et qu'elle n'aille pas se figurer que sous l'enveloppe peut-être un peu simple de ces hommes, de ces femmes vivant au grand air des champs, il n'y ait pas des esprits éveillés et, souvent, qu'elle y prenne garde, des intelligences très-fines et très-railleuses. Rabelais n'avait pas la tournure d'un Valois, et je connais tel médecin de campagne qui a de l'esprit à revendre.

Je dirai, d'un autre côté, à la maîtresse de la maison : Diminuez, je vous en supplie, la longueur et l'opulence des repas. Le temps de Gargantua est passé ainsi que celui de « la dive bouteille »; surtout quand je refuse, n'insistez pas trop longuement, ce serait de votre part un manque de tact et de mesure; je viens chez vous pour jouir de votre hospitalité et non pour en être accablée. Montrez-moi vos jardins, vos terres, vos bœufs aux grands yeux; n'ayez pas peur, pour visiter vos étables, je mettrai des sabots,

s'il le faut. Les Parisiennes ne sont point aussi mièvres que des sots veulent bien le dire en croyant faire leur éloge. Vous me parlez de ma réputation d'élégance et de ma délicatesse, chère amie campagnarde, aurai-je perdu quelques mérites à vos yeux, lorsque j'aurai vécu quelques jours de votre vie en apprenant beaucoup de choses pour moi jusqu'alors inconnues, en vous suivant dans vos occupations? Enfin, n'être pour vous et votre mari ni un embarras ni une gêne, n'est-ce pas le meilleur moyen de vous prouver que je suis une créature bien élevée?

Allons à votre colombier!

LES BAINS DE MER

La mode des bains de mer, ou plutôt la mode de déserter Paris durant les chaleurs, est presque devenue une tyrannie. Je n'ai ni à la louer ni à la blâmer, mais je puis affirmer que c'est un dur impôt sur les revenus de certaines familles, et dire que, comme le font certaines jeunes femmes, jamais dans ma jeunesse je n'aurais consenti à me séparer de mon mari pendant deux mois ou à lui imposer des voyages aussi fatigants que dispendieux. Si je l'osais, j'insisterais sur ce sujet..... Je passe outre et reste dans mon domaine.

Certains bains de mer célèbres sont des lieux où la société est fort mêlée ; raison de plus, hommes et femmes, pour s'y montrer sévères sur les lois de l'étiquette, elle est une des marques auxquelles les gens de bonne compagnie se reconnaissent ; en même temps qu'une sauvegarde. C'est aux bains de mer surtout que l'on comprend l'utilité du rigorisme de la civilité anglaise, pointilleuse à l'excès, je le

concède, mais éminemment protectrice. Il est d'autres plages moins courues qui ne sont fréquentées que par des familles honnêtes ; pour elle-même et pour ses filles, je crois que c'est à celles-ci qu'une mère prudente et économe donnera la préférence. Elle n'y rencontrera point et n'y mettra point sous les yeux de ses enfants un spectacle qu'il est toujours sage d'éviter.

Les inconvénients des bains de mer seront notablement amoindris si la fortune vous permet de louer pour la saison une maison entière, mais le plus grand nombre des baigneuses est réduit à louer dans des ruches des appartements garnis, ou à loger à l'hôtel, c'est-à-dire en la pire condition, surtout si leur mari ou quelque homme de leur famille ne les accompagne pas.

Réduite à descendre à l'hôtel, en y entrant, ayez soin de débattre soigneusement vos prix ; faites-vous montrer les appartements offerts ; sans ces précautions préalables, quoique je ne prétende en rien au rôle de prophétesse, je vous préviens que vous serez exposée à de vives contrariétés. Si vous veniez à apprendre que l'hôtel où vous êtes descendue est mal famé, ou si vous reconnaissez qu'il est mal habité, quittez-le immédiatement. En tous cas, chaque fois que vous sortirez, si vous n'avez pas amené avec vous votre femme de chambre, je vous recommande

de fermer exactement votre porte et d'en remettre la clef à la bonne chargée du service.

Trois lieux, aux bains de mer, se partagent à peu près les heures de la journée : ces lieux sont la plage, la table d'hôte et le Casino. Je veux bien que pour la plage vous ayez apporté deux ou trois fraîches toilettes, mais évitez la folie de certaines femmes qui y viennent faire assaut de luxe sans regarder contre qui elles luttent, et sans comprendre à quel degré cette lutte même les fait descendre. Quand la duchesse de M... allait à Trouville, elle était accompagnée de *soixante* immenses caisses. Aussi son mari est mort insolvable. Sur la plage, il est rare que vous ne rencontriez pas quelque personne de votre connaissance ; dans ce cas, vous voilà une société toute faite ; si par malheur vous n'aviez pas cette fortune, votre tact ne manquera pas de reconnaître les personnes de votre condition avec lesquelles vous pourrez établir des relations élégantes et sûres. Ne fréquentez qu'à très-bon escient les femmes seules, et tenez fermement à distance tout ce qui ne vous paraîtra pas parfaitement correct. En fait d'hommes, vous n'admettrez à l'honneur de causer avec vous ou de vous offrir le bras que ceux dont la position officielle est connue ou qui vous auront été bien et dûment présentés. Sur la plage, on porte deux toilettes : celle du matin et celle de l'après-

midi, ou plutôt celle d'avant et celle d'après la marée. La toilette du matin, que l'on prend en attendant que la mer soit pleine, est simple ; quelques femmes se plaisent à la rendre excentrique, mais je doute qu'une femme distinguée consente à devenir ainsi le point de mire de tous les regards. Ces costumes, inventions théâtrales et pas toujours très-décentes de nos célèbres couturières, ont d'abord un grave inconvénient, ils exigent d'être souvent renouvelés, car on ne peut pas porter toute la saison un vêtement dont on a tant parlé à son apparition ; on ne manquerait pas de le trouver fané et peut-être ridicule. C'est ce qui explique les soixante caisses de M[me] la duchesse.

Pour la toilette d'après la marée, elle sera celle que vous porteriez si vous aviez à faire une promenade aux Tuileries ou aux Champs-Élysées ; et, là comme ici, votre distinction sera dans votre attitude et dans la correcte élégance de votre maintien. Ayez soin, je vous prie, de ne point traîner après vous un cortége de cavaliers : c'est une clientèle qui ne convient ni à une jeune femme ni à une jeune fille.

Dans la société que vous fréquentez, fait-on quelques excursions aux environs, prenez-y part, si cela vous convient ; mais jamais si, en l'absence de votre père ou de votre mari, vous deviez être seule de femme, et, à plus forte raison, quand il s'agit de décou-

cher. Pensez-vous, en partant de Paris, avoir l'occasion de monter à cheval ? emportez votre amazone, ou du moins sa longue jupe. Tous les expédients que l'on vous suggérerait pour y suppléer peuvent être ridicules et, en cas d'accidents, fort dangereux. En fait de danger, puisque j'y suis, permettez-moi d'appeler votre attention sur messieurs les ânes : avec leur air bon-enfant, ce sont souvent de très-méchantes montures. Il n'y a qu'en Égypte, qu'au Caire surtout, que j'ai trouvé des ânes charmants et aimables en tout point, très-bien harnachés et trottant, trottant...

A table d'hôte, vous tâcherez de vous placer à côté des personnes qui vous sembleront respectables et mangeant proprement, ce qui ne se trouve pas toujours et n'est point aussi commun que l'on pense dans ces milieux assez troublés. Si, dans la conversation générale, on tient des propos un peu légers, feignez de ne pas les entendre, ne vous mêlez jamais à ces médisances qui finissent quelquefois par de vilaines affaires, où il serait déplorable de se voir compromise. Les aventures légères sont fréquentes aux bains de mer ; si, à table, on veut en faire le récit et que vous soyez avec une jeune fille, au premier mot témoignez votre étonnement et du regard montrez votre réprobation pour de tels sujets de conversation ; il n'est pas d'être tellement grossier qu'il ne

vous comprenne, et s'il voulait continuer il se trouverait certainement un galant homme pour lui imposer silence. Ne s'en rencontre-t-il pas, levez-vous, sortez, et dites à l'hôtelier de préparer votre note ; mais n'écrivez pas cette mésaventure à votre mari, il pourrait en résulter des complications graves. En toutes circonstances, il ne faut avoir recours à son intervention qu'à la dernière extrémité.

A table, recevez les soins de votre voisin, acceptez-les avec une gracieuse politesse, il serait mal de les repousser. La toilette sera simple pour le déjeuner, jamais de robe de chambre ou de peignoir ; pour le dîner, élégante et soignée, avec quelques fleurs naturelles dans les cheveux, si vous voulez. Les Anglaises descendent au dîner en robe décolletée et les bras nus : c'est l'usage de leur pays ; il est fort à leur avantage.

A propos d'un Anglais, permettez-moi de raconter une petite histoire arrivée à une de mes jeunes amies, qui, quoique très-bonne, a le don dangereux et charmant des mordantes réparties. Cette historiette porte avec elle sa moralité :

Mme de V... est très-jolie, elle a surtout des dents qui sont de véritables merveilles ; elle dînait à table d'hôte, à Trouville, avec son mari, et ils avaient en face d'eux un couple anglais. La femme était sur ce qu'on appelle le *retour* et ce que je nomme à plus

juste titre le *départ*. Au milieu du dîner, sans en perdre une bouchée toutefois, assez haut pour être parfaitement entendu, le Londonnien, désignant Mme de V... à sa compagne, s'écria en anglais :

— Oh ! les belles dents !

— Sont-elles bien à elle? répondit la Londonnienne.

S'attaquer aux dents de sa femme et devant lui encore ! M. de V... ne put pas le supporter. Un instant après, comme elle lui disait, en lui montrant la dame insulaire, et dans l'anglais le plus pur :

— Oh ! le beau nez !

— Est-il bien à elle? répondit dans la même langue M. de V..., contenant à peine une folle envie de rire.

Le couple britannique resta bouche béante, devint coquelicot, et pendant tout le reste du repas n'échangea plus une seule parole.

Ce qui était arrivé là à une Anglaise, très-respectable d'ailleurs, aurait aussi bien pu advenir à une Allemande ou à une Italienne. Il ne faut donc pas oublier que les tables d'hôte, des bains de mer surtout, sont polyglottes. Assis à cette table banale, souvenez-vous que vous êtes en public et ne faites rien que vous ne feriez pas dans la salle à manger la plus aristocratique de Paris.

Après cela, si, en entrant ou en sortant, quelques

femmes mal élevées, quelques beaux fils mal appris, ou un enrichi peu digne de l'être, commettent vis-à-vis de vous une inconvenance, tournez le dos et n'y pensez plus.

Au casino, vous aurez une conduite plus réservée encore. Je vous ai engagée à vous tenir à une table d'hôte comme si vous vous trouviez assise dans une salle à manger de l'aristocratie ; je vous dirai : au casino, considérez-vous comme dans un salon très-formaliste. Cherchez-y les femmes qui vous semblent les plus distinguées, et passez les heures avec elles, soit en travaillant, soit en lisant. S'il y a un piano, et qu'on vous prie de le faire, touchez-en ; mais évitez que ce soit devant une trop nombreuse assemblée, afin de ne vous point donner en spectacle. Trop d'éclat et de bruit ne conviennent pas à notre sexe ; gardez vos talents pour vos amis. Si le casino donne des bals, même conduite qu'à Paris ; seulement, ne dansez jamais qu'avec les personnes qui vous auront été présentées, n'adoptez pas un seul cavalier, et n'oubliez pas que vous pouvez, sans impolitesse aucune, comme vous le feriez dans un bal public à Paris, refuser les invitations des personnes que vous ne connaissez pas.

Plus mesurée encore doit être, aux bains de mer, la conduite d'une jeune fille ; on y passe de longues heures dans le désœuvrement, et le désœuvrement

a la langue mauvaise. Qu'elle y songe bien, et si un seul instant elle pouvait l'oublier, que sa mère y songe pour elle.

Une recommandation encore, mais celle-ci d'une autre nature : lorsqu'on visite les montagnes, il est de règle stricte d'obéir aux guides, à la mer il faut agir de même. Si bonne nageuse que vous soyez, ne vous montrez pas imprudente, et, parce que de la plage on vous regarde, ne faites pas de vaines bravades : les vagues sont lourdes et profondes. En canot, ne bougez pas de la place que les matelots vous ont indiquée, et s'ils vous disent que la mer est grosse, que le temps menace, ne vous embarquez pas. Les jeunes gens, en agissant ainsi, craignent parfois de donner une mauvaise idée de leur courage, c'est une ridicule inquiétude : reculer est montre de raison et de bon sens, voilà tout. Une bravoure téméraire n'est belle que lorsqu'elle s'appelle dévouement ou devoir.

En parlant de devoir, j'allais en oublier un. Vous avez de la plage admiré la sublime horreur de l'Océan en courroux. Pour vous, c'est un spectacle d'une grandeur sans égale. Mais détournez vos yeux et portez-les sur ces pauvres femmes qui, les mains croisées et le visage bouleversé, regardent ces vagues terribles et interrogent l'horizon chargé de tempête. Ce sont les femmes des pêcheurs, et la

barque qu'elles « espèrent », pour me servir d'une locution à elles familière et remplaçant le verbe «attendre», porte leur mari, leur père, leurs enfants... Reviendront-ils ces bien-aimés? Et s'ils ne reviennent pas, comment vivront-elles? En cas de malheur, soyez généreuse, venez en aide à ces pauvres familles si courageuses et si simples, laissez sur cette côte où vous aurez passé quelques jours, le souvenir de votre bonté, et recueillez cette bénédiction du pauvre qui est pour les cœurs élevés la plus noble des jouissances.

Je connais une jeune femme, j'ai fort envie de la dénoncer, qui, depuis plusieurs années, va chaque été aux bains de mer sur la même plage. Dès qu'elle arrive, il y a émeute dans le village. Il faut que sa voiture aille au pas, de crainte d'écraser les enfants qui se hissent sur les marchepieds, se disputent le plaisir de lui offrir des fagots de fleurs; les marins se découvrent, les femmes sur les portes lui envoient des salutations de bienvenue. Vous êtes toute jeune encore, chère Louise, à toutes ces bénédictions joignez celle d'une vieille femme qui vous admire et vous aime.

EN WAGON [1]

J'ai parlé des voyages, de la campagne, des tables d'hôte ; les chemins de fer jouent un rôle assez actif dans la société pour que je m'occupe d'eux quand ce ne serait afin de leur rendre hommage, mais une autre raison m'y détermine : le wagon a aussi ses usages. Comparé à nos vieilles diligences, il est presque un salon ; il impose donc au voyageur une mise particulière qui soit à la fois commode et décente. Les vieux habits, les robes fripées, les vieux gants, ne sont plus de mise pour voyager : il y a des costumes de voyage pour les hommes ainsi que pour les femmes, et comme, à l'exception de la poussière dont ils seront couverts, on sait qu'ils n'auront pas de souillures, on les choisit d'une élégance qui ne nuit pas à la solidité.

Pour les femmes qui voyagent seules, il existe des wagons spéciaux ; j'ai vu cependant des dames dans

(1) Prononcez *vagon* (Littré.)

cette condition ne pas y monter, ils ont des inconvénients assez nombreux. Mme C..., qui avait fait ainsi le voyage de Paris à Bordeaux, m'affirmait qu'on ne l'y prendrait plus. Elle s'était trouvée avec des dames sans gêne, qui, la nuit venue, avaient fait leur toilette absolument comme si elles allaient passer dans leur chambre à coucher, le compartiment s'était rempli de l'odeur des parfums. Le matin, seconde toilette, les peignes d'aller pendant tout le parcours; de plus ces dames transformèrent le wagon en une véritable salle à manger, où se confondait l'odeur des viandes avec celle des oranges. Bref, Mme C... sortit de cette épreuve de douze heures, malade et révoltée. Je pense que les choses ne se passent point toujours ainsi; je n'en sais rien toutefois, n'ayant jamais, en voyage, même lorsque j'étais seule, usé du wagon des dames.

Je n'ai point eu à me plaindre de mes compagnons de route, ils ont toujours été pour moi convenables, serviables; je m'imagine qu'ils seront toujours ainsi, si, de prime abord, vous ne montrez pas des exigences auxquelles, en résumé, ils ne sont point forcés de se soumettre. Sans doute un homme poli vous tendra la main, vous aidera à hisser votre coffret, à placer dans le filet vos paniers, votre paquet de couvertures ou de fourrures, et vos ombrelles et vos parapluies liés par une courroie ; s'il n'est ni vieillard

ni souffrant, sans doute il vous offrira même le coin qu'il occupe; mais enfin, rien ne l'y force. Cependant soyez presque sûre qu'il cherchera à vous être agréable et que ses complaisances seront précisément en raison inverse de prétentions que vous voudrez imposer de haute lutte. Vous serez traitée selon la manière dont vous vous présenterez. Jeune femme, à moins que d'être visiblement souffrante, si vous voyagez avec une femme de chambre; jeune homme, si vous avez un domestique, vous ne leur donnerez pas place dans votre wagon : ce serait une impolitesse dont pourraient être blessées les personnes qui s'y trouvent avec vous. Pour une jeune fille, le cas est tout différent; une femme voyageant avec ses enfants gardera aussi leur bonne auprès d'elle, et, maintes fois, ses compagnons de route auront l'occasion de se féliciter de sa présence. Il n'est point convenable qu'un voyageur prenne ses repas dans le wagon, à moins qu'il ne profite du temps d'arrêt qui appelle au buffet toutes les personnes qui sont dans le compartiment, et il aura soin de faire disparaître soigneusement tous les reliefs de son déjeuner ou de son dîner.

Reste une grosse question, celle du cigare; le débat n'est point encore vidé, mais, comme plus nous allons, plus on fume, l'arrêt de l'avenir n'est point douteux. Certainement vous avez le droit absolu de

vous opposer à cette liberté, si la fumée vous incommode. En ce cas opposez de bonne grâce votre veto, priez que l'on attende jusqu'à la première station, et annoncez que là vous quitterez le wagon. Je serais fort surprise si, à ces paroles, tous les porte-cigares ne disparaissaient pas. L'odeur du tabac ne vous rend-elle point malade, accordez une autorisation, qu'en tout état de cause on doit vous demander.

Il n'est pas malséant de causer en voyage ; prenez garde toutefois à vos paroles : vous ne connaissez point vos interlocuteurs ; parmi eux il s'en trouve peut-être qui savent qui vous êtes. Il est de jeunes voyageurs qui visent à la pose ; à les entendre, ils ont tous les secrets de l'Etat, ils vivent en relations familières avec tout ce qu'il y a de grand et de célèbre. Souriez de leur vanité, qu'ils sentent que vous n'êtes point leur dupe ; mais, je vous prie, point d'exécution capitale : vous n'avez pas charge de leur éducation.

Il y a des femmes à qui il arrive en voyage, disent-elles, toutes sortes d'aventures ; je n'ai pas eu ces accidents, et, cependant, j'ai visité bien des contrées. J'ai rencontré beaucoup de gens manquant d'usage : des parleurs, des complimenteurs fatigants ; mais, au fond, j'ai trouvé partout le respect dû à une honnête femme. Il en est des wagons comme des rues de Paris : avec une certaine tenue, il est rare que l'on y fasse de fâcheuses rencontres.

DES DOMESTIQUES

Ce serait une grave erreur que de croire n'être tenu à la politesse qu'entre égaux et vis-à-vis de ses supérieurs. Il faut en montrer avec ses inférieurs, ils y ont droit ; et il y a des usages qui règlent la conduite qu'une personne bien élevée et chrétienne doit tenir à l'égard de ses domestiques.

Il est un reproche que je me crois le droit d'adresser aux écrivains de la vieille comédie française : ce blâme porte sur le rôle et le caractère qu'ils ont prêtés à leurs soubrettes et à leurs valets.

Les servantes de Marivaux, de Regnard, de Molière — de Molière, qui cependant avait pour le servir la bonne Laforet — ne sauraient donner une idée vraie des rapports existant jadis entre celui qui commande et ceux qui obéissent. Je ne croirai jamais que les valets du temps de Louis XIV et de Louis XV fussent des misérables vivant de rapines, vendant l'honneur de la maison, et n'échappant que par l'imbécillité ou la complicité des maîtres à la

justice et à la honte des galères. Mon bon sens ne saurait admettre ces soubrettes au langage effronté, prêtant la main à tous les désordres, donnant à leurs maîtresses les conseils les plus abominables, et semant impunément autour d'elles le mensonge et la corruption.

D'ailleurs, comment concilier le caractère prêté aux domestiques par le génie comique avec la tradition si vivante encore de ces vieux et fidèles serviteurs qui faisaient partie du foyer de nos pères? Beaucoup d'entre eux n'ont-ils pas été sublimes en face de la Terreur? Je mets donc à part les Crispins, les Dorines, comme des personnages de fantaisie, dont il pouvait bien exister quelques échantillons, mais qui ne sauraient servir à juger le peuple de l'antichambre obéissant à nos arrière-grand'mères. Quoique la livrée des grands seigneurs m'inspire une très-médiocre estime, je suis assurée que les valets de M. de Montausier, que les femmes de chambre de Mme de Sévigné ne ressemblaient en rien à Crispin ou à Jodelet, à Marton ou à Marinette.

Les tableaux auxquels je fais allusion ne sont ni moraux ni vrais; ils ont le grand tort de donner aux personnes qui ne réfléchissent pas une idée erronée des rapports subsistants autrefois entre maîtres et valets. Aujourd'hui, MM. Legouvé, Dumas, Sardou, n'oseraient pas mentir si ouvertement à la

vérité des mœurs; le public ne le souffrirait pas.

Je n'ai besoin de rappeler à personne que les domestiques, devant la loi religieuse et civile, sont nos égaux, et que si l'éducation, le hasard, la fortune, ont mis une distance entre eux et nous, il est de notre devoir de ne point aggraver ce que cette condition a de pénible. Évitez donc de réprimander un domestique devant des étrangers; pour mon compte, j'éprouve toujours un véritable sentiment de gêne morale et de malaise physique lorsque j'assiste à des scènes de cette nature, elles m'attristent, et je crains toujours que le serviteur, poussé à bout par une gronderie, pas toujours proportionnée à la faute, ne vienne à laisser échapper quelques paroles malsonnantes, souvent suivies d'un fâcheux éclat.

Ajournez votre blâme, il n'en sera que mieux écouté; votre domestique, plus de sang-froid, vous prêtera une oreille plus attentive, et il vous saura gré d'avoir ménagé son amour-propre. Si vous n'en usez pas ainsi, en abaissant, en dégradant le moral de ceux qui vous entourent, vous perdriez tout moyen d'action sur eux et vos reproches ne produiraient aucun effet.

N'oubliez point que s'ils ont besoin de vous, vous avez bien plus besoin d'eux encore, que vous devez conquérir leur estime; car leur estime, quoi que vous en puissiez croire, est d'un poids beaucoup plus

considérable que vous ne l'imaginez. Admis à vous voir à toute heure, vous étudiant par calcul et nécessité, leur témoignage a une gravité tout à fait exceptionnelle, et est-il une position plus pénible pour une femme ou pour une jeune fille que d'avoir à rougir devant sa femme de chambre ? Notre dignité, le soin de notre réputation, exigent donc que nous soyons honorées et respectées par ceux qui vivent sous nos ordres.

Ce serait, je vous en préviens, une erreur que de croire arriver à ce but par une indulgence exagérée. Ce n'est point là ce que vos domestiques attendent de vous, et ce serait méconnaître votre devoir, compromettre, avec l'autorité dont vous devez être revêtue, l'ordre et l'économie de la maison. Je vous engage, au contraire, à ne parler à vos gens que pour le service ; en agissant autrement vous tomberiez dans une familiarité dangereuse. Mais que votre retenue ne laisse percer ni puérile vanité ni morgue outrageante. Donnez vos ordres en peu de mots, clairs et précis, sans élever la voix ; assurez-vous qu'ils sont bien compris, et ensuite, tenez la main à ce qu'ils soient ponctuellement exécutés. Ne souffrez ni résistance ni mensonge. Si vos gens ont ces défauts, reprenez-les d'abord avec douceur ; s'ils continuent, prévenez-les que vous ne pouvez les garder ; enfin, s'ils sont incorrigibles, donnez-leur

congé. Vous devez les payer très-exactement ; à Paris, cela se fait tous les mois; ailleurs existent d'autres usages. Leur compte sera donc bientôt terminé, et que tout se passe sans emportement, sans bruit. Vous signerez leur livret, vous n'avez pas, aux termes de la loi, le droit de vous y refuser ; mais vous ne leur délivrerez un certificat que si vous n'avez rien de grave à leur reprocher. Vous pouvez, l'usage vous y autorise, visiter leurs malles; mais ne vous donnez pas cette peine : si un domestique est infidèle, il n'aura point attendu cette visite pour faire disparaître les objets que son improbité aura détournés. Lorsque l'on signifie son renvoi à un domestique, on lui donne huit jours pour chercher une place ; pendant ce délai, on lui laisse, durant la journée, une heure ou deux, afin qu'il puisse trouver une condition, mais son service ne doit pas en souffrir. On est toujours maître de ne pas accorder ces huit jours; dans ce cas, il faut payer les gages de ces huit jours; si on le peut, c'est-à-dire si on s'est précautionné d'un nouveau serviteur, c'est, je crois, le système qu'il faut préférer.

A Paris, on se pourvoit en général de domestique ou de connaissances à connaissances, ou par l'intervention souvent intéressée des fournisseurs, ou dans des bureaux de placement spéciaux, véritables bureaux de loterie où il y a plus de mauvais billets que de

bons. Ne vous fiez pas aux certificats, allez aux renseignements, la chose en vaut réellement la peine.

Soyez faciles pour les menus détails du service, ne troublez pas sans cesse les échos de la cave au grenier : c'est une habitude insupportable. Ne grondez pas outre mesure pour quelques gaucheries, pour un verre cassé, mais exigez fermement que l'on vous fasse connaître tout ce que la maladresse détériore ou brise. Lorsqu'un domestique entre chez vous, montrez-lui en détail les objets confiés à sa garde ou à son usage, placés particulièrement sous sa responsabilité, et, de temps à autre, passez une revue générale. Tenez vos meubles fermés, et si une clé restait à une serrure par hasard, habituez vos gens à vous la rapporter dès qu'ils l'aperçoivent.

Je vous recommande de ne laisser traîner sur les marbres de la cheminée et des tables ni votre argent, ni vos bijoux ; car si une pièce venait à tomber, une bague à s'égarer, vous seriez forcée à des recherches qui ont toujours, dans ces circonstances, quelque chose de désagréable. Il y a d'ailleurs sagesse à ne point exposer la faible humanité à de pareilles tentations. Une jeune femme doit veiller avec une grande attention sur le choix de sa femme de chambre ; jamais elle ne saurait être trop assurée de sa moralité. Une fois admise, témoignez-lui de la confiance, mais rien de plus. N'exigez d'elle aucun

service répugnant ; en dehors des choses de la toilette, ne lui demandez pas de conseils ; si elle se permet de vous en donner, que votre silence l'avertisse qu'elle doit renoncer à ses tentatives et rompre avec une habitude qu'ailleurs on lui a laissé prendre. Si elle essaye quelque délation sur ses camarades, ne l'encouragez point dans cette voie. Ne souffrez jamais qu'elle se permette la moindre raillerie sur les personnes qui fréquentent votre maison, pas plus sur leur toilette que sur leurs manières. Ayez soin qu'elle se tienne proprement, comme il convient à sa condition et à votre fortune ; si elle voulait aller plus loin, arrêtez-la ; son intérêt même exige que vous agissiez ainsi. Ne souffrez point qu'elle lise des romans que vous vous interdisez vous-même. Si elle aime la lecture, fournissez-lui des livres appropriés à son éducation et à son intelligence. Accordez-lui de rares sorties et sachez l'usage qu'elle en fait, les personnes qu'elle voit ; ne souffrez pas des liaisons qui seraient peu décentes. Du reste, si vous savez lui rendre son service agréable, elle sera peu tentée de chercher des distractions au dehors. Comme à toute votre maison, laissez-lui la liberté voulue pour remplir les devoirs de sa religion, alors même que sa croyance ne serait pas la vôtre.

Veillez à ce que dans certains jours la joie de la famille ne s'arrête point au salon. Une bouteille

de vieux vin, un gâteau, un léger cadeau, doivent, de temps à autre, témoigner à vos gens que vous les associez aux réjouissances de la maison. J'ai connu une famille patriarcale où, le jour de la fête de son chef, tous les domestiques, admis debout autour de la table, y buvaient à la santé de leur vieux maître. Chaque année j'assistais à ce repas, et je trouvais cet usage très-noble et très-touchant. Quant à la nourrice du fils, homme fait, elle s'asseyait à table à côté de lui.

On m'a souvent parlé de la gourmandise des domestiques, j'ai eu fort rarement à m'en plaindre. Est-ce effet d'un heureux hasard ? ou cela tient-il à l'ordre de mon ménage ? Je ne me prononce point. Pour la nourriture des personnes qui me servent, je la leur donne aussi abondante que ma fortune me le permet ; à cet égard, j'aime mieux être au-dessus qu'au-dessous du possible. Elles le savent, car je n'ai pas la maladroite prétention de vouloir, à leurs yeux, passer pour plus riche que je ne le suis réellement. De temps à autre, je tiens à ce que l'office soit de moitié dans mes petites gourmandises. Quand un domestique est souffrant, je ne manque jamais de lui envoyer particulièrement et directement de ma table, fût-elle honorée de la présence de mes hôtes les plus distingués, le mets qui me paraît le plus convenable à son état de santé. Vous ne sauriez

croire combien cette petite attention m'a été profitable, le bon effet qu'elle a produit ; c'est une recette que je conseille même à l'avarice en personne, elle s'en trouvera très-bien.

A moins d'une option particulière de la part de mes serviteurs, mon médecin est le leur ; j'ai, à cet égard, un arrangement auquel vous trouverez les vrais médecins toujours disposés à se prêter.

Il existe deux adages que je crois devoir examiner et contrôler : On répète : *Tel maître, tel valet ; Pas de grand homme pour son valet de chambre.*

Le premier de ces deux dictons me semble vrai, tandis que je considère le second comme absolument faux.

Oui, je suis involontairement portée à juger du maître par les gens qu'il garde à son service ; je crois à l'influence du mauvais exemple alors surtout qu'il vient d'en haut. C'était l'avis de Massillon, le plus éloquent des moralistes de la chaire chrétienne. Je me tiendrai toujours en garde contre une femme qui vit entourée de mauvaises gens, et je me demanderai, sans pouvoir m'en défendre, si elle n'a pas quelque intérêt à les garder, ou si elle n'est pas assez dépourvue de sens pour ne point sentir leur indignité. Deux suppositions également fâcheuses. Mais dire qu'il n'y a pas une maîtresse de maison honorée, respectée par ses serviteurs, c'est plus

qu'un paradoxe, c'est un mensonge. Je connais de vieilles bonnes qui, pour leurs maîtres, ont une vénération très-voisine du fétichisme.

Soyez pour eux ce que vous devez être et vos domestiques, choisis avec discernement, vieillis dans votre maison, seront de bons et loyaux serviteurs. Respectés par vous, frappés, sans qu'ils s'en rendent compte, de votre distinction, ils vous respecteront ; vous les trouverez prêts à se mettre entre vous et la calomnie. Si, au contraire, vous les traitez avec mépris et dédain, les bons vous quitteront, vous changerez souvent ceux qui consentiront à se mettre sous vos ordres, et, finalement, vous ne serez jamais servie. A qui sera la faute? Je ne parle pas des maîtres qui, par leur exemple et leur morale trop facile, pervertissent leurs domestiques ; ce sont, le ciel en soit loué, des gens avec qui je n'ai rien à faire et qui n'ont rien à voir dans ce livre. Ils ressemblent à ce caissier qui, au su et au vu de ses gens, volait son patron, et qui se plaignait du grappillage de sa cuisinière. Qui l'avait corrompue ?

Un domestique qui veut abandonner son service, en doit prévenir ses maîtres huit jours à l'avance. Les jeunes domestiques, mineurs, ne peuvent ni s'engager, ni rompre, ni toucher leurs gages sans le consentement de leurs parents. On n'exige pas, en général, cette formalité ; on a tort, souvent elle

leur serait utile. Ils ne doivent point, et c'est encore dans leur intérêt que je parle, quitter une maison sans avoir fait la remise de tous les objets confiés à leur garde.

Dans la coutume parisienne, tout domestique, au moment où il contracte son engagement, reçoit une prime appelée *denier à Dieu;* elle varie de cinq à vingt francs, suivant l'importance de ses gages. Si le nouveau serviteur demande son congé quelques jours après son entrée, il rend la prime ; il en est de même si, dans les mêmes circonstances, son maître le congédie.

La maîtresse de maison veillera à ce qu'une bonne harmonie règne toujours entre ses serviteurs, elle jugera leurs petits différends, apaisera leurs querelles en leur parlant avec une bienveillante raison. En sa présence, ils se lèveront toujours, même s'ils sont à table ; dans ce cas, par un geste, elle les fera immédiatement rasseoir. Elle exigera qu'ils lui parlent à la troisième personne et que jamais ils n'élèvent la voix en lui répondant. Pour le service dont ils sont chargés, il est bon de les consulter, d'avoir l'air de se rendre à leur avis, c'est un moyen de stimuler leur zèle en flattant leur amour-propre.

Au jour de l'an, vous leur devez un cadeau ; faites-le leur suivant leur goût et leur besoin ou, ce qui est plus

simple, donnez-leur de l'argent. Ce soin appartient à la maîtresse de maison.

Voilà un bien long chapitre; mais les domestiques jouent un si grand rôle dans notre existence, que certainement je n'ai pas dit tout ce que j'avais à dire.

Permettez-moi, en finissant, de donner encore un conseil. Il est convenable, il est d'une jeune femme bien élevée, de surveiller et de contrôler scrupuleusement les dépenses de sa maison : elle doit le faire constamment, exactement, avec méthode ; c'est le moyen que cette surveillance et ce contrôle n'aient rien de blessant pour les personnes qui y sont soumises. Tous les domestiques, chargés de payer des dépenses ou des achats, recevront une petite quantité d'argent — il ne faut jamais leur laisser faire des avances — et en même temps vous leur donnerez un livret sur lequel ils devront exactement porter toutes les sommes, petites ou grandes, qu'ils auront pour vous déboursées. Quand ils n'auront plus d'argent, ils se présenteront avec leurs livrets, dont vous vérifierez soigneusement les divers articles et les additions. S'il y a des erreurs, laissez-les impitoyablement à leur compte ; quitte, si vous êtes bien sûre qu'elles ne sont pas le résultat ou d'une négligence ou d'un parti pris, à rendre plus tard au serviteur lésé la somme dont il n'a pu justifier l'emploi. Ne restez

pas trop longtemps sans examiner ainsi vos dépenses ; car en différant ce soin vous rendriez la vérification impossible. Habituez vos yeux à cette surveillance, prenez une heure pour cette petite besogne. Chez moi, il est d'usage que la cuisinière présente son livre tous les deux jours.

Vous trouverez peut-être que j'entre dans de bien minimes détails, mais souvenez-vous, quoique la réciproque ne soit pas toujours vraie, qu'une maison sans ordre n'est jamais une maison élégante.

LA CHASSE

Si, sur le terrain où je m'engage, je viens à prendre une mauvaise piste, je prie le grand saint Hubert, si souvent et si joyeusement fêté chez moi au temps jadis, de vouloir bien m'accorder un généreux pardon. Cependant j'espère ne point prendre le contre-pied, ayant eu pour Seigneur et maître un grand Nemrod à la face de Dieu. Que de contes j'ai entendu conter ! Que de récits animés tandis que la douce Maid'son — une chienne anglaise incomparable — sommeillait à mes pieds, ou quand nous allions, jeunes femmes rieuses et cavaliers bruyants, donner à manger aux grands chiens du Poitou, ou aux *tou-tous* à jambes torses qui hurlaient de gourmandise à notre approche ! Heureuse époque !

Ce n'est pas que je n'eusse préféré garder mon mari près de moi, et que je ne le visse partir avec une secrète inquiétude pour la chasse à la grosse bête; mais, dans mes belles années, j'ai eu toujours présent à la pensée un certain dessin de Gavarnie. Il

représentait une jeune femme donnant des conseils à une mariée qui venait à peine de quitter son voile virginal : « Ma petite, lui disait-elle, il faudra laisser *piper* ton mari chez toi, parce que sans cela il irait *piper* dehors. » J'ai toujours suivi ce sage conseil d'un des moralistes les plus fins que notre pays ait eus et m'en suis toujours parfaitement trouvée.

Donc, on a beaucoup chassé sur les terres que possédait M. de Waddeville, et je dois m'empresser de reconnaître qu'il n'y a pas d'hôtes plus faciles à contenter que les vrais disciples de saint Hubert. Ils ne demandent que deux choses : des lits tels quels — la lassitude les leur fait trouver excellents — et des repas solides. A ces soins, peu difficiles, si vous joignez des ordres pour que leurs chiens et leurs chevaux soient bien traités, et si votre propriété abonde assez de gibier pour qu'ils puissent « faire parler la poudre », ils seront les plus heureux des hommes, et, en vous quittant, ils iront porter au loin le renom de votre hospitalité.

Il est une consigne que le maître de la maison doit exiger de tous et s'imposer à lui-même : les armes doivent être chargées hors de la maison, et nul fusil n'y rentrer avec une cartouche. Si les chasseurs sont dans l'intention de battre la plaine ou les bois, et de ne point revenir déjeuner au logis, avertie la veille au soir du lieu où ils comptent faire halte après

une ou deux rondonnées, la maîtresse de la maison aura soin d'y faire porter, pour l'heure indiquée, de la charcuterie, des viandes froides, un pâté, du vin, du café, de l'eau-de-vie, tout le nécessaire d'un bon repas auquel certainement les gardes prendront une large part. Calculez là-dessus, et n'oubliez pas que vos chasseurs ne devront pas attendre. Il est entendu qu'avant de partir, vos chasseurs auront, comme on dit, « cassé une croûte ». Pour leur faire honneur, avez-vous été matinale et les accompagnez-vous pendant quelques pas? au nom de tout ce qu'il y a de plus sacré sur la terre! en les quittant ne leur souhaitez pas «bonne chasse»; cela porte malheur, l'ombre de « la bredouille » se dresserait, comme celle de Banco, devant eux.

Un chasseur invité à une chasse à tir peut toujours amener son chien d'arrêt avec lui; il est attendu, et sera le bienvenu; mais s'il possède une meute, il ne l'enverra que dans le cas où l'on a réclamé sa présence. Quand le chien est sage et propre, le chasseur pourra demander qu'on veuille bien le laisser coucher au pied de son lit; s'il n'en est pas sûr, il doit prier qu'on le mette au chenil ou à l'écurie. J'ai connu un chasseur qui possédait un chien émérite, une vraie perfection sur le terrain de la chasse; malheureusement, à la maison, il avait la manie de dévaliser garde-manger, cuisine, office, et, pour surcroît

de mérite, il cassait les reins de tous les chats qu'il rencontrait. J'ai eu le bonheur d'héberger cet aimable animal, et puis en parler en connaissance de cause. Je vous le conseille, si jamais vous êtes propriétaire d'une telle bête, défaites-vous-en et ne la conduisez pas surtout chez vos amis. Ce traître chien — je me souviens de son nom, il s'appelait Scapin — une heure après son arrivée, gardant toujours un air doux et modeste, avait trouvé moyen de voler un saucisson, un pâté, et d'étrangler un angora que j'aimais beaucoup. On criait à la cuisine, à l'office, et moi je ne riais point, et cependant il me fallut défendre encore le méchant drôle contre la colère fort légitime de son maître. C'était un chien bien intéressant!

A la chasse au chien d'arrêt, les chasseurs s'étendent en ligne, et généralement ils portent leur fusil couché sur l'avant-bras gauche, les doigts de la main droite à la gachette, et souvent dessus, pour être plus prêts à tirer.

Il faut, en marchant, avoir soin que le canon de l'arme ne soit jamais dans la direction de votre compagnon de gauche, si le pied venait à vous tourner, et que votre main droite, par un mouvement involontaire, vînt à presser la détente, vous pourriez être cause d'un malheur. L'usage vous défend de tirer à l'arrêt du chien de votre voisin : la pièce

partant, vous le laissez décharger ses deux coups ; alors, si le gibier continue à fuir, vous pouvez faire feu. Vient-il à tomber, et que le premier tireur vous dise l'avoir touché, vous rappelez votre chien, laissant au sien à lui rapporter la victime, ou vous la lui remettez. Il ne faut jamais discuter sur un coup, c'est de mauvais ton et de mauvaise compagnie. En déchargeant votre fusil, s'il se charge par la culasse, ou autrement, tenez-le dirigé de telle sorte qu'en cas où il viendrait à partir, il ne puisse blesser personne.

A la chasse *sous bois*, lorsqu'on furette le lapin, chaque chasseur surveille une ou deux bouches du terrier ; il ne tirera le lapin que s'il sort par là.

A la chasse *au bois*, le chasseur et le tireur sont postés autour de l'enceinte où les chiens mènent ; ce sont en général des gardes, connaissant bien les passes, qui les ont placés ; ils ne quitteront point leur poste avant d'être relevés, et ne tireront la pièce que quand elle aura débûché ; sous bois, rarement, qu'à parfait découvert, et encore ne faut-il jamais le faire s'il y a des traqueurs et des armes chargées à balles : elles portent la mort si loin !

Le vêtement du chasseur en plaine doit être léger, commode ; les meilleurs, après tout, sont en toile ou en velours ; dessous on a soin de mettre un

gilet de flanelle. Cet habit se compose d'un large pantalon retenu par une ceinture, d'un gilet, d'une veste ni trop large ni trop juste, le tout muni de bonnes poches, d'une casquette à visière; aux pieds, de forts souliers à la semelle épaisse et large ; aux jambes, des guêtres hautes, résistant aux épines, et préservant de la rosée. J'ai surpris souvent sur les lèvres de mon mari un sourire quand il voyait des chasseurs d'une mise prétentieuse et presque théâtrale ; il ne comptait pas beaucoup sur leur adresse.

Pour la chasse à courre, c'est la botte à l'écuyère, la culotte de daim, le ceinturon soutenant le couteau, la veste et la casquette traditionnels, et, à la selle, un court fusil de bois, ou une carabine. Quelques chasseurs portent le cor en bandoulière. C'est très-beau le départ d'une chasse à courre; aussi, malgré ma prudence, montant à cheval, j'ai suivi quelquefois mes hôtes pour entendre la musique des meutes roulant sous les grands chênes. Mais je n'ai jamais pu assister à la curée, et à ce dernier coup de couteau qui assassine un pauvre cerf; je n'ai jamais voulu recevoir le pied tout chaud de la pauvre bête, galanterie qui me touchait peu ; et les *sacres* décorant mon antichambre de campagne n'y venaient que longtemps après la mort des animaux dont ils avaient été la fière parure.

On m'a raconté que, sur les bords de la Loire,

quelques belles châtelaines organisaient des bals, pour fêter le retour des chasseurs. Je doute qu'ils aient béni cette courtoisie ; les forces humaines ont des bornes. Je me contentais de leur donner un bon dîner, auquel ils prenaient part d'un furieux appétit, où l'on riait beaucoup ; et, après les cigares allumés ou éteints, je les envoyais se coucher, surtout si je savais que, le lendemain encore, ils chausseraient leurs guêtres. Les yeux mi-clos ils me remerciaient de la permission que je leur octroyais, et montaient dans leurs chambres, tandis que mon mari allait faire préparer les bourriches de gibier destinées à ceux qui partaient, et aux familles des fidèles qui voulaient bien ne pas nous quitter encore. Ces bourriches sont dans les règles absolues du savoir-vivre.

Dans les chasses louées par actions, entre plusieurs chasseurs, le gibier tué est disposé en tas à peu près égaux, et le sort décide.

Les invités à une chasse ne doivent jamais oublier, lors du départ, de récompenser très-largement les gardes, les garçons de chenil, d'écurie, et les gens qui les ont servis dans l'intérieur de la maison ; y manquer, c'est commettre une très-grave impolitesse.

Voilà tout ce que je sais sur ce sujet ; je laisse la plume à de plus savantes. Diane peut bien avoir des rites qui me sont inconnus ou que j'ai oubliés.

LES ENTERREMENTS ET LES DEUILS

J'aborde un triste sujet, nous entrons dans la sombre vallée des regrets et des larmes. Ici, la société encore a des usages qui s'imposent, et comme la religion, son rituel funèbre. Ce serait un travail curieux — il a déjà été fait à plusieurs reprises — que de retracer les coutumes des divers peuples dans les honneurs qu'ils ont rendus et qu'ils rendent aux morts ; mais ce sujet, qui tient à l'histoire même de la civilisation, n'est point celui que je dois aborder, je ne parle que pour la France et les pays qui suivent nos coutumes. Disons-le à l'honneur de notre patrie et de Paris surtout, il y a peu de contrées où l'on porte aussi loin le respect et le culte de la mort. Devant un corbillard l'homme des dernières classes sociales se découvre et toute femme fait le signe de la croix si elle professe la religion chrétienne, et les enfants les imitent. Si vous êtes en voiture, vous devez ordonner à votre cocher de ne jamais couper un convoi.

Dès qu'une personne a accompli son devoir dans sa vie et rendu le dernier soupir, une main pieuse, avant que le corps ait pris la rigidité de la mort, abaissera ses paupières si elles sont restées levées, et placera les membres d'une façon convenable ; les jambes réunies et droites, les bras tombant ou reployés sur la poitrine. Les choses souillées disparaîtront, on fera la toilette du mort. A la tête du lit mortuaire, on place une petite table recouverte d'un linge blanc, sur laquelle on dépose un crucifix, un bénitier avec un rameau, et deux cierges ; au pied, un prie-Dieu ou un fauteuil où vient s'agenouiller ou s'asseoir le prêtre, la religieuse, ou successivement les amis du défunt qui, tour à tour, doivent veiller sur ses restes ; car le corps, jusqu'à ce qu'il soit enlevé, ne doit pas un seul instant rester seul. On ne parle jamais dans la chambre des morts, et si on y pénètre, c'est pour y faire une courte prière ou laisser tomber quelques gouttes d'eau bénite sur le drap blanc qui recouvre la dépouille aimée.

Immédiatement après le décès, le premier soin est d'aller à la mairie pour l'annoncer ; si le plus proche parent présent ne va pas remplir lui-même ce devoir, il en chargera un ami.

A la suite de cette déclaration se présente à la maison mortuaire le médecin qui vient constater le décès. On répondra à toutes ses questions sur la ma-

ladie du défunt, sa durée, et on lui donnera le nom du docteur qui l'a soigné. Le « médecin des morts » laisse une pièce signée de lui avec laquelle deux amis de la famille ou deux parents se rendent de nouveau à la mairie. Ils sont munis, en outre, de l'acte de naissance du défunt et de l'extrait de son acte de mariage. Dans la déclaration qui sera faite, il faudra, avec une exactitude absolue, donner les nom et prénoms du décédé, sa profession, le jour et l'heure de la mort, son dernier domicile, et, s'il est possible, les prénoms de ses père et mère. Un acte de décès irrégulier ou incomplet peut donner lieu dans la famille à d'interminables procès.

Lorsque cet acte est dressé, l'officier civil, se conformant autant qu'il le peut au désir des parents, fixe l'heure du convoi.

Cette heure convenue, il faut se rendre à l'établissement, ou à une des succursales, des pompes funèbres ; dans presque toutes les mairies, elles ont un bureau spécial, et là on s'entendra sur la classe du convoi que l'on veut.

Ensuite on ira à l'église pour régler la cérémonie religieuse ; il y a des classes à l'église comme aux pompes funèbres, et généralement l'une entraîne l'autre.

Les frais du culte se soldent d'avance, et il est convenable de payer à forfait pour les chaises

en faisant connaître approximativement le nombre des invitations que l'on veut adresser.

Après ces soins, viennent la rédaction, l'impression et l'envoi des lettres d'invitation, et si l'on craint des oublis ou si le défunt par son talent, l'étendue de ses affaires, ses dignités et ses places était un homme public, à Paris et dans beaucoup de grandes villes on fait insérer dans les journaux un avis contenant la désignation de la maison mortuaire et de l'heure du convoi.

Si le mort était membre de la Légion d'honneur, on préviendra l'autorité militaire, qui enverra un détachement pour accompagner le corps.

Les invitations sont faites au nom de tous les membres de la famille depuis le fils jusqu'aux cousins et cousines, leurs noms et leurs qualités seront exactement inscrits par rang de parenté. Celui qui ne se trouverait pas porté, fût-il absent ou demeurant au loin, aurait lieu d'être blessé, et droit de se plaindre d'un oubli qui aurait l'air de le retrancher et de l'exclure de la famille.

Aux obsèques d'une veuve ou d'un veuf qui ont contracté une seconde union, on n'est point tenu, s'il n'y a pas des enfants du premier lit, à inviter les parents du premier mari ou de la première femme. Cela dépend complétement des relations qui ont continué à subsister.

Dans les invitations, quand le convoi est indiqué pour *dix heures* par exemple, cela veut dire qu'il aura lieu à *onze ;* mais si l'on dit à dix heures *très-précises*, cela signifie que le corps quittera la maison mortuaire exactement à cette heure. Je préfère de beaucoup ce mode de désignation au premier.

Pour tout ce qui concerne le règlement de l'église, des pompes funèbres et des invitations, beaucoup de personnes emploient des mandataires que fournissent certaines administrations de Paris spécialement créées pour ce service. En général, ils entendent et remplissent leur devoir avec tact, convenance ; et de quels tristes soins ils débarrassent !

Dans les honneurs que l'on rend aux morts, il est deux écueils qu'il faut également éviter, une honteuse parcimonie et une ridicule ostentation. Mais, ce que l'on ne doit jamais oublier dans ces jours de douleurs, ce sont les pauvres. J'aime mieux moins de plumes au corbillard et une aumône plus large. Il est des personnes qui règlent elles-mêmes par avance leurs funérailles ; leurs volontés à cet égard doivent être, alors même qu'elles déplairaient, suivies scrupuleusement, religieusement remplies, à la lettre et sans rien y changer.

Les invités se rendront ou à la maison mortuaire ou à l'église ; autant que faire se pourra, femmes et hommes seront habillés en noir, ou du moins cou-

verts de vêtements sombres. Ceux qui se rendront à la maison mortuaire, y inscriront leurs noms à la porte sur des listes préparées (les femmes ne s'inscrivent pas), ou monteront dans les appartements du défunt. A la porte du salon, ils trouveront la famille en grand deuil, ils la salueront, serreront leurs mains et passeront. Les dames se tiennent dans une pièce particulière, où elles sont reçues par les parentes du décédé. Dans cette triste réunion on n'échange que peu de paroles, des salutations amicales, à voix basse. Il serait de la dernière inconvenance de parler d'affaires ou de plaisirs.

Lorsque l'employé des pompes funèbres vient sur la porte du salon faire un salut, indiquant ainsi que l'heure est venue et que tout est prêt, le plus proche parent le suit, la famille vient après, ensuite les amis intimes et les simples invités. En franchissant le seuil de la maison, la famille salue les assistants restés dans la rue, et, tête nue, se place derrière le corbillard. D'abord marche l'officier des pompes, les domestiques mâles du défunt, l'un d'eux porte sur un coussin de velours les croix qui ont été les glorieuses récompenses de la vie de son maître, ou ses insignes sont déposés avec son uniforme sur la bière ; puis viennent la personne qui conduit le deuil, la famille et le reste des invités. Les femmes ferment le cortége avant les voitures de deuil, qui suivent la

voiture du défunt exactement fermée, vide et drapée. Le cocher a quitté sa livrée pour des vêtements noirs.

Si le détachement de soldats assistant aux funérailles est conduit par un officier, il est d'usage de lui faire remettre une paire de gants de daim, le crêpe qu'il attachera à son bras, et, après la cérémonie un des membres de la famille viendra le remercier.

Rien ne me révolte davantage et n'annonce une plus mauvaise éducation que de ne pas se tenir d'une manière respectueuse et grave, en suivant un convoi, soit à pied, soit en voiture; c'est du même coup manquer de respect à la dépouille que l'on accompagne, à la douleur des amis et des proches, ainsi qu'à la majesté de la mort.

Quand le corbillard s'arrête devant l'église et dès que l'on descend le cercueil, tous les fronts se découvrent. A l'église, les hommes se placent à la droite du corps ; les femmes, à gauche ; et, si l'assistance est très-nombreuse, elles s'agenouillent dans les bas côtés. En général, à moins qu'elles ne soient très-intimes de la famille, ou que, inférieures au décédé, elles aient été employées par lui, les femmes se rendent directement à l'église ; elles ne suivent pas le corps au cimetière.

Si le décédé est un industriel, un commerçant, son magasin, son usine sont fermés, et l'usage veut

qu'au jour de la paye, il soit donné aux ouvriers une gratification au moins égale au montant de leur journée. S'ils ont déposé des fleurs sur la bière, elle doit être encore plus forte, tout le monde en comprend le motif. Sur le cercueil d'une jeune fille ou d'un jeune garçon on ne dépose que des fleurs blanches, et les couronnes de laurier ou de chêne ne conviennent qu'à ceux qui ont rendu de grands services aux arts et au pays.

Si le drap mortuaire recouvre un grand personnage, les coins doivent être tenus ; ils le seront par des personnes ayant un rang élevé dans le monde artistique, commercial ou gouvernemental dans lequel le défunt aura vécu. Ainsi choisis, ils ne quitteront pas le corps, et, à l'église, ils seront assis dans des fauteuils aux quatre coins du catafalque. Notons ici, en passant, que si le chef du gouvernement a envoyé quelqu'un pour le représenter, ce délégué étant sa personnification, il marchera en tête du convoi, le deuil de l'Etat passant avant celui de la famille.

Aux funérailles des enfants et des jeunes filles, on voit souvent des petits enfants, et des petites demoiselles avec voiles et robes blanches, tenir les cordons du drap. Quoique très-touchant, cet usage me blesse, car il est capable de frapper d'une manière trop cruelle des imaginations que le train de la vie

n'a point encore préparées à de si lugubres cérémonies.

En général, ne vont au cimetière que les amis intimes et les parents; si sur la tombe quelques paroles sont prononcées, elles ne peuvent l'être que sur l'invitation ou avec l'autorisation formelle de la famille. Les personnes qui ont accompli jusqu'au bout les devoirs funéraires seront reconduites chez elles par les chars de deuil. Ce serait, de la part de la personne ainsi ramenée, de la dernière inconvenance de se servir de la voiture prêtée pour se faire transporter où ses affaires l'appellent. Une de ces voitures, la première en rang, est réservée pour le clergé, qu'elle reconduit toujours.

Le sans-gêne de quelques hommes me force à dire que l'on ne doit jamais fumer en suivant un convoi.

Pour les enterrements protestants, les usages sont les mêmes que pour les enterrements catholiques ; seulement, les corps des réformés ne sont point portés au temple. Les rites religieux s'accomplissent dans la maison mortuaire, sur le cercueil entouré de lumières et de fleurs, et sur la fosse même, où le pasteur prononce les paroles de suprême adieu.

Les cérémonies funèbres des israélites diffèrent complétement des nôtres ; mais, au point de vue du monde, ils ont adopté nos usages. Ainsi, par exem-

ple, jadis, ils ne portaient que le deuil paternel et maternel; aujourd'hui, ils agissent généralement comme nous.

Toute personne invitée à un enterrement doit, dans la huitaine, l'envoi d'une carte cornée à l'envers ; et, si elle est unie à la famille par des liens autres que ceux d'affaires, une visite de condoléance après la fin de la quinzaine ; car, auparavant, en cas de grand deuil, elle ne serait point reçue.

Le plus long deuil est celui de veuve ; elle le prend alors même qu'elle serait judiciairement séparée de son mari ; il dure deux ans : un an, grand deuil ; six mois, deuil ordinaire, et autant de demi-deuil. Si elle se remarie à la fin de la première année, elle en a le droit légal, ainsi que je l'ai dit en parlant du mariage, la veuve quittera son deuil pour le jour des noces, mais, le lendemain, elle prendra le demi-deuil. Si c'est un veuf qui se remarie, dans un cas semblable, il quittera le noir le jour où se célébrera sa nouvelle union ; mais, lui aussi, prendra le demi-deuil, et sa nouvelle épouse ne pourra porter que du blanc, du noir, du gris ou du violet.

Le grand deuil d'une veuve est en étoffes de laine d'un noir mat, le col et les manchettes en crêpe ; de son chapeau, qui est orné d'un nœud de forme particulière, ou de son bonnet, tombe un long voile très-ample, également en crêpe ; ses cheveux seront

disposés très-simplement ; son peigne sera noir, et même, chez elle, elle ne paraîtra jamais en cheveux. Elle ne portera aucun bijou ; ses mouchoirs seront entourés d'une large bande noire ; son porte-monnaie, son porte-cartes et le boîtier de sa montre, si la fortune le lui permet, auront la même couleur. Gants en laine, en filoselle, puis en soie noire.

Le demi-deuil vient après, et, petit à petit, la veuve se dégage des vêtements sombres dont elle s'était revêtue. Le jais, l'opale, les camées, montés en noir ou en argent bruni, le saphir, sont demi-deuil. Cependant, je dois dire que je connais beaucoup de femmes distinguées, ayant un certain âge et de grands enfants, qui n'ont jamais voulu reporter des bijoux ou reprendre des étoffes claires et voyantes.

Le deuil de père et de mère : six mois, laine et crêpe ; trois mois, soie et dentelle noires ; trois mois, en gris, blanc, et violet.

Le deuil de grand-père et de grand'mère : trois mois de grand deuil, trois mois de demi-deuil.

Deuil de frère et sœur : quatre mois — c'est bien peu ! — deux en grand deuil.

Pour oncle et tante, trois mois ; pour cousins et cousines, six semaines ; mais ces deuils sont très-peu exigeants, on peut les porter avec de la soie.

Les ascendants ne portent jamais le deuil des descendants ; à ce compte, un père et une mère ne se

couvriraient pas de noir lors de la mort de leurs enfants. Ah ! chers êtres aimés et pleurés, de qui donc portera-t-on le deuil, si l'on ne porte pas le vôtre ? Laissez, laissez dire, l'usage ! prenez des vêtements funèbres, témoignage de votre douleur, et rendez aux enfants perdus un culte visible aussi long, aussi complet, que celui que vous avez rendu à vos pères et mères.

Les enfants, dès qu'ils ont fait leur première communion, portent de rigueur le deuil de leur père et mère, de leurs grands parents, de leurs tuteurs et de leurs parrains ; parrains, tuteurs et marraines sont assimilés aux oncles et aux tantes.

Le grand deuil pour les hommes est le vêtement complet en noir, sans aucun bijou ou chaîne d'or, et la cravate blanche ou noire, un large crêpe au chapeau en feutre et non en soie. Le demi-deuil comporte, pour le pantalon, le gris et toutes ses nuances, le gilet noir ou blanc, l'habit noir, les gants de la couleur du pantalon, et au chapeau un crêpe d'une hauteur moindre. Un vêtement tout gris ne serait point de deuil.

Les Parisiennes sont en général fort surprises lorsqu'on leur parle de repas de funérailles, elles ne les acceptent que chez les Ecossais dans les romans de Walter Scott ; cependant c'est un usage imposé en province par le lieu même des obsèques. Une fer-

mière, une châtelaine, meurent au château ou à la ferme loin de toute autre habitation ; cependant, pour témoigner leurs regrets, les fermiers, les propriétaires, les habitants de la ville voisine, ont fait deux ou trois lieues afin d'assister au convoi, il est tout simple, il est obligatoire que la famille dispose, pour les recevoir, un repas, et, en hiver, un appartement bien chauffé. L'écurie sera toujours préparée aussi et des domestiques prêts à dételer. En hiver surtout, si l'enterrement a lieu le matin, il faut avoir soin de tenir chauds du café au lait, du bouillon ; pour le reste des mets, ils sont en général servis froids. Ces repas, où l'on s'asseoit au fur et à mesure que l'on arrive, sont silencieux, et l'on n'y prend exactement que la nourriture absolument nécessaire. Les plus proches parents, les plus proches parentes surtout, n'y assistent pas, ils sont servis à part, ainsi que le clergé. Je n'ai pas besoin, je pense, d'insister sur la tenue que l'on doit garder en cette occasion : elle est dictée par la douleur que l'on éprouve et par le respect que l'on porte au deuil de la famille.

Dans ces tristes repas on oublie tout rang social ; les plus riches, les plus titrés, prennent place à côté des plus humbles. Si les pauvres du canton font au défunt le grand honneur d'assister à son convoi, on s'arrangera toujours de manière à ce qu'ils ne s'é-

loignent pas les mains vides, et, quand ils viennent de loin, ils auront, tour à tour, un coin au feu et une place à la table de la cuisine.

Au jour anniversaire de la mort, beaucoup de personnes font célébrer un service que l'on appelle « bout de l'an » ; y seront invitées par lettre toutes les personnes qui auront assisté au convoi. Elles auront d'ailleurs envoyé et reçu dans la semaine de l'enterrement une carte cornée à l'envers. Ces cartes, dont se servira la famille pendant toute la durée du deuil, sont entourées d'une bande noire plus large pendant la première période que durant la dernière. Le papier à lettres aura la même disposition ainsi que les enveloppes, et l'on n'usera que de pains à cacheter et de cire noirs. Cependant je dois dire que pour les enveloppes à cadre noir beaucoup de personnes ne s'en servent que dans les premiers mois, étant gênantes pour les adresses.

J'ai lu dans les *Lettres de Pline* : « Quoique je fusse dans le dernier accablement par la perte que j'avais faite de ma femme depuis quelques jours, j'envoyai chez Anteia, veuve d'Helvidius, et la suppliai de vouloir bien me venir voir, parce que mon deuil tout récent ne me permettait pas de sortir »... Cet usage romain s'est perpétué jusqu'à nous. Si l'on exerce un emploi qui ne permette point cette retraite, on ira directement à ses affaires, sans

entrer jamais dans un lieu public. On profitera de cette solitude pour envoyer des cartes à toutes les personnes qui, s'unissant à votre douleur, auront accompagné le convoi ou assisté au bout de l'an ; c'est de rigueur.

Donc, durant les premières semaines du grand deuil, autant que les devoirs que l'on a à remplir le permettent, on évite de paraître en public et tant que l'on n'a pas pris le demi-deuil on n'assiste à aucune réunion, on ne va ni au spectacle ni en soirée, on ne s'assoit à aucun repas prié, on ne suit aucun enterrement. Si l'on a un jour de réception, il cesse de plein droit, et l'on ferme son salon. Quelques personnes dérogent à cette règle, en allant à des concerts ; c'est toléré, mais alors seulement que l'on y exécute de la musique sacrée.

Les serviteurs d'une maison qui pleure un père, une mère, un enfant, un mari ou une femme, sont mis en noir. L'usage et la raison veulent qu'on leur fournisse deux vêtements complets : l'un pour le travail, l'autre pour la représentation. Dans le très-grand deuil, les domestiques mâles portent l'habit sans boutons et toujours la cravate blanche. Ces vêtements, en qualité convenable, sont donnés par la famille ; mais si, dans les premiers jours où il les a reçus, un domestique venait à être congédié, il doit les rendre comme sa livrée. Dans le cas où il les au-

raït portés quelques mois, il est convenable de les lui laisser.

Autrefois, pendant les premières semaines du grand deuil on drapait les voitures; cet usage ne s'est pas maintenu, mais les gens riches ne sortent qu'avec des équipages dont la caisse et l'intérieur sont à fond, sinon noir, du moins très-sombre.

Une femme travaille à la layette de son enfant, une jeune fille à son trousseau; ni l'une, ni l'autre, si leur condition le leur permet, ne travailleront à leurs vêtements de deuil.

Enfin, quand on habite un pays qui a des usages particuliers, s'ils ne blessent pas votre délicatesse ou vos principes religieux, il est sage de les accepter et de s'y soumettre.

Il est un point délicat que je voudrais toucher, quoiqu'il ne tienne pas aux usages: je veux parler des tombes et des inscriptions que la douleur y grave. Les inscriptions doivent être simples, sans recherche; souvent le nom seul du défunt ou de la défunte suffit. N'imitez pas ces veuves « inconsolables » qui au bout d'une année convolent à d'autres noces, ou ces fils « dont la douleur sera éternelle » et qui quelques mois après laissent dégrader ou souiller la pierre funéraire qui recouvre leur père... Moins de phrases et des regrets plus vrais et plus durables. Point d'engagements éternels, l'éter-

nité n'est pas de ce monde. Mais je vous en supplie, ne laissez point dans un coupable abandon la tombe de ceux que vous avez aimés et perdus. Quand je vois une pierre en cet état, cette vue m'attriste plus que la mort même ; ce sont, croyez-moi, de bien tristes caractères que ceux qui ont de tels oublis ou une telle ingratitude.

LE MONDE

Jusqu'à présent je n'ai parlé que des usages du monde et point du monde lui-même, de ce tourbillon, si varié, si ondoyant, si bouffon et si sombre, de ce mélange où tant de contraires se heurtent et s'harmonisent, de ce milieu enfin si important à connaître, dans lequel notre vie entière s'accomplit et se passe. Pour y agir, pour s'y mouvoir, j'ai fait connaître les formes et les formules qu'il impose, mais il est indispensable d'en posséder une juste idée. Le peindre n'est pas facile, je ne l'essayerai point, ce serait un livre à écrire dans un livre; cependant, comme je n'ai aucune prétention au bel esprit, qu'être utile est ma seule préoccupation, et que la vieillesse m'a laissé ses longs enseignements, je ne crains pas d'aborder ce sujet délicat et de toucher à ce que tant d'autres ont touché avant moi, et ce que tant d'autres traiteront encore lorsque je ne serai plus. Le monde est le fond inépuisable livré à nos éternelles controverses.

La raison en est simple; chaque jour la société se modifie et se transforme, chaque époque a des habitudes particulières, des passions dominantes, et forme un tableau qui sans cesse change et varie ; de là, tant de jugements contraires, tant d'appréciations diverses sur des faits qui de loin nous paraissent faussement identiques. Sans doute, le fond humain reste à peu près le même ; cependant il subit une constante transformation, bien lente, il est vrai, mais réelle et profonde. Ouvrez le premier livre d'histoire venu, et à chaque page vous en trouverez la démonstration et la preuve. Quel changement dans les mœurs générales a apporté le siècle dernier, à n'étudier que celui-là ! Ces modifications successives, nous ne les distinguons pas nettement, précisément parce que nous y sommes mêlés, et plus acteurs que spectateurs encore ; comme nous ne sentons pas la rotation de la terre qui nous emporte.

Ce mouvement des sociétés humaines aussi perpétuel que celui des astres qui les éclaire, suivant le point de vue où ils se sont placés et leur propre condition, les écrivains moralistes l'ont analysé et ont porté sur lui des jugements contradictoires. On peut les diviser, ces auteurs, en deux classes ayant elles-mêmes de nombreuses subdivisions; les uns ne voient la perfection que dans le passé, les autres, que dans l'avenir. Les premiers ne reconnaissant que

perversité et malice dans la société humaine, la signalent comme pleine de périls et de sentiments mauvais; ils se sont complu à en dévoiler les méchants instincts et les conditions déplorables. Ce sont de vrais Jérémies. A les croire, aucune vertu n'y fleurit, la douceur ne serait que calcul; la politesse, hypocrisie; au fond, partout se rencontreraient les brutalités et les convoitises de l'égoïsme. Le meilleur et le moins personnel des hommes, Helvétius, n'en a-t-il pas fait la base d'un livre qui a eu son heure de célébrité? Dans les dévouements les plus sublimes ils parviennent à découvrir les calculs des plus sordides intérêts. Ainsi, sans y penser, sans le vouloir, ils détruisent tout, même la famille ; car, enfin, elle repose sur les sentiments les plus nobles et les plus tendres.

Ces livres, je le dis hardiment, ne sont pas vrais, et ils ont sur les mœurs et sur l'éducation une action funeste. En effet, à mon sens, il est mauvais de donner à de jeunes esprits de telles méfiances, de les élever dans des craintes propres à glacer leurs plus nobles instincts, à les dépouiller de tout enthousiasme, de toute sincérité, de toute croyance au bien, au beau, et de toute généreuse espérance. Que pensez-vous, par exemple, de ce moraliste qui dit: « Vivez avec votre ami comme s'il devait devenir votre ennemi » ; de cet autre qui écrit :

« Mes amis, il n'y a pas d'amis »? En vérité, de telles doctrines ne sont bonnes qu'à nous faire reprendre les costumes de peaux dont se couvraient nos ancêtres et leur vie cachée dans l'épaisseur des forêts. Quel ressort, quel élan à donner à de jeunes esprits avec de telles maximes? Par la peur, vous en ferez inévitablement des natures soupçonneuses, étroites, égoïstes, et, sans avantage pour elles, vous découronnerez leur jeunesse. A quoi voulez-vous qu'elles se rattachent, et comment leur ferez-vous prendre place dans une société dont vous leur avez montré tous les membres infectés des plus odieuses passions? Prenez-y garde, vos arguments se retournent contre vous-même et, suivant la doctrine chrétienne, vous serez jugé comme vous aurez jugé les autres.

Les optimistes ne me semblent pas plus dans la réalité; la société n'a rien de commun avec ces temps fabuleux — auxquels je ne crois guère — que les poëtes ont appelés l'âge d'or. C'est un mélange de bien et de mal, de ténèbres et de lumières, de jours heureux et de jours sombres, de science et d'erreur, de bonheur et de misère; les bons et les méchants, les fripons et les dupes, y vivent côte à côte : c'est une arène où les générations passent avec toutes leurs passions, sages ou coupables, mais où, au demeurant, la science règne, l'intelligence domine et l'hon-

nêteté préside plus et mieux que l'on ne consent à l'avouer.

Il faut donc, en entrant dans la société, la regarder de sang-froid, la prendre telle qu'elle est, sans parti préconçu, avec ses qualités et ses vices, ses mensonges et ses aspirations plus élevées. Il faut ne pas se figurer que la force prime le droit; l'astuce, la probité. Non, mille fois non, la société n'est pas cela. Mais il ne faut pas non plus y porter une crédulité par trop naïve, et une confiance enfantine. Prenez dans votre famille, dans l'enseignement d'une bonne éducation, l'habitude d'examiner les hommes et les choses, de les pénétrer; formez-vous un jugement sain, et après cela marchez droit, tête haute, sans folle crainte.

Aux jeunes gens, aux jeunes filles, on répète : les temps présents sont plus amers que ceux d'autrefois ; on les épouvante, à mon avis, d'une manière déplorable. Je ne pense pas qu'aujourd'hui soit plus difficile que ne l'était hier ; dites-moi quelle époque fut meilleure que la nôtre et dans la forme et dans le fond ? Précisez, je vous demande une date et non de vaines déclamations. Il est impossible de nier que l'intelligence générale ne se soit accrue et les mœurs adoucies. Le nombre des parvenus honnêtement arrivés, entourés de l'estime publique, est tellement considérable, que l'on ne compte plus les hommes et

les femmes sortis d'humble lieu, jouissant, à cette heure, d'une considération méritée. Il faut plus de savoir, il est vrai ; mais le savoir n'est-il pas plus facile? Les méthodes ont gagné en clarté, et les écoles ne s'ouvrent-elles pas de toutes parts à ceux qui veulent apprendre? Feuilletez la première biographie venue et vous verrez à travers quelle misère les savants d'autrefois, que nous devons bénir, les artistes, honneur du genre humain, sont parvenus à l'immortelle célébrité dont ils jouissent. Certes, maintenant pour ceux qui marchent sur leurs traces la montée est dure, mais moins longue et moins rude.

Au sein de la société nouvelle comme au sein de la société ancienne, rien ne s'est acquis ou ne s'acquiert sans volonté et efforts, c'est une loi de nature; toutefois, la volonté bien tendue, l'effort fait, je ne vois pas que les personnes studieuses et réglées sortent moins couronnées de succès maintenant qu'elles ne l'étaient jadis.

Mais pour parvenir et vivre en paix avec sa conscience il est un mot, un mot d'un sens profond, dont il faut se pénétrer de telle sorte qu'il devienne la règle de tous les actes, ce mot est celui de *devoir*. Ecoutez comment, dans une lettre à un de ses fils, en parlait un illustre Américain (1) :

(1) Le général Lee.

« Efforcez-vous d'être franc avec tous; la franchise est la fille du courage et de l'honnêteté. Dites exactement en toute occasion ce que vous avez l'intention de faire sans laisser douter de la sincérité de vos intentions. Un ami réclame-t-il de vous un service, rendez-le-lui, s'il est raisonnable de le faire ; dans le cas contraire, dites-lui franchement pourquoi vous ne le pouvez pas. Tout subterfuge serait indigne de l'un et de l'autre. Ne faites jamais le mal pour acquérir ou garder un ami, celui qui se donne à ce prix ne vaudra jamais le sacrifice que vous lui feriez...

« *Quant à ce qui est du devoir*, je vais en terminant vous faire part de ce qui se passa, il y a près de cent ans, un jour d'éclipse, connu sous le nom de « jour noir », où la lumière du soleil parut quelque temps complétement éteinte. L'assemblée législative du Connecticut était en séance. A la manifestation du phénomène, les membres partagèrent la terreur générale. Beaucoup d'entre eux disaient que c'était le jour du jugement dernier. Quelqu'un proposa l'ajournement. A ce moment un vieux puritain, Davenport de Stamford, se leva et dit que, si c'était le jour fatal, il voulait, quant à lui, qu'on le trouvât à son poste, faisant son devoir, et, en conséquence, il proposa que l'on apportât des lumières afin que la séance continuât. Il y avait chez cet homme le calme d'un esprit se reposant sur la Sagesse divine, et pé-

nétré de la volonté inflexible de remplir sa tâche. Le mot de *devoir* est le plus sublime de notre langue. Faites-le en toutes choses comme le vieux puritain. Vous ne pourrez guère faire plus, mais vous ne voudriez pas vouloir faire moins.

« Que jamais par votre faute il ne vienne un cheveu blanc à votre mère ou à moi. »

Eh bien, dans la société que je vois, que je fréquente, je connais, grâce au ciel, beaucoup d'hommes, beaucoup de femmes qui comprennent le devoir comme Davenport de Stamford. Il en est d'autres, assurément, qui ne tiennent pas une semblable conduite, mais ils savent qu'ils font mal, et je ne vois pas que leur position sociale soit plus heureuse, plus honorée, et que le monde se montre très-indulgent pour eux. Si vous vous tournez vers les futilités, les salons, que vous amuserez par vos paradoxes et vos paroles légères, souriront peut-être; mais regardez bien, sous ce sourire vous découvrirez une teinte de commisération et peut-être plus, le mépris. Spectacle assez triste, mais si commun, qu'on n'a qu'à promener ses yeux autour de soi pour le rencontrer.

C'est donc tromper la jeunesse, ou l'élever mal, que de ne pas lui dire que la société vit sur un fond très-solide de moralité et que, contre ceux qui en manquent, tôt ou tard elle exerce de justes sévérités.

Elle peut recevoir la coupable et le flétri, couverts par leur fortune ou leur rang ; je ne voudrais pas que cela fût, mais ils sentent bien, quoi qu'ils osent, la position inférieure dans laquelle la considération publique les classe et les relègue.

Ayez donc, en entrant dans le monde, la conviction que vous pénétrez dans un milieu honnête dont les actes ne sont pas toujours d'accord avec les maximes, mais qui, après tout, sachant que le mal est mal, respecte, honore et soutient les caractères loyaux. Il pardonnera beaucoup à votre jeunesse, sans doute; cependant je vous conseille de ne pas trop vous fier à cette indulgence, de ne pas en abuser, car il ne tardera point à dresser le compte de vos actes, et eussiez-vous tous les raffinements d'élégance et de bon ton que je vous souhaite, vous n'échapperez ni à ses légitimes méfiances, ni à ses justes arrêts.

J'ai dit que le monde était un milieu honnête ; n'exagérez point ma pensée, tout n'y est pas honnête; il y a un choix à faire, des liaisons à former, d'autres qu'il faut fuir avec une prudence extrême; en général le partage des bons et des méchants est assez facile à faire, le vice se décèle vite et la louangeuse obséquiosité de certaine politesse sonne creux et faux. Ne souffrez jamais que devant vous l'on attaque ou que l'on tourne en ridicule certaines vérités

qui sont les bases de la société et de la morale; homme, imposez énergiquement silence à la corruption, de quelque esprit qu'elle se voile; jeune femme, éloignez-vous, et du regard condamnez ce que vous venez d'entendre.

A présent devons-nous entrer dans quelques détails?

Malgré l'égalité édictée par nos lois et imposée par nos mœurs, dans toutes les classes sociales ne se trouvent pas les mêmes habitudes, les mêmes formes de langage, et je crois bien que se passera beau temps avant cette égalité parfaite rêvée par l'utopie. Or, les choses étant ainsi, chaque homme, et, à plus forte raison, chaque femme, ne fait sa société habituelle que des personnes avec lesquelles ils se trouvent en rapport par le partage des mêmes conditions sociales. C'est là qu'il faut se tenir, je le conseille, tout en cherchant à s'élever dans des régions plus et mieux élevées. Descendre dans ses relations quotidiennes serait se déclasser. C'est donc dans ce cercle où vous êtes né, où votre éducation vous a placé, et avec ces aspirations plus hautes, dont j'ai parlé, qu'il faut vivre. Là seulement vous vous trouverez véritablement à l'aise, et à même de faire valoir toutes les qualités que la nature et le travail vous ont données. Ailleurs, vous seriez bien, sans doute, mais vous vous sentiriez un peu embarrassées, je

parle pour les femmes, et comme un peu étrangères, car vous n'y rencontreriez pas les formes de politesse et de langage auxquelles vous êtes accoutumées.

Par mille accidents vous pourrez vous trouver dans ce monde ; n'y portez, je vous prie, ni roideur ni suffisance ; ne blessez pas par le rigorisme prétentieux de vos façons de braves gens qui n'auront qu'une pensée, celle de vous plaire. N'ayez pas l'air de « les honorer de votre présence », ce serait parfaitement ridicule ; et, s'ils venaient à trop s'apercevoir de votre sótte gloriole, ils pourraient être tentés de la rabattre ; je ne les blâmerais pas de le faire. Montrez-vous digne, mais bienveillante et aimable, chacun se contiendra dans de justes bornes et s'empressera pour vous plaire. En nulle occasion, mieux que dans celle-là, vous ne serez à même de faire sentir à quelle souplesse gracieuse peut se prêter une bonne éducation.

Si, au contraire, vous entrez dans des salons plus élevés que ceux que vous avez fréquentés jusqu'alors, tâchez de vous défaire d'abord de la crainte qu'ils peuvent vous inspirer, afin de garder la mesure et de valoir tout ce que vous valez. Ne soyez affectée en rien, et songez que de vos débuts dépend la place que vous occuperez. Elle sera, j'en suis sûre, charmante, si vous voulez bien rester vous-même et vous

souvenir un peu des conseils que ce petit livre vous a donnés. En les suivant, vous vous montrerez partout une femme bien élevée et serez partout une femme du monde.

LA LETTRE TUE, L'ESPRIT VIVIFIE

Je viens de lire les pages qui précèdent ; elles auraient pu être conçues dans un autre esprit, mais, telles qu'elles sont, elles me paraissent, à défaut d'autres mérites, ne manquer ni de précision, ni de clarté. Sont-elles complètes? Renferment-elles tous les renseignements que l'on était en droit d'attendre? Je l'espère, sans oser l'affirmer.

— Donc, dites-vous, qui saura ce livre, qui suivra ce rituel...

— N'achevez pas, et pardonnez-moi cette interruption qui est une impolitesse. En vous arrêtant, j'ai voulu vous empêcher de proférer une hérésie.

Pour ce qui nous occupe surtout, il y a loin de la théorie à la pratique; ce serait vraiment chose trop commode s'il suffisait de lire un petit livre comme celui-ci, pour avoir par cet effort d'une facile mémoire les belles grâces de la politesse et ses urbanités et ses distinctions. Ces rares mérites de toutes les heures ne s'acquièrent point aussi aisément, ils sont

à un plus haut prix, ils exigent d'autres attentions et veulent d'autres soins. Ce que j'ai essayé d'enseigner, utile, indispensable, n'est rien, comparé à ce qu'il reste à apprendre en veillant sur soi-même et en observant les autres. Ce qu'il faut obtenir est cet aplomb, cette possession de soi-même, cette rapidité de coup d'œil qui permettent de dire et de faire ce qui doit être dit et fait. Si vous ne conquérez pas cette qualité, cette netteté de vue, cette délicatesse d'intuition qui se puisent dans le contact d'une bonne société et dans le sentiment de votre dignité personnelle, vous n'aurez jamais la mesure, la nuance et cette soudaine liberté d'esprit qui donne des à-propos si imprévus et si charmants.

Persuadez-vous-le bien, tout ce qui est tendu, compassé, mathématique, tout ce qui peut faire ressembler à un automate, même bien appris, manque radicalement de distinction. Dans les petites choses comme dans les grandes, il importe d'être soi-même, de garder sa marque et son cachet distinctif et naturel. Ne singez personne. Michel-Ange, dont on parle tant aujourd'hui et avec tant de raison, disait à ses rares élèves : « Ne marchez pas derrière moi, vous marcheriez dans mon ombre. » Ne soyez l'ombre de qui que ce soit. Vous savez que les Romains donnaient ce pâle nom aux parasites des tables patriciennes, et qu'ils ne les estimaient guère, les

livrant aux railleries des poëtes et des bouffons.

J'ai vu à Versailles un certain personnage qui avait pris pour modèle Horace Vernet ; il s'habillait comme lui, il affectait son langage, prenait ses poses, le tout avec quelque vérité. Pourtant quelle triste parodie! et de quel rire moqueur on saluait cette méchante et ridicule copie! Imiter servilement la distinction des autres, est en manquer soi-même.

Il n'est pas que vous n'ayez, au moins une fois, assisté à l'entrée dans un salon d'une mère de famille suivie de ses nombreux enfants; ils s'avançaient de front ou à la file indienne, s'arrêtant tous ensemble, ils avaient tous le même salut et le même geste du chapeau, tous la même révérence et le même sourire. La manœuvre s'exécutait à merveille, un caporal ou un maître de danse n'y aurait rien trouvé à reprendre... D'où vient que vous avez eu bien de la peine à retenir un sourire à la vue de ces salutations parfaitement correctes pourtant?... Si la politesse avec ses règles devait tuer l'individualité, ce serait la discipline la plus ennuyeuse et la plus monotone.

Lorsque l'œil n'est pas encore suffisamment exercé à saisir les nuances, dans les maisons très-distinguées toutes les personnes semblent habillées par les mêmes tailleurs, ou par les mêmes couturières; elles paraissent parler et se mouvoir avec le même

esprit et la même façon. Cette erreur d'optique dure peu, on ne tarde pas à reconnaître les dissemblances voilées et contenues par le bel usage du monde.

Du reste, il ne faut pas se le dissimuler, la politesse tend à imposer à tous de certains traits communs; ainsi, par exemple, si vous voyagez et que vous fréquentiez la résidence des ambassadeurs et des consuls, vous retrouverez les mêmes manières d'être, à Saint-Pétersbourg comme à Rome, à Madrid comme à Vienne; ici et là, vous vous croiriez facilement dans le grand salon rouge de l'hôtel de notre ministre des affaires étrangères, au quai d'Orsay. La diplomatie européenne a pris nos formes, adopté nos habitudes de même que notre langue. Hommage rendu à l'élégance des unes et à la clarté de l'autre.

Cette absorbante influence de Paris, car c'est lui surtout que l'on imite, a bien, même pour notre pays, une action qui me chagrine. Je ne suis pas assez savante pour regretter la perte de la langue d'Oc, mais j'ai assez le goût du pittoresque pour voir avec déplaisir la mode parisienne se substituer à tout et partout, aux costumes, par exemple, des belles filles d'Arles, de la Bresse et de Caen ; nos chapeaux, qui ne sont plus des chapeaux, remplacer les charmants bonnets de la Bretagne et la princière coiffure du Mâconnais.

Dans un voyage à Naples, je me souviens d'avoir ressenti une véritable colère en voyant les adorables femmes de Sorrente — un pur type grec — perdues dans les immenses crinolines qui traînaient alors sur notre boulevard de Gand; et je ne saurais faire mes compliments aux Espagnoles qui, adoptant nos costumes, nos couleurs, désertent la mantille et la jupe de l'Andalousie. Pour comprendre ma mauvaise humeur et mes regrets, il est bon de noter que les étrangères et parfois les provinciales exagèrent le côté risqué de nos toilettes; elles oublient qu'une femme trop à la mode n'est pas du tout à la mode.

A Rome, je n'ai rencontré que les femmes du Transtevère et les magnifiques nourrices venues d'Albano, fidèles à leurs éclatants costumes. A Florence, où se trouve peut-être la population féminine la plus charmante du monde, on se croirait en plein Paris; et le luxe de la promenade des Cascines, n'était le doux ciel qui l'éclaire, ressemble à s'y tromper à celui qu'au bois de Boulogne étalent nos mondaines beautés. A Copenhague, à Vienne, c'est absolument la même chose; et dans une représentation de gala à Covent-Garden on se croirait à une brillante soirée de notre Opéra, si la merveilleuse beauté et l'audace du décolletage des filles aristocratiques d'Albion et de la verte Erin ne venaient vous rap-

peler que vous êtes à Londres et non point à Paris. Mais en voilà assez de l'école buissonnière.

Donc pas de distinction sans originalité et sans naturel ; c'est précisément pourquoi je recommande que dès le berceau — ne riez pas, je dis bien ce que je veux dire — votre corps et votre intelligence se forment et se développent avec de bons plis, de telle sorte qu'aucune exigence de la bonne compagnie ne puisse vous étonner et vous surprendre. Si, en présence d'une situation nouvelle ou imprévue, vous avez à chercher comment vous vous en tirerez, devant prendre un parti soudain, troublé, ému, il y a mille à parier contre un que vous ferez fausse route. D'ailleurs, votre hésitation même témoignera contre vous, tandis que si vous ne montrez pas de surprise, si vous conservez votre liberté d'esprit, vous mériterez par un mot, par un geste, à moindre prix encore, par un silence intelligent et respectueux, un renom de distinction qui ne vous quittera plus. Oh ! alors vous pourrez tout vous permettre, à une condition encore, c'est que vous ayez un tact parfait, qualité maîtresse sur toutes autres qu'il faut absolument acquérir, car ce n'est pas tout que de posséder la liberté d'esprit, il faut savoir s'en servir avec discernement suivant les lieux, les circonstances, les personnes.

Les prescriptions contenues dans ce livre sont

exactes, généralement acceptées; eh bien, il n'y en a pas une seule dont on ne puisse faire un maladroit usage et être, en l'appliquant, permettez-moi l'expression, grossièrement poli. Une anecdote vous fera comprendre ma pensée et toucher du doigt cette délicatesse de tact indispensable.

On avait cité à Louis XIV un ambassadeur anglais, dont le nom m'échappe, comme le gentilhomme le plus accompli de l'Europe, et le roi s'était promis tout bas de le mettre à l'épreuve. Un jour donc que, suivi de sa maison, il descendait l'escalier de Versailles, il le vit, lui adressa la parole en marchant, et l'Anglais de le suivre; ils arrivèrent ainsi à la cour de marbre, où attendait le carrosse de Sa Majesté. Le roi s'arrête, s'écarte un peu, et, montrant la portière ouverte, dit : « Montez, Monsieur l'ambassadeur ». L'Anglais, sans prononcer une syllabe, s'incline, obéit, et se place naturellement sur le devant; le roi ne monta qu'après lui. Que l'on juge des regards, des murmures des courtisans, en présence d'une si formidable inconvenance, d'un manque de respect si monstrueux! Cependant Louis XIV n'avait pas froncé le sourcil, il rentra enchanté de sa promenade : « Vous aviez raison, messieurs, dit-il au petit coucher, l'ambassadeur de mon frère de la Grande-Bretagne est un parfait gentilhomme; un autre que lui m'aurait, ce matin,

retenu au moins cinq minutes à la roue de mon carrosse avant *d'obéir;* lui, il n'a pas hésité, et *je n'ai pas attendu.* »

La main sur la conscience, sachant que l'on ne doit jamais passer avant son supérieur, à moins qu'il ne vous y contraigne pour ainsi dire, vous souvenant du prestige prodigieux de Louis XIV, auriez-vous mérité les éloges du grand roi? Le tact, un tact rapide et exquis, avait fait comprendre au noble anglais que son premier devoir était d'*obéir* à Sa Majesté et de ne pas la faire *attendre.*

Ce sont mœurs de cour ! direz-vous, avec elles nous n'avons pas à compter et à voir. D'abord je pourrais vous répliquer : Qu'en savez-vous? Mais j'ai une réponse plus concluante et meilleure à faire. Quand on est poli, on l'est partout, toujours, et l'on n'est réellement poli qu'à cette condition. La politesse n'est pas un vêtement que l'on prend à certaines heures pour certaines occasions, elle doit être constante, familière, se montrer en toutes choses et s'étendre à tous. Si je ne craignais de parodier une phrase de Tacite parlant de la postérité, phrase célèbre que les femmes connaissent, je dirais : « La politesse rend à chacun ce qui lui est dû. » Elle veut donc une grande justesse d'esprit; elle se témoigne par l'application des formules apprises sans doute, mais moins encore cependant que par l'à-propos, le geste et l'accent.

Si j'avais été assez heureuse pour me faire comprendre, et si vous possédez les qualités dont j'ai essayé de vous démontrer l'excellence, vous ne tomberez pas non plus dans l'excès du formalisme, dans des raffinements qui ne tendraient à rien moins qu'à rendre votre commerce insupportable. On a fait de beaux contes sur la politesse d'un marquis de Coislin ; s'ils sont vrais, je le regrette pour ce noble seigneur. Il me semble avoir été un personnage très-poli, soit, mais presque aussi ridicule que ce que l'on appelait dans ma jeunesse un « beau danseur », et ce n'est pas peu dire. Sans doute, pour nous autres femmes surtout, le formalisme exagéré vaut mieux que la grossièreté ; mais, outre qu'il est presque toujours la marque d'un esprit étroit, quel ennui et quelle gêne il répand autour de lui ! Pour mon compte je préférerais la société d'un paysan simple, rustique même, à celle de ces raffinés pointilleux et guindés qui poussent à l'excès les susceptibilités de l'étiquette. Avec eux tout devient affaire grave; chacune de leurs visites, une fatigue. Ils ont les minuties les plus désolantes ; voulez-vous me permettre de le leur dire, ils prétendent être très-distingués et ils n'ont pas même compris le premier mot de la politesse. Je laisse ces gens-là à qui les aime, ils descendent en droite ligne du marquis de Molière.

A ces pages, déjà trop nombreuses, j'aurais pu en ajouter bien d'autres encore, mais je crois avoir rempli ma tâche. Je ne me permettrai plus qu'un seul mot. Je prie les personnes qui liront ce livre, qui étudieront les formules dont il est rempli, de se souvenir du vieil adage : *La lettre tue*, *l'esprit vivifie*.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Préface	v
Introduction	1
La famille	17
Du vêtement	31
De l'ameublement	41
Des lettres	55
A l'église	67
Le baptême	75
La communion, la sainte cène	89
Le mariage	91
Les visites	125
Des cartes de visite	145
De la table et des dîners	149
De la manière de découper et de servir	171
Des soirées, des bals et concerts	179
A la campagne	201
En voyage	209
Paris et la province	223
Les bains de mer	229

Pages.
En wagon. 239
Des domestiques. 243
La chasse 257
Les enterrements et les deuils. 265
Le monde. 283
La lettre tue, l'esprit vivifie. 295

Paris. — Typographie A. Hennuyer, rue d'Arcet, 7.

